

L'or des maudits

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

52

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

L'or des maudits

Richard Sapir
et
Warren Murphy

**GRAND
CONCOURS**
GERARD DE VILLIERS
PLON

PLON

PLON

L'OR DES MAUDITS

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK' N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANTE
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCÉUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PÉTRO-MASSACRE
- 49 PLUS JAMAIS
- 50 TOXICO-JOUVENCE
- 51 FUREUR AVEUGLE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

L'OR
DES MAUDITS

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
FOOL' S GOLD

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1983.

© Librairie PLON/GECEP 1986
pour la traduction française

ISBN 2-259-01490-9

Édition originale :
ISBN 0-523-41562-1
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Elle ne s'attendait pas à voir la mort. Elle avait bien assez de problèmes avec ses vertiges et elle demanda au guide si les cordes tenaient bon et s'il tiendrait bon à l'autre extrémité.

— Madame, affirma le guide, j'ai des mains d'acier et une échine de platine.

— Une échine de platine ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Ça veut dire ne vous en faites pas, madame, vous n'allez pas tomber.

Le professeur Terri Pomfret leva le nez vers le plafond de la grotte. Sans torche électrique, elle ne voyait même pas la lointaine voûte.

Des spéléologues britanniques avaient grimpé là, un mois auparavant, alors qu'ils exploraient ces cavernes du canton d'Albermarle en Caroline du Nord. Ils étaient passés le long de la voûte, en enfonçant des pitons, et ils avaient découvert une plaque de métal, encastree dans le rocher. Ils avaient fait un relevé hâtif et rudimentaire de l'inscription. Personne n'avait pu identifier l'écriture, jusqu'à ce qu'elle arrive dans le bureau de Terri Pomfret à l'université.

— Des caractères hamidiqes, voyons, dit-elle immédiatement.

— Vous en êtes sûre ?

— Mais oui. Regardez les lettres. Les formations. C'est parfait. De l'ancien hamidique authentique.

— Alors vous pouvez le lire ?

— C'est un mauvais relevé, affirma-t-elle, pratiquement illisible.

— Mais si vous aviez l'original, vous pourriez le lire ?

— Certainement.

— C'est au sommet d'une des plus profondes grottes d'Albermarle.

— Merde, dit le professeur Pomfret.

— Est-ce un refus ? demanda le directeur de son service.

— Il s'agit des deux choses dont j'ai horreur. Être sous terre et en hauteur.

— Vous êtes la seule qui puissiez y aller. Et ne vous inquiétez pas, Terri, on ne permettra jamais de tomber à une personne aussi jolie que vous.

Donc, à cause de sa peur des hauteurs, son guide fit passer une corde sur les pitons plantés par les Britanniques et y fixa une poulie. Terri n'aurait qu'à s'élever jusqu'à la plaque, hissée par la corde. Pas question de faire de l'escalade sur les parois.

— Ça ne risque absolument rien, madame, répéta le guide.

Terri se résigna. Elle serrait dans sa main moite une torche électrique. Son crayon et son carnet étaient dans un petit sac accroché à sa ceinture.

Terri avait trente-deux ans, un teint de lys, des cheveux d'un noir de jais et un visage fait pour une couverture de magazine, mais elle préférait travailler avec son intelligence plutôt qu'avec son corps.

Et à présent, son corps était soulevé jusqu'au sommet d'une immense grotte et elle avait le souffle coupé. L'ascension lui parut interminable mais, enfin, elle eut la plaque devant les yeux. Les caractères hamidiens y étaient grossièrement gravés et le métal avait été recouvert de peinture ou de teinture.

Elle coinça sa torche comme un combiné de téléphone entre sa joue et son épaule et tâta la plaque à deux mains. Il y avait la salutation hamidique habituelle, d'un marchand à un autre. C'était la seule tribu, dans toute l'histoire de l'Amérique centrale et du Sud, qui avait eu de grands marchands ; ils se laissaient des messages, comme celui-là, dans tous les endroits que leurs vaisseaux avaient visités de par le monde. Ainsi ce message au sommet d'une grotte. Monté sur une voûte de pierre à vingt-cinq mètres sous terre, découvert uniquement grâce aux coordonnées exactes. C'était leur manière d'indiquer les cachettes de leurs trésors et de leurs fournitures.

Et elles étaient là, au sommet de cette grotte, les coordonnées. Terri avait toujours été sûre que ce peuple de l'Antiquité était venu jusqu'en Amérique et elle en avait la preuve devant elle. Elle estima que cela s'était passé plusieurs siècles avant Christophe Colomb.

Mais ensuite les Hamidiens avaient disparu, apparemment tous tués par les Espagnols venus pour piller les Amériques de leur or. Personne n'avait jamais trouvé leurs trésors.

Elle ajusta la torche.

Une « montagne » ? Ils avaient entreposé une montagne ? Pourquoi est-ce que les Hamidiens auraient entreposé une montagne ? Pourquoi voudraient-ils protéger une montagne ?

Elle passa au mot suivant, qui était déroutant. Cela signifiait précieux. Mais selon le contexte, ça voulait dire également monnaie. C'était un mot très courant chez les Hamidiens. Exagéraient-ils ? En poésie, oui, mais dans un message pour d'autres marchands hamidiens, non. Ils s'en tenaient aux faits avec précision.

Par conséquent, pensa Terri, il y avait toute une montagne de pièces de monnaie. Montagne de pièces... Elle se rappela un des premiers poèmes hamidiens quelle avait traduits, où ce mot figurait. Une montagne de monnaie pure. Le soleil brillait comme une montagne de monnaies pures... Non ! Le soleil étincelait comme une montagne d'or. De l'or. Une montagne entière d'or pur !

Et Terri se mit à tomber.

— Espèce de foutu crétin ! glapit-elle. Tenez la corde ! Je recopie les coordonnées !

Une nouvelle saccade agita la corde et Terri se balança, voyant la plaque s'éloigner avant qu'elle n'ait relevé toutes les coordonnées. Elle s'aperçut que la corde glissait dans le piton et qu'elle-même était comme un pendule qui descendait en décrivant des arcs de cercle de plus en plus grands.

La torche électrique lui échappa, son carnet aussi, et elle heurta la paroi à l'extrémité d'un balancement. Puis elle revint, heurta l'autre et frôla le sol de ses pieds. Elle s'écroula dans la poussière siliceuse et la corde lui tomba dessus en rouleaux.

Il lui fallut un moment pour retrouver sa respiration. Elle se tâta les bras et les jambes. Rien de cassé. Pas grand mal. À une quinzaine de mètres une vive lumière éclairait un morceau de paroi rocheuse. Le guide ne l'avait pas seulement lâchée, il avait également laissé tomber sa torche.

— Des doigts de beurre ! s'écria-t-elle avec fureur. Imbécile, crétin ! Abruti !

Il ne répondit pas. Elle se releva et alla ramasser la torche, puis elle chercha autour d'elle l'idiot aux doigts de beurre.

La torche était tiède, moite et poisseuse. Terri ne voyait pas d'où venait cette humidité et s'en moquait. Elle voulait trouver ce clown maladroît qui avait causé sa chute. Lui et son échine de platine ! Vraiment !

Elle sentit quelque chose sous son pied, une espèce de petit tube dans le sable mou, et braqua la torche dessus. Et elle comprit alors pourquoi son guide avait des doigts de beurre. Elle les avait sous les yeux. Ils avaient tous été coupés. Le bras aussi. Et la tête la regardait avec des yeux de mort grands ouverts.

Le professeur Terri Pomfret, spécialiste de langues anciennes, poussa un hurlement, dans les grottes d'Albermarle, qui dura jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il n'y avait personne pour l'entendre, à part, naturellement, l'assassin de son guide.

Mais le criminel ne vint pas s'attaquer à elle. Après avoir erré toute la journée, lui semblait-il, dans ces cavernes, elle finit par en sortir. Quarante minutes seulement s'étaient écoulées et le liquide poisseux sur la torche était du sang.

À ce moment, elle aurait parié tout ce quelle possédait quelle ne reviendrait jamais dans cette grotte. La police ne trouva aucun suspect et même, pendant un moment, la soupçonna elle-même d'être l'assassin de son guide, mais l'enquête finit par être tout simplement abandonnée et, peu après, plusieurs hommes vinrent lui rendre visite. Ils disaient faire partie du gouvernement et voulaient savoir si elle aimait son pays.

— Oui, sans doute. Naturellement ! dit-elle.

— Alors je crois qu'il serait bon que vous sachiez ce qu'est une montagne d'or, dit l'un des visiteurs.

— C'est un grand tas d'or, répondit Terri.

— Non, non. Ça, ce ne serait qu'un plein camion d'or. Une montagne d'or, dit-il très gravement, c'est l'arme stratégique la plus dangereuse qu'une nation puisse posséder. C'est la richesse pure. Ce n'est pas comme le pétrole qui est vulnérable et dans la terre. C'est le capital le plus liquide qu'on puisse posséder. Dans de telles quantités que quiconque le possède peut littéralement conquérir le monde.

Terri ne le crut pas. Voilà qu'elle causait avec le gouvernement et qu'il lui disait des insanités.

— Vous croyez réellement que la montagne existe ? demanda-t-elle. Enfin quoi, même si les Hamidiens étaient très précis quand ils parlaient d'argent, eh bien, soyons raisonnables une montagne d'or c'est... une montagne d'or. Je ne crois vraiment pas qu'il y ait tant d'or dans le monde.

Le professeur Pomfret ne comprenait pas, dirent ces messieurs du gouvernement. La possibilité que cette montagne existe était si dangereuse qu'ils devaient la chercher.

— Je ne retournerai pas dans cette caverne, déclara Terri.

— Nous vous présentons Bruno, dirent les hommes du gouvernement.

Bruno mesurait un mètre quatre-vingt-dix, il avait le crâne rasé et un cou comme une tubulure de porte-avions, des mains larges comme une huche à pain et du poil au bout des doigts.

Bruno souriait beaucoup. Il prit un des téléphones dans le bureau du professeur Pomfret et le serra et tout le câblage en jaillit comme des spaghetti aux couleurs de carnaval.

— Voici votre garde du corps, professeur Pomfret.

— Je n'ai encore jamais perdu un client, professeur.

Bruno avait une voix étonnamment cultivée, et même légèrement arrogante.

— Je vois, dit-elle.

— Vous pouvez avoir confiance en moi, assura Bruno.

— Oui. Eh bien... bon.

Il était grand, il était fort et, réellement, il inspirait confiance. L'après-midi même, elle descendit et fut hissée dans la grotte et en ressortit avec l'inscription entièrement recopiée et les coordonnées exactes.

Bruno n'arrêtait pas de répéter qu'il n'avait jamais perdu personne. Son sourire s'élargissait de plus en plus. Il disait que la plupart des tueurs étaient stupides. Que le guide avait dû être particulièrement idiot pour se laisser couper la tête comme ça. Et les doigts et les bras.

Bruno supposait que le tueur avait dû l'apercevoir et faire preuve d'une intelligence rare.

— Il est probablement encore en train de courir, pour retourner d'où il venait, déclara Bruno quand ils montèrent dans sa petite MG décapotable. Bruno sourit encore, tourna la clef de contact. La tête de Bruno tomba sur les genoux du professeur Pomfret.

Terri était tournée vers un jet de sang montant d'un cou et avait la tête sur ses genoux. Cette fois, quand elle hurla, rien ne put la faire taire, pas même son mal de gorge. On dut la soulever hors de la voiture, toujours hurlante. Elle resta une semaine sous calmants.

Quand les médecins annoncèrent qu'elle pouvait à nouveau parler, un représentant du gouvernement entra dans sa chambre. Terri avait l'impression d'être sur un nuage et aussi que si elle descendait de ce nuage, la terreur recommencerait.

Le personnage officiel se confondit en excuses.

— Eh bien, pas de veine, hein ? On dirait que nous avons encore loupé... Enfin, non, sérieusement...

— Euhhhh, fit Terri et elle sombra dans une confortable obscurité.

Les médecins expliquèrent au personnage officiel que si l'hôpital pouvait administrer des sédatifs à la patiente, elle avait aussi sa propre forme d'autosédation, dont l'humanité se sert depuis la nuit des temps.

— Tiens ? Et qu'est-ce que c'est ? demanda l'homme du gouvernement.

— On appelle cela l'évanouissement de terreur.

*

* *

— Est-ce que c'était un cri perçant ? Est-ce que tout son corps y participait ? Est-ce que ses seins bougeaient quand elle hurlait ?

Lord Neville Wissex attendit la réponse. Il voulait savoir exactement. Il était assis dans la grande salle d'honneur du château de Wissex, en flanelle grise d'après-midi, en compagnie d'un magnum d'un nouveau vin blanc péruvien à côté duquel la plupart des chablis auraient un goût de boissons non alcoolisées. Une subtile pincée de cocaïne exaltait toujours le bouquet d'un bon vin blanc.

Derrière la fenêtre s'étendaient les hectares de campagne anglaise verdoyante, le domaine des Wissex depuis des générations. Derrière lord Wissex, il y avait des têtes empaillées, montées sur des socles en acajou, avec de petites plaques de cuivre sous le cou. Les yeux étaient extrêmement réalistes car ils étaient des prothèses humaines. On employait des yeux en verre pour les cerfs. Pourquoi pas pour les humains ?

La famille Wissex avait toujours veillé à ce que les yeux soient exactement de la même couleur que ceux du sujet. Ainsi, la tête de

lord Mulburry avait des yeux verts, comme lui de son vivant. Et le maréchal Roskovsky avaient des yeux bleus et ceux du général Maximilien Garcia y Gonzales y Mendosa y Aldomar Bunch étaient marron foncé. Comme dans la vie.

Mais les têtes étaient vieilles. La Maison de Wissex ne prenait plus de têtes. On n'en avait plus besoin pour la publicité, dans ce marché mondial rendu si abondant par tous les nouveaux pays créés après la Seconde Guerre mondiale.

Wissex voulait savoir exactement comment la jeune femme avait hurlé et quand le Gurkha ⁽¹⁾ expliqua comment il s'était arrangé pour que la tête tombe sur ses genoux, en calculant l'angle du coup comme l'avait suggéré lord Wissex, quand il eut décrit la panique du professeur Pomfret, lord Wissex sourit et dit qu'il était temps de passer du plaisir aux affaires sérieuses.

Un petit terminal d'ordinateur était posé sur un plateau d'argent. Wissex y tapa le résultat de la mission, en détail. Il y avait des tâches que l'on ne confiait pas aux serviteurs. On devait faire certaines choses soi-même, si l'on voulait continuer de prospérer.

L'ordinateur indiqua combien il y avait actuellement de manieurs de couteau au service de la Maison de Wissex, combien on pourrait en recruter, combien pourraient être entraînés et en combien de temps, ainsi que l'état général actuel du marché. Il y avait eu quelques pertes au cours d'un contrat en Belgique que les autorités locales avaient pris pour un crime sexuel parce que la victime était une femme et l'arme un couteau.

Cependant, si la nouvelle affaire marchait, il n'y aurait plus de petits boulots comme celui-là. La Maison de Wissex s'enrichirait pendant dix ans, si le nouveau truc marchait...

Lord Wissex examina le graphique du marché, sur l'écran de son ordinateur, avec des pointes allant vers le Moyen-Orient, l'Amérique du Sud et l'Afrique. Aujourd'hui il y avait beaucoup de bonnes affaires avec le tiers monde, mais celle-ci les dépassait toutes.

— Nous allons t'accorder une promotion et une augmentation, promit-il au Gurkha, car ils auraient bientôt besoin de beaucoup de bons couteaux, si tout se passait aussi magnifiquement que dans les grottes de Caroline du Nord.

*

* *

Quand Terri reprit connaissance, elle crut entendre un agent du gouvernement lui dire quelle serait protégée par une force si grande et si secrète que personne ne pouvait rien en dire sinon que le Président des États-Unis lui-même avait donné cette assurance.

— Le Président des États-Unis, Terri, autorise personnellement une

protection si impressionnante que nous ne savons même pas de quoi il parle. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Ce que je dis de quoi ? marmonna Terri qui luttait de toutes ses forces pour garder son bouillon dans son estomac.

— Vous allez être protégée par quelque chose que seul le Président peut autoriser.

— Pourquoi, protégée ?

— Vous allez retourner dans cette caverne, dit l'agent du gouvernement.

Terri pensait quelle avait bien entendu. Elle aurait presque juré qu'elle avait bien entendu. Mais elle n'en était pas absolument sûre, parce qu'elle plongeait en même temps dans de profondes ténèbres très confortables.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et le couchant rougeoyait au-dessus de Baie Rouge, à St. Maarten, alors qu'il pilotait son sloop pour mouiller dans le petit golfe.

Cette île des Antilles n'était pas plus grande qu'un canton des États-Unis, mais elle était idéalement située pour recevoir les informations des satellites de communication dans l'espace. C'était ce qu'on lui avait dit.

L'île était à moitié française, à moitié hollandaise et par conséquent, dans ce chaos, les Américains pourraient faire à peu près ce qu'ils voudraient sans être soupçonnés. C'était l'île parfaite pour un projet très spécial et son seul défaut était d'avoir trop d'habitants.

Exactement dix-sept de trop.

Jean-Baptiste Malaise et ses seize frères vivaient dans de somptueuses demeures, entre Marigot et Grand Case, deux villages à peine assez grands pour mériter ce nom mais qui avaient plus d'élégants restaurants gastronomiques que n'importe quelle grande ville américaine, ou que toute la Grande-Bretagne, l'Asie et l'Afrique. Réunion.

De magnifiques yachts venaient s'amarrer à Marigot et Grand Case, afin que leurs propriétaires viennent savourer la cuisine. Et parfois, si les propriétaires étaient seuls et s'ils retournaient seuls à leur yacht on ne les revoyait jamais et leur bateau, sous un nom et un pavillon différents, s'en allait rejoindre la flotte de contrebande de drogue de la famille Malaise.

La famille n'aurait sans doute jamais été inquiétée s'il n'avait pas fallu faire place nette dans l'île. Et en éliminer dix-sept personnes superflues. Il ne pouvait y avoir de force extérieure fonctionnant dans l'île.

Le plan initial, c'était que Remo achèterait un yacht à moteur, semblable à ceux qui avaient la faveur des Malaise pour leur trafic de drogue : deux moteurs Chrysler, un certain type d'hélice, un certain genre de cabine, certains aménagements et une coque élancée produite par un Californien en collaboration avec un chantier naval de Floride.

Remo irait mouiller ce bateau sur le côté oriental de l'île. Il irait seul au restaurant, se laisserait suivre par un des dix-sept frères Malaise et se débarrasserait discrètement de lui quelque part au large.

Mais ce plan échoua. Le problème, c'était le bateau. Remo avait

acheté celui qu'il fallait à St. Bart, une île voisine, bien à temps, un mois à l'avance.

Mais il manquait à ce bateau quelque chose qui s'appelait, comme le comprit Remo, « fiousel ». Tous les gens à qui il amenait le bateau ignoraient ce qu'était un fiousel. Lorsque finalement quelqu'un se douta que Remo prononçait mal, trois semaines s'étaient écoulées et on ne pouvait pas avoir cette pièce avant un mois parce qu'il fallait la faire venir du Danemark.

Remo ne découvrit jamais ce qu'était au juste un fiousel. Il montra un autre bateau.

— Donnez-moi ça, dit-il.

— Ce n'est pas un yacht à moteur, monsieur.

— Ça marche ?

— Oui, monsieur. À la voile et avec un moteur auxiliaire.

— Les voiles, je n'en ai pas besoin. Est-ce que le moteur marche et est-ce qu'il a assez d'essence pour me mener jusqu'à St. Maarten ?

— Oui, sans doute.

— Alors je le veux, déclara Remo.

Ce fut ainsi qu'au lieu d'un yacht à moteur un mois plus tôt, un bateau que la famille Malaise aurait convoité, il n'avait qu'un sloop et à peine vingt-quatre heures pour nettoyer l'île.

Il arriva sans mal à St. Maarten avec le bateau auquel il n'avait pas eu le temps de s'habituer, parce que c'était tout droit.

Remo était un homme mince et il glissa dans les eaux de Baie Rouge sans faire une ride à la surface. Personne, sur la plage, ne remarqua qu'il ne battait pas des bras comme les autres nageurs mais se propulsait au moyen de poussées précises et puissantes de sa colonne vertébrale, plus à la manière des requins que des hommes.

Il sortit de l'eau dans une partie rocheuse de la côte, avec la rapidité d'un caméléon. Il était mince et sans musculature visible. Ses vêtements trempés lui collaient à la peau mais, alors qu'il marchait dans la douceur du soir, il permit à la chaleur de s'échapper de ses pores, et bientôt ses habits furent secs.

La première personne qu'il rencontra, un petit garçon, savait où habitaient les Malaise.

— Ils sont tout le long de la plage, par ici, bon monsieur, mais je n'irais pas sans permission, dit l'enfant avec l'accent chantant des îles. Personne ne va chez eux. Ils ont des clôtures en fil de fer qui choquent. Ils ont des alligators dans les bassins autour des maisons. Personne ne rend visite aux Malaise, bon monsieur, à moins bien sûr qu'ils vous invitent.

— Des gens bien mauvais, on dirait.

— Oh non. Ils achètent des choses à tout le monde. Ils sont gentils, assura le petit.

La clôture électrifiée n'était guère que quelques fils très écartés qui auraient pu sans doute empêcher une vieille vache arthritique de sortir de son pâturage. Le fossé aux alligators était un vague marécage avec un vieux saurien trop bien nourri qui ne put faire autre chose qu'émettre un petit rot quand Remo passa à portée de ses mâchoires. Il y avait de petites ouvertures dans le mur de la maison, pour des canons de fusils, mais Remo vit aussi des climatiseurs aux fenêtres et rien ne paraissait verrouillé. Manifestement, les Malaise ne craignaient plus rien ni personne.

Remo frappa à la porte de la grande maison et une femme fatiguée, battant une mixture dans un bol, vint lui ouvrir.

— Est-ce que c'est ici qu'habite Jean-Baptiste Malaise ?

Elle hocha la tête, cria quelque chose en français et dans le fond de la maison une voix d'homme bourru lui répondit.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda la femme à Remo.

— Je suis venu pour le tuer, lui et ses frères.

— Vous n'avez pas la moindre chance, affirma-t-elle. Ils ont des fusils et des couteaux. Allez donc chercher du secours, avant d'essayer.

— Non, non, je peux très bien faire ça tout seul.

— Qu'est-ce qu'il veut ? cria l'homme en anglais, avec un fort accent.

— Rien, mon chéri. Il reviendra plus tard.

— Dis-lui de rapporter de la bière.

— Je n'ai pas besoin d'aide, répéta Remo à la femme.

— Vous n'êtes qu'un homme seul. Ça fait vingt ans que je vis avec Jean-Baptiste. Je le connais. C'est mon mari. Vous ne voulez même pas écouter la femme d'un type ? Vous n'avez aucune chance contre lui tout seul, alors encore moins contre tout le clan.

— Ne m'apprenez pas mon métier, rétorqua Remo.

— Ha ! fit la femme.

— Est-ce qu'il va rapporter de la bière ? cria le mari.

— Non, répliqua-t-elle.

— Pourquoi non ?

— Parce que c'est un de ces Américains qui croient tout savoir.

Remo se hasarda dans la pièce principale où Jean-Baptiste, un gros homme ventru et velu, était assis sur une chaise. Ses cheveux luisaient de pommade. Il y avait huit jours qu'il s'était rasé.

Il regardait la télévision et Remo vit Columbo en français. Ça lui parut drôle d'entendre un Américain parler français.

— C'est mieux en anglais, dit-il.

Jean-Baptiste Malaise grogna.

— Écoutez, M^r Malaise, je suis venu pour vous tuer, et tuer vos frères.

— Je n'achète rien, déclara Malaise.

— Non. J'ai dit tuer.

— Attendez la publicité.

— C'est que je n'ai pas beaucoup de temps.

— Bon, bon d'accord. Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Les yeux noirs de Malaise étincelaient de fureur. C'était son émission favorite.

— Je suis venu, répéta Remo très lentement, en articulant bien, pour vous tuer et tuer vos seize frères.

— Pourquoi ?

— Parce que nous ne pouvons pas avoir une autre force armée dans l'île.

— Qui c'est ça, nous ?

— C'est une organisation secrète. Je ne peux pas vous en parler.

— Quelle organisation secrète ?

— Je vous dis que je ne peux pas en parler.

— C'est un jeu.

— Pas un jeu. Vous et vos frères serez morts avant demain.

— Est-ce que je dois signer quelque chose ? Quand est-ce que je reçois le prix ? demanda Malaise.

— Je suis venu ici pour vous tuer avec vos frères et vous serez tous morts avant demain.

— Bon, bon. Pour quoi faire ?

La publicité avait commencé et Malaise n'aimait pas les publicités.

— Parce que vous assassinez les gens dans leurs bateaux et avec ces bateaux vous faites passer de la drogue en Amérique.

— Alors pourquoi me tuer ? Nous avons toujours fait ça. Est-ce que nous gêmons votre marché ?

— Écoutez, dit Remo en proie à une rare colère. Je ne suis pas ici parce que je suis un concurrent. Je suis ici parce que vous allez mourir. Ce soir. Vous et vos seize frères.

— Chut. La publicité est finie.

— Madame ! appela Remo. S'il vous plaît, voulez-vous faire venir tous les frères ici ? Je veux les voir ce soir. Et dites-leur d'apporter des armes, s'ils le veulent.

— Ils sont toujours armés.

— Appelez-les.

— Ils vont vraiment vous tuer, vous savez, dit-elle.

— Téléphonez, insista Remo puis il se tourna vers Malaise. Qu'est-ce qui se passe ? Je ne comprends pas le français.

— Ce détective, Mr Columbo qui est français du côté de sa mère, est en train de duper les Anglais.

— J'ai l'impression qu'ils ont changé l'intrigue à la traduction.

Il fallut aux frères moins de vingt minutes pour être tous réunis dans le living-room. Remo était incapable de se rappeler leurs noms. Il

attendit la fin de Columbo pour leur parler.

— Silence ! S'il vous plaît ! Silence ! Chut ! Voulez-vous écouter ? Je suis venu ici pour vous tuer. Nous pouvons faire ça dans cette pièce mais j'aimerais mieux dehors, c'est moins salissant.

— Quel est le jeu ? demanda un frère.

— Ce n'est pas un jeu, affirma Remo.

— Jean-Baptiste dit que vous allez donner quelque chose, pour un jeu télévisé. Que nous passerons à la télévision américaine.

— Non, non. Vous ne passerez pas à la télévision américaine. Vous allez tous mourir ce soir parce que je vais vous tuer. Alors, c'est bien compris ?

Il y eut toute une conversation confuse en français et quelques voix furieuses. Ils se tournèrent tous vers leur frère aîné Jean-Baptiste.

— Ça va ! Cette fois, mon salaud, vous allez mourir. Vous arrivez ici, vous interrompez Columbo, vous n'apportez pas de bière et puis vous nous mentez en disant que nous passerons à la télévision. Vous allez mourir. Nous avons tué des centaines de gens.

— Pas dans mon salon ! glapit M^{me} Malaise.

— Dehors, dit Malaise.

— Pas sur les pivoines ! cria-t-elle.

Remo sortit le dernier et Jean-Baptiste essaya de se retourner simplement, avec un pistolet. Il suffisait de cacher le pistolet et puis de se tourner en tirant en même temps mais Remo saisit le poignet avant que les doigts tirent et repoussa tranquillement le sternum dans le cœur qui s'arrêta. Aussitôt, il claqua trois tempes, arrêtant ainsi le cerveau, et surprit les autres, qui ne s'étaient pas encore retournés, avec six coups rapides des deux mains, envoyant des fragments d'os de l'occiput dans le cerveau, trois coups, deux mains, un, deux, trois, à la vitesse d'une riveteuse automatique. Deux autres frères pivotaient, armés de couteaux. Remo leur empoigna le crâne et serra, ce qui mit fin à tout mouvement.

Un autre frère avait une mitraillette et guettait l'occasion de tirer. Il la guetta éternellement. Il n'arrivait pas à presser la détente parce que son coude avait été complètement fracassé. Il ne vit même pas arriver la main qui pénétra par son orbite. Il n'y eut que les ténèbres.

Un autre tira avec un 357 Magnum qui avait supprimé vingt-deux vies dans des criques isolées. Il aurait juré qu'il visait parfaitement l'inconnu mais alors, pourquoi alors regardait-il l'éclair de la détonation ? Il ne la regarda pas longtemps. La balle explosa dans sa figure.

Le suivant avait une lourde boule hérissée de pointes au bout d'une chaîne, avec laquelle il cassait des bouteilles pour s'entraîner et des têtes pour de bon. Sans qu'il sache comment, l'inconnu attrapa au vol la redoutable boule, d'un doigt délicat, et tout aussi délicatement la

renvoya dans la figure qui avait vu mourir tant d'autres gens.

Alors il n'y en eut plus que deux, les deux derniers pirates de St. Maarten.

Le premier vida le chargeur d'un pistolet de 9 mm sur l'inconnu. Il aurait mis sa tête à couper qu'il touchait le corps mais le corps ne tomba pas. La nuit était noire, avec juste un mince croissant de lune. Elle devint beaucoup plus noire, rapidement et pour toujours.

Il ne restait qu'un frère. Son job était d'achever ce qu'il y avait à achever, mais jamais personne ne lui laissait beaucoup à combattre. Sa mission particulière avait toujours été de tuer les enfants restant à bord des bateaux et il avait aimé ça parce qu'il était le plus cruel.

— Laissez quelque chose pour moi ! cria-t-il en se retournant mais il vit qu'il restait seul et que tout lui revenait. Ah, fit-il.

— Oui, dit l'inconnu.

Le dernier des Malaise regarda ses seize frères morts et comprit qu'il devait faire quelque chose. Eh bien, il était le plus rusé de tous. Il avait entraîné son corps à la perfection. Il avait non seulement la ceinture noire mais la célèbre ceinture rouge. Il avait combiné le karaté et le taekwondo.

Il n'avait jamais eu besoin d'armes.

Il se mit en position de combat, adoptant la posture du cobra. L'inconnu lui rit au nez.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Tu vas voir !

— Pas le temps de rigoler, dit l'Américain.

Le dernier Malaise vit le crâne de l'inconnu et prépara le coup qui ne pouvait même pas être vu par un œil humain, si grande était sa rapidité. Le coup partit de ses pieds et se précipita vers le lobe frontal de l'inconnu, frappa... malheureusement sans trop de force parce que le corps ne suivait pas. Le corps ne suivait pas parce que le bras partait en avant et le torse tombait à la renverse et le dernier Malaise était mort.

Remo s'en alla, passant devant l'alligator endormi et entre les fils électriques, et regagna la route principale, un étroit chemin à deux voies qui faisait le tour de l'île.

Dans cette île, « En-Haut » pouvait créer toute la circulation qu'il voulait et elle se confondrait avec les touristes qui remplissaient les restaurants. « En-Haut » pourrait effectuer tout son travail international pour servir l'Amérique, comme une puissante organisation secrète qui n'existait même pas sur le papier. Elle ne serait jamais exposée au grand jour et ne ferait jamais l'objet d'une enquête par quelque homme politique affamé de publicité, simplement parce qu'elle n'avait jamais existé.

Ses opérations étrangères venaient maintenant s'installer dans

cette île idéale. Comme le disait « En-Haut », en la personne de son directeur, le Dr Harold W. Smith : « C'est une base parfaite pour les satellites de communication. Il est facile de dissimuler les allées et venues dans le flot des touristes. Et, surtout, ce n'est pas un territoire américain. Si notre couverture est grillée, au pire, on peut accuser la CIA. »

Et comme la clef des opérations était l'énorme et complexe ensemble d'ordinateurs qui surveillaient le trafic financier et criminel du monde entier, Smith avait un plan encore plus remarquable. Un plan bien plus sûr que n'importe quel transfert physique des dossiers sur le crime organisé international.

S'ils étaient transportés physiquement d'un point à un autre, les dossiers se perdraient. Mais ils ne risqueraient absolument rien s'ils étaient transmis en code d'un système d'ordinateurs à un autre, de la base de Rye, dans l'État de New York où était située l'organisation sous la façade du sanatorium de Folcroft, à la nouvelle base dans l'île de St. Maarten.

Comme l'avait expliqué Smith, puisque aucune main humaine n'y toucherait, puisque aucun objet tangible ne la porterait, puisque tout se passerait en quelques microsecondes, l'information capitale détenue par l'organisation serait à l'abri de tout si elle transitait par satellite.

Remo traversa les petits villages où des grenouilles coassaient dans les mares du terrain marécageux, passa devant d'élégants restaurants et tourna à droite.

Il arriva au bord d'une petite piste aérienne, avec un bâtiment grand comme une resserre à bois. Un petit aérodrome privé inoffensif.

Par-derrière se dressait un immeuble neuf portant la raison sociale d'Analogue Networking, Inc., la nouvelle industrie de haute technicité de St. Maarten. Smith avait expliqué qu'on emploierait au moins cent personnes, hors de l'île, dont pas une ne comprendrait pour quel travail elle était payée. Ce qui était essentiel pour la couverture. Les agents de CURE, l'organisation secrète, ne savaient pas ce qu'ils faisaient ni pour qui ils travaillaient. À l'exception de Smith et de Remo. Et Remo s'en fichait.

Il se présenta au portail d'Analogue Networking et oublia le mot de passe. C'était assez habituel que les industries de haute technicité aient des mots de passe, de peur que quelqu'un vienne voler de précieuses micropuces électroniques.

Remo proposa :

— Tippecanoe et Tyler Deux.

— C'est Mickey Mouse, répondit le gardien, puis il haussa les épaules. Vous n'êtes pas tombé loin. On ne peut pas être trop exigeant, n'est-ce pas ?

— Non, dit aimablement Remo.

Il attendit à l'intérieur l'arrivée du programmeur qui surgit dans la matinée avec un grand pain français encore tout chaud. Remo refusa d'y goûter. Il avait mangé deux jours plus tôt seulement et son corps n'avait encore besoin de rien. Tout de même, le pain sentait bon et lui rappelait le temps où il mangeait normalement, avant son entraînement.

Cinq minutes avant midi, il regarda le technicien taper des instructions sur une machine. Le technicien expliqua que les ordinateurs orientaient l'antenne radio extérieure, de manière à obtenir la réception la meilleure et la plus nette du satellite. Aucune main humaine n'y touchait.

Un téléphone sonna, celui d'une ligne privée qui n'était pas reliée au système de communications de l'île. C'était Smith, pour Remo.

— Nous allons transmettre dans une minute. Vous comprenez ce que cela signifie ? Rien ne sera ici. Tout sera là-bas une fois la transmission terminée. Nous effaçons complètement, ici.

— Je ne comprends rien à ces trucs-là, Smitty.

— Aucune importance. Restez simplement près du téléphone.

— Je ne vais nulle part, promit Remo en regardant le technicien assis à son pupitre.

Le technicien sourit. Remo sourit. Plus de douze ans d'investigations secrètes allaient être déplacés d'un moment à l'autre dans l'espace vers les disques de cet ordinateur. Le technicien savait simplement qu'il recevait des dossiers ; il ne savait pas lesquels et, s'il l'avait su, sa vie n'aurait pas valu grand-chose.

Il y eut un crépitement de parasites au téléphone, sur la ligne de Smith. Probablement un orage à travers des milliers de kilomètres d'océan.

— OK, dit Smith.

— Quoi ? demanda Remo.

— Ça y est. Quelles sont vos coordonnées là-bas ?

— Quelles sont vos coordonnées ? demanda Remo au technicien.

— Prêt quand il voudra.

— Prêt quand vous voulez, Smitty.

— C'est déjà parti.

— Il dit qu'il a déjà transmis, dit Remo au technicien.

— Rien ici.

— Rien ici, répéta Remo à Smith.

— Mais j'ai reçu un accusé de réception !

— Nous avons envoyé un accusé de réception ? demanda Remo et le technicien secoua la tête. Pas de nous, Smitty.

— Oh non ! gémit Smith.

Remo pensa que c'était sûrement la première fois qu'il percevait de l'émotion dans la voix citronnée de Smith.

— Quelqu'un a nos archives et nous ne savons pas qui !
— Vous voulez autre chose ? demanda aimablement Remo.
— Il se peut qu'il n'y ait plus jamais autre chose, répondit Smith.
— La mécanique ne m'a jamais inspiré confiance, déclara Remo et il raccrocha avant de repartir, là où Smith pourrait toujours le joindre s'il le voulait.

*

* * *

Barry Schweid cherchait le nouveau truc, l'idée entièrement nouvelle qui le catapulterait du minable scénario à deux cent mille dollars dans la zone des cinq cent mille plus pourcentage sur les bénéfices bruts. Pour faire ça, disait son agent, il devait être original.

Pas question de copier *La Guerre des Étoiles*, *Les Aventuriers de l'Arche perdue* ou *Les Dents de la mer*.

— Copiez quelque chose que personne d'autre ne copie.

— Tout le monde copie tout, répliqua Schweid.

— Copiez quelque chose de nouveau, lui dit l'agent. Alors Barry eut une idée géniale.

Il fit programmer dans des ordinateurs tous les vieux scénarios, les vraiment vieux, pour amalgamer toutes les grandes idées d'autrefois, même des vieux films muets. Mais au beau milieu de la création d'un nouveau scénario, il fut pris de panique. La copie d'ancien, c'était trop original pour lui. Il devait se brancher sur des trucs plus nouveaux. Il fit donc installer sur sa maison de Hollywood une antenne disque à satellite. Il la fit diriger de manière à capter toutes les récentes émissions de télévision et les transformer par le son en scénarios.

Mais le premier jour, tout le système d'ordinateur devint fou. Il n'y avait pas de scénario. La mémoire électronique avait épuisé tout le stock d'information qui, lui avait-on assuré, ne pourrait pas l'être en cent ans.

Et puis quand il demanda à l'ordinateur l'adresse des producteurs Bindle et Marmelstein, pour leur envoyer son plus récent scénario, il en sortit quelque chose d'extraordinaire. Ce ne fut pas une étiquette de paquet que fournit l'appareil mais trois feuillets remplis, d'imprimante d'ordinateur, sur le singulier financement des films par Bindle et Marmelstein.

Ils étaient en relation avec le plus grand trafiquant de cocaïne de Los Angeles. Et tout était là écrit sur le papier. Les quantités que vendait cet homme, son adresse personnelle, ses sources de drogue en Amérique du Sud, comment Bindle et Marmelstein faisaient passer la coco par l'industrie du cinéma.

Il y avait énormément de choses bizarres dans l'ordinateur et Schweid n'en avait commandé aucune. Il appela son fournisseur.

— Il y a eu une terrible tempête sur l'Atlantique, l'autre jour, lui répondit cet excellent homme. Ça a foutu la pagaille dans la réception de toutes les stations satellites.

— Alors si j'ai reçu des informations, elles ne sont pas forcément fausses mais ce serait simplement des informations que je n'étais pas censé recevoir ? demanda Schweid.

— Ouais, probable. Tout était brouillé, dans toute l'atmosphère.

Quand Barry affronta Hank Bindle et Bruce Marmelstein, les producteurs, et leur annonça qu'il savait tout de leur filière de cocaïne, Bruce lui demanda ce qu'il voulait pour garder le silence.

— Je veux faire *Hamlet*.

— *Hamlet*, répéta Bruce, qui s'occupait des affaires financières de la compagnie et qui avait un large sourire Valium. Qu'est-ce que *Hamlet* ?

— C'est un vieux machin. C'est britannique, je crois, dit Hank Bindle, qui représentait le côté créateur de l'équipe de production.

— James Bond, c'est de ça que tu parles ?

— Non, intervint Barry. C'est une pièce remarquable. De Shakespeare, je crois.

— Naaaaah. Pas de box-office, déclara Marmelstein.

— Voyons un peu combien de coco vous avez déplacée tous les deux l'année dernière, dit Barry.

— D'accord, *Hamlet*. Mais avec de la fesse. Nous devons avoir de la fesse, dit Marmelstein.

— Il n'y a pas de fesse dans *Hamlet*, protesta Barry.

— Rien que des hommes ? Homo ? demanda Hank Bindle.

— Non. Il y a Ophélie, expliqua le scénariste.

— Nous aurons Ophélie avec de la fesse et la plus grosse paire de seins depuis Gengis Khan.

— Gengis Khan était un homme, dit Barry Schweid.

— Avec un prénom comme Gengis ? Un homme ? s'étonna Bruce, choqué, et il regarda Hank Bindle.

— Je crois, dit Bindle.

Étant l'aspect créateur, il était censé savoir lire les journaux et tout, même ceux sans illustrations.

— Est-ce que ce Gengis Khan était homo ? demanda Bruce Marmelstein.

— Non ! s'écria Schweid. C'était un grand conquérant mongol.

— Jamais entendu parler de ça. Il devait être homo, déclara Marmelstein.

*

* *

Quand Remo arriva à la villa dominant les eaux bleues de Miami

Beach, il apportait un canard et du riz pour le dîner du lendemain.

Un frêle vieillard à barbiche blanche, couronné de délicates petites mèches blanches, était assis sur la véranda, vêtu d'un kimono. Il ne se retourna pas et ne répondit pas quand Remo l'appela.

— Petit père, répéta Remo. Tout va bien ?

Chiun, le Maître de Sinanju, ne dit rien.

Remo ne savait si Chiun le boudait ou méditait. Il était impossible qu'il ne l'ait pas entendu. Chiun entendait un ascenseur se mettre en marche à cent mètres de là.

— J'ai le canard, dit Remo.

— Oui, bien sûr, le canard, marmonna Chiun.

Bien. Il boudait.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Remo.

— Qu'est-ce qui n'irait pas ? Je suis habitué à cela.

— Habitué à quoi, petit père ?

— J'ai dit que j'y suis habitué.

Chiun contemplait l'océan, ses doigts aux ongles longs enlacés devant lui.

Je ne lui demanderai pas, pensa Remo. Il veut que je demande. Remo alla commencer la lente cuisson du riz. Il se retourna vers Chiun et capitula :

— C'est bon. À quoi êtes-vous habitué ?

— J'y suis tellement habitué que je ne le remarque même plus.

— Vous remarquez assez pour me boudier.

— Il y a des choses que l'on ne peut ignorer, en dépit de tous les efforts.

— Quoi ?

— Tu t'es bien amusé à St. Maarten ?

— Vous ne vouliez pas venir. J'ai dû me faire dix-sept frères, à moi tout seul. J'aurais eu bien besoin de vous. Heureusement, ils se sont tous réunis alors il y a pas eu de problème. Mais, vous savez, dix-sept, c'est dix-sept.

— Ainsi, nous en sommes venus là, dit Chiun avec une tristesse infinie.

— À quoi ?

— Tu cherches à écraser ton maître de culpabilité. Le maître qui t'a donné l'impressionnant pouvoir de Sinanju. Et maintenant, la culpabilité ? De quoi suis-je coupable ? De t'avoir donné ce qu'aucun homme blanc n'a jamais eu ? De t'avoir donné mon propre sang et ma respiration ? Et maintenant tu arrives ici après un mois d'absence et tu essaies de me rendre coupable ?

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda Remo.

— Rien, marmonna Chiun et il se tourna en silence vers le paysage.

Le lendemain le téléphone sonna à Miami Beach. On demanda Remo. Smith annonça qu'il allait venir à Miami. Il y avait, semblait-il, quelque chose d'encore plus important que les archives perdues de CURE.

Est-ce que Remo et Chiun, au cours de leurs voyages, avaient entendu parler d'une montagne d'or ?

CHAPITRE III

Le couteau plongeait dans la gorge à la perfection, trancha l'artère jugulaire et le larynx, et rendit le soldat impuissant.

Lord Neville Wissex recula pour que le généralissime Moombasa Garcia y Benitez puisse voir mourir son soldat, puisse voir comme l'assassin travaillait bien.

— Nous prenons un soldat gorkha normal et nous l'entraînons davantage, comme vous voyez, dit lord Wissex, qui portait un costume de ville à fine rayures et des gants gris.

Le généralissime observa. Il aurait juré que son soldat tuerait l'homme au couteau, car il était armé de la matraque de rue très efficace que portaient tous les soldats du généralissime quand ils assuraient la protection du peuple libéré de la Hamidie moderne.

La Hamidie était entourée par trois nations latino-américaines qui auraient eu les régimes les plus répressifs d'Amérique du Sud s'il n'y avait eu celui du généralissime Moombasa.

Deux choses, cependant, épargnaient à Moombasa les protestations de tout le monde. À l'intérieur comme à l'extérieur. La première, c'était que ses soldats armés de matraques tuaient tout protestataire, très consciencieusement et très souvent ; cela prenait soin des protestations de l'intérieur. La seconde, c'était qu'il avait sagement orné son drapeau d'une faucille et d'un marteau, appelé son pays la « République démocratique populaire de Hamidie » et qu'il ne cessait de parler de socialisme alors que des piles de ses sujets, assez fous pour chuchoter des méchancetés sur son compte, étaient brûlés vifs. Moombasa appelait cela ses feux de joie. Le monde extérieur ignorait les feux de joie et ne s'occupait que de la faucille et du marteau. Pas de protestations de ce côté-là non plus.

Une fois, fatigué de brûler des gens, il avait essayé de s'emparer de l'Uruguay, du Paraguay et du Venezuela. Il s'y prenait en tuant des baigneurs, des écoliers, des chauffeurs de cars, des passagers de lignes aériennes, des dîneurs dans des restaurants et tous les autres citoyens sans protection, avec ses soldats, qui dans l'ensemble étaient bien trop lâches pour se battre contre d'autres soldats.

Ces attaques contre des civils n'étaient pas considérées comme des atrocités parce que Moombasa les appelait des « batailles de la guerre de libération ». Promptement, trois quarts des journaux de Grande-Bretagne et la moitié de ses universités ouvrirent leur esprit à sa profonde philosophie.

Au début, il avait dit : « J'en ai pas, de philosophie. Je tue les gens. »

Mais c'était avant que lord Neville Wissex et lui deviennent amis intimes. Il appelait lord Wissex « mon cher ami Neville ». Wissex lui dit :

— Nous vous donnerons une philosophie et ensuite vous pourrez tuer qui vous voudrez, comme vous voudrez, et vous serez respecté dans toute la communauté mondiale. Rien de ce que vous ferez ne sera condamné, sauf par des gens que vous pouvez insulter vous-même.

— Quel genre de philosophie ? demanda alors Moombasa.

— Le marxisme. Vous n'avez qu'à dire que vous êtes le peuple et que tous ceux qui sont contre vous sont contre le peuple et par conséquent que vous défendez le peuple quand vous tuez qui vous voulez. Mais vous devez toujours rejeter tout ce qui ne va pas sur le dos des États-Unis d'Amérique. Et de temps en temps sur la Grande-Bretagne.

Le truc marchait si bien que Moombasa n'en revenait pas. Cela lui donnait en quelque sorte une autorisation internationale de tuer. Ayant obtenu cela, il acheta à lord Wissex sa première acquisition importante, une bombe à retardement et, surtout, les employés de Wissex pour la livrer.

Il faillit ainsi renverser deux gouvernements voisins, avant qu'ils n'envoient leurs armées sur ses frontières, alors il décida soudain qu'ils étaient frères dans la lutte incessante contre l'oppression et la tyrannie américaines.

Mais à présent, lord Wissex demandait un prix ahurissant pour ses combattants au couteau.

— Cinq millions de dollars ? s'exclama Moombasa. Voyons un peu le couteau.

Lord Wissex fit signe au Gurkha de s'approcher du grand fauteuil où trônait le généralissime. Le Gurkha présenta l'arme, le manche en avant.

Moombasa examina le couteau. Il tâta la lame. Elle était affûtée. Il passa son pouce sur le dos de la lame. Il était recourbé.

— Je vous en donne vingt-cinq dollars, dit-il à Wissex.

Lord Wissex sourit avec indulgence.

— C'est dix dollars de trop, mon ami Moombasa, Président à vie. Ce n'est pas le couteau. C'est la manière. Vous pouvez acheter un bout de plomb pour un penny, mais livrée par le fusil spécial à haute vitesse d'un tireur d'élite, cette balle coûte beaucoup plus cher. Ce n'est pas la matière qui coûte mais ce qu'on veut en faire.

— Juste. Je n'ai personne qui vaille cinq millions de dollars mort, répliqua le généralissime en rendant le couteau.

— Vous ne voulez pas tuer quelqu'un, mon vieil ami, dit lord Wissex. Vous voulez capturer quelqu'un.

— Je ne veux torturer personne qui vaut cinq millions.

— Vous n'aurez probablement pas à la torturer.

— *La ?* Je peux avoir n'importe quelle femme qui me plaît en Hamidie pour dix dollars...

— Vous voulez lui parler.

— Y a personne à qui je veux parler pour cinq millions de dollars.

— Oh, mais si. Si vous lui parlez, vous devenez peut-être l'homme le plus riche et le plus puissant du monde.

— Dieu est bon, dit Moombasa. Comment ça ?

— Les anciens Hamidiens, les premiers qui ont colonisé ce pays, étaient les plus grands marchands de l'ancien monde. Ils ont fait une fortune tellement immense qu'ils possédaient une montagne entière tout en or.

— Ça fait beaucoup d'argent, des montagnes d'or. Une jolie légende. J'aime bien les légendes.

— Supposons que la légende soit vraie. Supposons que cette montagne d'or existe, cachée quelque part. Elle ferait de n'importe qui l'être le plus riche et le plus puissant du monde. C'est plus important que le pétrole parce que ça se dépense si bien. Pas de prix de vente décidé à des conférences. Pas de livraisons au bout du monde, comme le pétrole. L'or, c'est la richesse pure.

— Qui c'est qui a cette montagne ?

— Nous ne le savons pas encore, mais nous savons à qui elle appartient de droit.

— À qui ? demanda avidement Moombasa qui devinait que la réponse allait lui plaire.

— À vous, répliqua Lord Wissex. C'est une fortune hamidienne.

— La lumière de Dieu brille dans vos yeux, votre bouche exprime sa vérité ! s'exclama Moombasa.

Des larmes ruisselèrent sur ses joues. Il regarda ses généraux et ses collaborateurs. Tous hochaient la tête. Il se promit de leur faire faire de nouveaux uniformes. Des décorations avec de l'or véritable dedans. Peut-être même le nouveau matériel de torture électronique. Tous les autres pays d'Amérique du Sud en avaient. Et lui-même ? Il pourrait être à la hauteur du titre qu'il s'était donné, le « Grand Bienfaiteur ». Et il pourrait entasser en Suisse plus d'or que n'importe qui.

À ce que lui disait lord Wissex, il y avait en Amérique une femme capable de lire l'ancienne écriture hamidique. Une très vieille plaque avait été trouvée et elle l'avait traduite, pour savoir où était cette montagne d'or. Mais elle gardait ça pour elle. Et les sales mauvais Yankees la gardaient constamment cernée pour qu'elle les conduise à l'or, l'or qui était de droit la propriété normale et naturelle du fier

peuple hamidien.

— Les voleurs ! s'écria Moombasa.

— Exactement, approuva lord Wissex. J'aimerais vous intéresser au couteau. Le couteau est fondamental. Il est classique et, dans ce cas, tout à fait approprié. Sept combattants, experts du couteau, de la plus haute qualité et d'un entraînement parfait, et les services garantis de la Maison de Wissex, la plus grande maison d'assassins dans l'histoire du monde. Nous livrons la fille, elle livre l'or et tout est net et correct.

— Bien. Quand j'aurai l'or, vous aurez les cinq millions.

— Je regrette, général président, mais nous ne sommes pas dans le négoce de l'or. Nous sommes fournisseurs de violence et la tradition de la Maison de Wissex exige que nous nous fassions payer d'avance, en espèces.

— Cinq millions de dollars ? Vous parlez de dix chars d'assaut. Ou du budget de l'éducation pour les cinq cents ans à venir.

— À quel point voulez-vous votre or ? demanda Wissex.

— Je vous donnerai deux millions.

— Je suis tout à fait navré, mon ami, mais vous savez que nous ne pouvons pas marchander. Ce n'est pas ce genre de commerce.

— Très bien, mais il me faut aussi du sang, déclara le généralissime Moombasa Garcia y Benitez, président à vie et Grand Bienfaiteur. Je ne vais pas dépenser cinq millions de dollars comme ça pour un couteau sec.

— Tout le sang que vous voudrez. Vous êtes le client, naturellement, dit lord Neville Wissex.

*

* *

Le professeur Terri Pomfret en était enfin aux aliments solides quand les deux hommes entrèrent dans sa chambre d'hôpital en annonçant qu'ils étaient sa protection. Elle les avait pris à première vue pour des patients.

Le vieil Oriental ne devait pas peser cinquante kilos, même si son kimono vert était cousu de plomb. Le Blanc, manifestement, était un cyclothymique hostile.

Assez beau, dans un genre sinistre, naturellement, mais nettement hostile.

— On m'a assuré que j'allais avoir la meilleure protection du pays. Alors qui êtes-vous ou qu'est-ce que vous êtes ? demanda-t-elle.

Elle sentait des larmes lui monter aux yeux. Elle voulait un mouchoir. Elle voulait encore un Valium. Peut-être une douzaine de Valium.

Le vieux dit quelque chose dans une langue orientale. Elle reconnut du coréen mais il parlait trop vite et avec un accent qu'elle

n'avait jamais entendu, alors elle ne comprit pas.

Ce qu'il avait dit, que Terri n'avait pas compris, c'était : « Quelle disgrâce ! Jadis fiers assassins, et maintenant bonnes d'enfants ! »

Le Blanc répondit avec le même accent guttural :

— Smitty dit que c'est important. Nous devons trouver une montagne d'or ou je ne sais quoi et cette gloutonne sait où elle est.

— Nous vendrons des chemises à la sauvette avant que ça n'arrive, grommela Chiun.

— De quoi parlez-vous tous les deux ? demanda Terri en se tamponnant les yeux avec un mouchoir en papier.

— Nous parlions de votre beauté, répondit Chiun. De votre charme incomparable qui transparaît dans vos yeux affligés, des épreuves qui accablent non seulement une femme intelligente mais encore une des plus belles du monde.

— Je ne suis pas à mon avantage, vous savez. J'ai eu tellement d'ennuis que...

— Vous nous raconterez tout ça en allant aux grottes, interrompit Remo. Nous devons voir une dernière fois cette inscription, n'est-ce pas, avant de partir traquer ce truc-là.

— Les grottes ? murmura Terri.

— Les grottes d'Albermarle. Là où tout le monde se fait découper en petits morceaux, insista Remo.

Terri sourit, s'excusa et sombra béatement dans les ténèbres.

Elle se réveilla, malheureusement, au mauvais endroit. Elle était tout habillée et dans la caverne. Elle reconnaissait l'immense voûte et la corde qui pendait. Aussitôt, elle se retrouva en état de choc et cette fois, quand elle revint à elle, elle était dans les bras de ce Remo.

L'écriture hamidique descendait vers elle. Elle s'aperçut alors que c'était elle qui s'élevait.

Ce Remo grimpait d'une main, aussi facilement que s'ils marchaient tous les deux dans un escalier. Il tirait, levait une main, serrait et hissait encore. Très tranquillement, en toute sécurité, même en la tenant dans un bras. Elle sentit l'odeur de moisi du plafond. Elle commença à s'évanouir et puis, de son autre main, il lui fit quelque chose à l'épine dorsale.

Elle n'avait pas peur. Elle n'avait pas pris de Valium et elle n'avait pas peur.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Votre peur était dans votre épine dorsale, dit Remo.

— Impossible. C'est émotif. Mon cerveau n'est pas dans mon épine dorsale.

— N'en soyez pas si sûre.

— Ça marche ! Je n'ai plus peur et je ne prends pas de Valium. Et pourtant je suis de nouveau ici. Je ne suis jamais montée jusqu'ici sans

terreur. Je n'aurai plus jamais peur.

Elle le disait et le pensait mais alors elle vit quelque chose et hurla sa terreur à la figure de ce Remo. Des gens armés de couteaux entraient dans la grotte. De très vilains couteaux courbes. Des gens agiles, et elle était tout là-haut sous la voûte, suspendue à la paroi, protégée par deux hommes sans armes.

— Ne criez pas. Il adore avoir un public, dit Remo.

— Le vieux monsieur ! hurla Terri. Il va être tué !

— C'est Chiun et si vous restez tranquille, il se débarrassera d'eux sans histoires, mais s'il sait qu'il a un public, qu'il est regardé par une personne qu'il sert, il perdra du temps. Ça ne rate jamais.

Terri vit les hommes aux couteaux entourer le vieil homme en kimono vert. Elle glapit :

— Attention derrière vous !

— Cette fois ça y est, bougonna Remo en soupirant. Je suppose que vous voulez regarder.

Elle ne pouvait pas ne pas regarder. Le kimono ondula, un Gurkha tomba, le kimono dansa, valsa, glissa comme le vent sur le sol de la caverne, et les assaillants tombaient, s'écroulaient, s'affalaient. Finalement il n'en resta qu'un qui se rua sur le vieillard et le kimono vert chancela et tomba. Il était mort.

— Iiiiiiiii ! hurla Terri quand Chiun fut à terre.

L'homme au couteau se jeta sur le kimono vert, la lame en avant, mais ensuite il continua de s'abattre sur le sable de la grotte où il se convulsa et ne bougea plus. Le kimono vert se releva et s'inclina vers les sommets de la salle.

— Voyez ? Je vous avais prévenue, grogna Remo. Nous serions déjà en bas, si vous ne l'aviez pas encouragé à faire un numéro.

— Je n'ai même pas vu bouger ses mains.

— On ne doit pas. Si on les voit, on est mort.

À ce mot, Terri perdit de nouveau connaissance et se réveilla avec l'inscription au-dessus d'elle. Elle la lut lentement. C'était une bonne chose qu'elle soit revenue. Les autres fois, la ponctuation indispensable lui avait échappé et elle avait mal lu un mot. Maintenant, elle pouvait situer la montagne dans la péninsule du Yucatan, non loin de l'ancien empire hamidique.

CHAPITRE IV

Barry Schweid donnait à *Hamlet* ce que Hank Bindle appelait du punch lorsqu'une chose bizarre arriva sur son ordinateur.

Bindle avait dit que dans le fond il aimait bien *Hamlet* mais est-ce que Schweid ne pourrait pas améliorer le personnage principal en le faisant gagner à la fin ?

— Nous ne voulons pas de ces conneries d'être ou ne pas être, déclarait Bindle. Les gens n'aiment pas l'indécision.

— Pas de box-office là-dedans. Jamais, renchérisait Bruce Marmelstein.

— Au lieu de « être ou ne pas être », faites-lui dire ce qu'il pense réellement, avait dit Bindle à Schweid.

— Qu'est-ce que c'est, qu'il pense ?

— Je m'en vais tuer le mec qu'a tué mon père et qui couche avec ma mère.

— La mère aux gros seins, dit Marmelstein.

— Non, c'est Ophélie qui a les nichons.

— Pas interdit d'avoir deux femmes avec une belle paire chacune !

— Trop d'histoires de seins. C'est Shakespeare, vous savez, protesta Schweid. Faut le respecter.

— D'accord, Barry.

— Mais je lui ferai dire, pour vous, quelque chose sur sa vengeance contre l'homme qui couche avec sa mère.

— Bravo. Nous voulons la tension des *Dents de la Mer*, l'aventure folle des *Aventuriers de l'Arche perdue*, dit Bindle.

— Nous allons avoir des problèmes avec les gens qui savent que Hamlet est battu à la fin dans le grand combat à l'épée. Vous savez, il y a quelqu'un, ici à Hollywood, qui a vraiment lu la pièce et il dit que ça ne va pas plaire aux gens que Hamlet soit battu.

— Battu ? s'exclama Bindle, choqué. Personne n'est battu. Le héros n'est jamais battu.

— Et il enlève toujours la fille aux gros seins, ajouta Marmelstein.

— Mais le Hamlet de Shakespeare est battu, gémit Schweid. On me l'a assuré.

— Quoi, battu ? Vous voulez gagner cent cinquante dollars en faisant une petite merde d'avant-garde ? Nous parlons gros fric, ici, répliqua Bindle. Une production à gros budget. Personne ne va tourner une production à gros budget sur un type qui se fait battre.

— Des jambes, dit soudain Marmelstein. Ophélie doit avoir des

jambes. Mais nous avons un problème artistique. Qu'est-ce qu'on dirait de la nudité frontale intégrale ?

— Shakespeare était un artiste, déclara Bindle. Nous devons défendre son droit d'exprimer ses plus profondes émotions, quoi qu'il nous en coûte personnellement.

— Une séquence sexuelle ? hasarda Marmelstein. Lui et elle s'en donnant à cœur joie sur l'écran ?

Bindle secoua la tête.

— J'ai dit quoi qu'il nous en coûte. Je ne veux pas qu'on soit classés X. Ça nous tuerait au box-office. Et vous, Schweid, nous voulons de la violence triomphante. Faites de Hamlet le hooligan le plus dur et le plus méchant à être jamais sorti d'Angleterre.

— Quelqu'un m'a dit qu'il était danois.

— Je croyais que Shakespeare était anglais, dit Bindle.

— Quelque part par là. En Europe, dit Marmelstein.

— Shakespeare était danois, murmura Bindle. Hummmm.

— Non, c'est le personnage, Hamlet, qui est danois, expliqua Schweid.

— De gros seins, marmonna Marmelstein qui s'inquiétait des Anglaises à la poitrine plate.

Il avait songé à engager des Suédoises qu'il aurait fait doubler en anglais. Maintenant, il pourrait utiliser des Danoises avec des façades de bonne taille danoise.

— C'est toujours joué par des British, dit Barry.

— Dites, nous tournons votre film. Alors faites-nous plaisir. Obtenez-nous ce qu'il nous faut. Nous avons besoin de violence. Nous avons besoin d'un Hamlet qui se bat contre le mal, qui protège Ophélie, qui venge la mort de son père ! cria Bindle.

Barry Schweid retourna donc à son ordinateur et, avec rage, il tapa des demandes de violence, de force, de destruction. Et tout à coup, apparut sur son écran le code pour joindre quelqu'un.

Le nom de code était Civa et Barry alla chercher ça dans l'encyclopédie qui faisait partie des meubles. Civa était un dieu oriental, appelé le Destructeur de Mondes ou l'implacable.

Il retourna vers son ordinateur et vit un graphique montrant des schémas d'entraînement. Il vit comment une très ancienne maison d'assassins avait créé une unique arme mortelle efficace pour une organisation secrète, le premier homme blanc à apprendre cet art. Barry le savait parce qu'il y avait de vieilles questions, vieilles de plus de dix ans, demandant si l'élève pourrait apprendre. Tout était là, sur le petit écran.

Quelle idée fantastique ! pensa-t-il. Les plus grands assassins de l'histoire de tous les temps, de tout petits Orientaux, transmettant leur science et leur pouvoir à un homme blanc. Et pourquoi pas ? L'homme

blanc pourrait être Hamlet.

Barry était tellement surexcité qu'il téléphona à Hank Bindle chez lui.

— Ça y est, nous l'avons ! cria-t-il à l'appareil. Hamlet est entraîné par des assassins. Le plus grand assassin qui ait jamais vécu. Un Oriental.

— Non, dit Bindle.

— Mais le maître est coréen, pas ? Il faut qu'il soit coréen parce que cette maison d'assassins est la source solaire de tous les arts martiaux. Parce que, comprenez-vous, les arts martiaux deviennent plus faibles en s'éloignant de la puissance originelle que ces gens enseignaient. Tout le reste est une imitation. Des gens ont vu ces Coréens en action et les ont imités. C'est pour ça que tous les arts martiaux viennent d'Orient.

— Pas question ! répliqua Bindle. Chopsaki. Bruce Lee. Un film de cinq millions de dollars qui en rapporte quinze. Nous parlons d'un budget de vingt-deux millions. Le mec doit être blanc.

Alors Schweid fit un maître blanc. Ça ne faisait pas de mal, parce qu'il avait toute l'histoire. Tout était là sur l'ordinateur, des centaines de cas d'intrigue, de danger, racontant comment l'élève trouvait des solutions par la force.

Barry acheva son scénario en trois jours. Il le trouvait grandiose, probablement ce qu'il avait copié de meilleur.

— Non, absolument pas, décréta Bindle. Où est la fille en danger ? Où sont les problèmes de Hamlet ? Il faut qu'on s'imagine qu'il ne va pas réussir, avant qu'il réussisse. Personne ne va s'intéresser à un type qui fait une chiquenaude et tue quelqu'un. Faites-lui casser son doigt. Faites-le saigner. Faites-le souffrir. Et après ça, il gagne.

— Et il enlève la Danoise aux gros seins, dit Marmelstein.

— Comme ça, ça me plaît, dit Bindle.

— Ça baignera, assura Marmelstein.

Mais Barry Schweid avait un peu peur de retourner à son ordinateur. Les histoires qu'il y avait vues lui paraissaient tout à fait réelles et dans chacune, des gens étaient réellement morts. Ça expliquait de nombreuses tueries, dans le monde, jamais élucidées.

Il passa un long après-midi à étudier les rapports de l'ordinateur avant de décider d'aller de lavant. Après tout, comment est-ce que ça pouvait être vrai ? Tant de morts, pour un seul assassin secret ?

Et d'ailleurs, il ne faisait pas de politique. Il était un artiste, un créateur, et il avait le droit de suivre sa muse, quoi qu'elle lui dise de copier.

Alors il se mit à écrire.

CHAPITRE V

Le jardinier volait des roses pour sa fille. Donc, le jardinier devait mourir.

Il mourait bout par bout. Les balles allaient le sculpter comme un burin la pierre. En gardant les jambes pour la fin, afin qu'il puisse tenter de s'enfuir.

Les roses n'étaient qu'un prétexte. Walid ibn Hassan avait besoin de donner le baptême du sang à son nouveau Mauser 348 au long canon spécial.

C'était pourquoi ce jour-là, dans sa magnifique demeure dominant les eaux bleues de la Méditerranée sur les côtes tunisiennes, il attendait que son jardinier vole une dernière rose.

Hassan tenait le Mauser contre sa joue. C'était une bonne arme docile. Elle emporta un morceau de l'épaule droite et à cent quatre-vingts mètres, alors que la distance devenait trop grande pour la précision, elle plaça une balle à la perfection dans le genou droit.

L'homme tomba. Hassan manipula rapidement son arme bien-aimée, avant que le jardinier meure d'une perte de sang. Il fit sauter les pieds, en changeant les chargeurs pour ne pas arrêter de tirer.

Le jardinier sursautait chaque fois que la bien-aimée de Hassan envoyait un baiser de plomb vers sa cible. Elle tortura l'homme à merveilles, le privant même de sa virilité avant de l'achever d'une balle dans l'œil.

Walid ibn Hassan embrassa la crosse et déposa tendrement le Mauser dans un étui doublé de velours. L'arme était prête.

Hassan était prêt. Ce même après-midi, il prit un avion à destination de Mexico et de là vers la Hamidie. Pour faire passer à son bien-aimé les contrôles de sécurité de l'aéroport, il l'avait démonté mais finalement, après le vol dans un petit avion de Mexico à la République Populaire démocratique de Hamidie, il arriva au palais de la Libération du Peuple avec son bien-aimé remonté, comme il en avait reçu l'ordre.

Neuf autres hommes attendaient, avec leurs armes.

— Bonjour, Mahatma, dit-il à l'Indien. Dieu te bénisse, Wu, dit-il au Birman.

— Walid, mon frère, répondit le Ghanéen, noir comme de la poix.

— Qu'est-ce que c'est, cette fois ? demanda Wu.

— Je ne sais pas. Mahatma sait toujours.

Mahatma haussa les épaules et rajusta son turban.

— Je ne sais pas. Mais nous n'avons jamais à nous plaindre de lord Wissex.

Là-dessus, tout le monde fut d'accord.

Ils attendirent pendant une demi-heure, sous le soleil brûlant de Hamidie, dans les relents montant des égouts inachevés de Liberation City. Ils n'en étaient pas tellement gênés, parce que leurs propres pays étaient administrés à peu près de la même façon.

Finalement, lord Wissex sortit du palais du Peuple.

— Tout le monde est là ? demanda-t-il.

Dix « oui » lui répondirent, accompagnés de vœux pour sa santé et sa longue vie, la fécondité de sa femme et des appels à divers dieux pour lui assurer toutes sortes de bienfaits et de fortunes.

— Merci à tous, dit lord Wissex. Nous avons été convoqués pour défendre les droits de la nation indépendante de Hamidie, ce que nous ferons fidèlement. Haut les cœurs et suivez-moi.

Les dix tireurs d'élite traversèrent la cour d'honneur et entrèrent dans le palais, où le généralissime Moombasa attendait avec mauvaise humeur en compagnie de son état-major.

— Des fusils, grogna-t-il à Wissex d'un air dégoûté. J'ai des milliers de fusils.

Walid ibn Hassan se hérissa en entendant traiter de fusil son précieux bien-aimé. Il ne dit rien ; les autres non plus. Il s'était déjà trouvé dans de semblables situations et lord Wissex avait expliqué :

— Dans ce genre de situation, ne parle pas avec ta langue mais avec ton arme. Et c'est moi qui dirait quand elle doit parler.

Au cours des années, la Maison de Wissex avait toujours eu raison, alors Hassan attendit, laissant les insultes pleuvoir de la bouche du dictateur sud-américain illettré. Tout comme Mahatma, Wu, le Ghanéen et les autres tireurs d'élite. Ils avaient déjà entendu des insultes mais ils avaient toujours été payés.

— J'emploie mes propres fusils. Pourquoi faudrait-il que je vous donne de l'argent, Wissex ? Des millions ?

— Parce que ce n'est pas seulement des fusils, répliqua froidement Wissex. Ces hommes sont des tireurs d'élite de première qualité.

— J'ai déjà des tireurs d'élite. On grimpe dans un arbre et on tire dans la tête de quelqu'un.

— Vous voulez une démonstration ? proposa Wissex.

— Bien sûr. Toi, Carlito. Général Carlito. Tire dans la gueule de ce nègre, dit Moombasa en désignant le Ghanéen.

Le général Carlito arborait des lunettes noires et une quantité de médailles. Walid ibn Hassan entendit les médailles s'entrechoquer, tellement il tremblait.

— Toi, là, capitaine, dit le général Carlito. Abat le nègre.

Et le capitaine parla :

— Toi, là, sergent. Abat le nègre.

Et le sergent, regardant le fusil du Ghanéen et se rappelant les histoires de ce qui était arrivé quand le combattant de Wissex armé d'un couteau était venu au palais, sauta par la fenêtre du premier étage et s'enfuit en courant.

— Est-ce que je dois tout faire moi-même ? s'exclama le généralissime Moombasa.

Il laissa tomber sa main droite sur son pistolet et, de la gauche, désigna Hassan qui tenait son bien-aimé devant lui.

— Toi, là, ordonna-t-il, et Hassan s'avança.

Les officiers de l'état-major reculèrent, de crainte qu'une balle se perde, une balle dirigée vers leur très cher généralissime.

— Toi, là, répéta Moombasa d'une voix encore plus arrogante. Tue-moi ce foutu sergent qui a sauté par la fenêtre.

L'état-major hamidien applaudit. Hassan s'approcha calmement de la fenêtre, leva son Mauser et tira dès que l'arme eut atteint sa joue.

L'état-major hamidien crut qu'il avait commis une faute, que le coup était parti accidentellement. Ils n'avaient même pas vu le Tunisien viser.

— Tu veux une autre chance ? demanda Moombasa.

— Excusez-moi, généralissime, intervint lord Wissex. Il n'a guère besoin de ça, quoi ?

— Quoi ? fit Moombasa.

— Pas besoin de ça, quoi ?

— Quoi ? Quoi, quoi ? insista Moombasa.

— Venez à la fenêtre, s'il vous plaît.

L'état-major tout entier s'approcha de la fenêtre et vit, couché au pied du mur de la cour d'honneur, le sergent avec une seule balle dans la nuque.

— Comment tu appelles ce truc-là ? demanda Moombasa en montrant l'arme dans les mains de Hassan.

— Bien-aimé, répondit Hassan.

— Ouais. Où est-ce qu'on vend ces bien-aimés ? Ça m'a l'air d'un Mauser, ça.

— Excusez-moi, dit lord Wissex. La location de l'instrument comprend l'embauche de l'homme.

— Je peux tirer avec ce truc ? demanda Moombasa.

— C'est une chose que je ne peux pas vous vendre, malheureusement.

— Très bien, alors. Le tireur ! glapit Moombasa. Mais je veux cette montagne d'or. On m'avait assuré que les hommes aux couteaux n'échoueraient pas !

— Je vous demande pardon, mais vous vous trompez, dit Wissex. Ce que nous vous avons assuré, c'était que nous fournissions les

meilleurs manieurs de couteau qui existent.

— Cette fois, je ne veux pas d'échec.

— Vous avez ce qu'il y a de meilleur, affirma lord Wissex.

— Tâchez que ce soit vrai, grogna Moombasa et quand Hassan et les autres tireurs d'élite furent sortis, le contrat fut signé.

Cinq millions de dollars de plus pour Wissex.

Avant le départ des tireurs d'élite, Wissex décrivit la jeune femme qu'ils devaient enlever. Apparemment, leur dit-il, il y aurait quelque obstruction, des gardes du corps meilleurs que les habituels gros bras sans cervelle.

— Vous, là, Mahatma, vous serez responsable. Je veux savoir de quoi ont l'air les gardes du corps, avant que vous les éliminiez. Mais emparez-vous de la fille indemne.

Wissex étala ensuite une carte et montra où allaient la fille et ses gardes du corps. C'était un petit village dans la péninsule du Yucatan.

— Ils vont probablement aller dans ce village. Ils y camperont sans doute. Et ils iront dans cette autre région par là, où la femme trouvera peut-être une inscription. Ce serait le meilleur endroit pour vous, parce qu'ils seront tous absorbés par cette inscription. Vous comprenez ?

— C'est comme si c'était fait, assura Mahatma.

*

* *

Remo regardait droit devant lui. En principe, c'était la piste d'un village mais il n'y avait pas le moindre signe que quelqu'un était passé par là depuis quelques heures, ce qui aurait été certainement le cas s'ils étaient près d'un village. Il n'y avait pas de brindille récemment cassée, pas de verdure écrasée sous des pieds laissant d'infimes impressions sur les cellules des feuilles.

Il y avait quelque chose, plus loin devant eux, mais ce n'était pas un village amical.

Remo se déplaçait comme un rêve, silencieux comme tout ce qui l'entourait parce qu'il en faisait partie. Autrefois, il y avait bien longtemps, avant qu'il soit recruté pour cet entraînement, à une époque de bière, de bowling, de hamburger au fromage, de sucre et de sauce tomate, il aurait considéré cette jungle du Yucatan comme des buissons à arracher.

Maintenant qu'il en faisait partie, il en était sûr.

— J'ai horreur de cette saleté, marmonna-t-il tout bas en contemplant les grandes feuilles vertes et les fleurs éclatantes. Mettons tout ça en pot, plantons du gazon et transformons ça en terrain de golf ou en parc.

« Un bowling, pensa-t-il, ferait bon effet, par là. N'importe quoi

ferait bon effet, sauf cette jungle.» Ce fut ce qu'il se dit quand il distingua la silhouette d'un homme en tenue de combat camouflée. L'homme avait un fusil. Il y avait un autre tireur sur la petite hauteur bordant la piste du village. Des guetteurs.

Romeo quitta le sentier et contourna les deux sentinelles. Il aurait aimé grimper dans un arbre pour examiner le village mais les positions élevées attiraient toujours l'attention chez des hommes qui tendent des pièges. Les fourrés étaient plus sûrs.

Il se glissa donc à travers les broussailles jusqu'à ce qu'il arrive à une clairière. Il vit alors une fosse. Il devina ce qu'il y avait dedans, parce que personne ne bougeait dans le village. Tous les habitants avaient été tués et jetés dans la fosse. Et des feuilles la recouvraient.

Il y avait d'autres hommes. Quelques-uns entouraient le village mais la plus grande concentration se trouvait sur une petite colline, au sud, couronnée d'un rocher noir déchiqueté qui avait l'air d'avoir été apporté du Colorado et planté là dans la jungle.

Remo compta dix hommes en tout.

La plupart attendaient près du grand rocher noir. Ils avaient aussi un grand filet à ressort, pour capturer un animal quelconque. L'important, se dit Remo, c'était de ne pas laisser un des embusqués s'éloigner. L'un d'eux risquait de tirer vers la piste, ce qui ne serait pas grave pour Chiun mais mettrait Terri en danger.

Dix, pensa Remo et il passa silencieusement derrière le premier. Le tireur était en position, à plat ventre, tenant son fusil devant lui. Remo lui fractura les vertèbres cervicales. L'homme s'endormit à jamais sur son fusil.

Remo surprit le suivant, assis dans la position du lotus avec son arme sur ses genoux. Remo leva la main gauche vers la gorge et, avec la puissance concentrée qu'on attribuerait à une excavatrice, il maintint l'homme assis en faisant de plus en plus pression, jusqu'à ce que le dos se brise.

Il en élimina deux autres qui observaient la piste à la jumelle. Fort simplement, il leur enfonça les jumelles dans la tête, d'une claque étouffée sur les verres. Les orbites et les yeux continuèrent sur leur lancée.

Remo entendit un petit air dans sa tête. C'était *Siffler en travaillant* et il se mit à le fredonner.

Walid ibn Hassan attendait, avec son bien-aimé braqué sur la piste devant lui. Depuis vingt minutes, il n'avait rien entendu de Mahatma sur sa petite radio. C'était bizarre. Mahatma était le premier guetteur sur la piste et il les avait vus. Trois personnes : un Oriental, une femme et un homme blanc.

Il avait transmis ce renseignement par ondes courtes à l'agent de lord Wissex dans une station voisine, et Hassan l'avait capté à sa

radio. C'était nécessaire, parce que lord Wissex voulait savoir de quoi avaient l'air les gardes du corps. Hassan savait pourquoi. Il avait entendu dire que les combattants aux couteaux avaient été tués par ces gardes du corps. Et maintenant, il était là. C'était la vieille règle. D'abord les couteaux, ensuite les armes à feu.

Hassan gardait donc son bien-aimé en alerte, le canon pointé sur la piste. Et soudain, un homme se tint devant lui, comme s'il était tombé par magie au milieu du chemin, si près que Hassan ne pouvait se servir de son viseur télescopique. C'était un homme mince avec des poignets épais et des yeux noirs ; il souriait.

— Salut. Charmante jungle, n'est-ce pas ? dit l'homme.

C'était un Américain et il devait faire partie des trois mais Hassan ne prit pas le temps de s'en assurer.

Dans toutes les autres missions qu'il avait accomplies pour Wissex, il avait pris soin d'être absolument sûr de son objectif. Mais cette fois, il savait que personne ne le punirait d'avoir tiré le premier. Alors il permit à son bien-aimé d'embrasser le torse de l'homme. Ça le ferait tomber. Ensuite, il laisserait son bien-aimé lui embrasser les yeux et la bouche. Tel était le plan de Hassan, pour les coups de feu suivants.

Mais la première balle ne fit rien. La détente fut pressée et l'homme parut bouger même avant la menace de coup de feu. Il se tenait d'un côté. Hassan tira encore deux fois, là où il avait vu les yeux de l'homme, en comprenant déjà que l'objectif avait bougé en même temps que le bien-aimé tirait.

Hassan tirait maintenant au jugé ; il pressa follement la détente, jusqu'à ce que son bien-aimé quitte sa main.

L'Américain le dominait, se penchait sur lui tout en caressant le bien-aimé.

— Comment appelez-vous ce truc-là ? demanda Remo en remarquant l'état impeccable de l'arme.

— Bien-aimé ! hurla Walid ibn Hassan et il tendit la main vers le précieux trésor qui lui rendrait son honneur dans le sang.

— Je n'ai jamais pu distinguer ces machins les uns des autres. Je ne sais même pas le nom des armes, vous savez, confia Remo. Un homme qui se sert de pistolets ou de fusils, eh bien, ça veut dire qu'il n'a pas ce qu'il faut en lui. Mais, franchement, c'est un joli pistolet. Bon, ça va, mon beau, la fête est finie.

Hassan sentit alors le canon de son bien-aimé lui trouer le ventre dans une explosion de douleur atroce.

Hassan n'osait pas bouger parce que le moindre mouvement aggravait la souffrance. Il sentit le canon monter plus haut dans sa cage thoracique, lui couper le souffle, et puis il remarqua qu'il était très haut au-dessus du sol. L'homme le portait sans effort, en le tenant en l'air comme un garçon de café portant un plateau et tout aussi

facilement.

Il ramenait Hassan, empalé sur son bien-aimé, au village où ils avaient abattu tout le monde.

— Est-ce que le cran de sûreté est mis ? demanda Remo.

— Quoi ?

— Bougez plus. Non, je ne crois pas. Je crois que le cran va bouger. Oui.

Et le bien-aimé de Walid ibn Hassan envoya un baiser dans le cerveau de son maître, emportant par la même occasion un morceau du crâne.

Remo jeta l'arme et son possesseur empalé dans des buissons et retourna auprès de Chiun et de Terri.

— J'ai fait mouche avec un fusil, annonça Remo à Chiun. En plein dans le cerveau, facile. Au beau milieu.

— Vous avez tiré sur un homme ? s'exclama Terri, consternée.

— Sur un seul. Je n'ai pas tiré sur les neuf autres.

— Eh bien, c'est encourageant, dit-elle.

— Je n'aime pas les armes à feu, déclara Chiun.

— Bien sûr que non ! s'écria Terri en s'attendrissant sur l'homme au kimono. Vous êtes bien trop tendre de cœur, maître de Sinanju.

— Les armes à feu engendrent de mauvaises habitudes, expliqua Chiun.

— Je savais bien que vous étiez contre la violence ! Pourquoi les gens ne comprennent-ils pas que les assassins ont horreur de la violence ? C'est la presse. Ignorante et superficielle, comme toujours.

— Un petit coup de feu par hasard, ça ne peut pas faire de mal, protesta Remo.

— Un seul, c'est trop. Même un seul, lui dit Chiun. Le premier risque d'amener au second et puis tu te serviras de ça pour gagner ta vie et tu perdras tout ce que je t'ai appris.

— Animal ! cria Terri en regardant Remo.

CHAPITRE VI

Lord Neville Wissex attendait le message lui apprenant que la femme avait été capturée.

Déjà, ses plans étaient formulés. Il la remettrait à Moombasa et puis – à un prix honnête – il lui fournirait une escorte pour qu'elle puisse voyager autour du monde à la recherche de la montagne d'or.

Quand il eut fait le total des frais sur un bloc-notes, à son bureau, il fut content de lui. Il s'était attendu à un minimum, prix plancher, de cinq millions de dollars. Quand ses combattants aux couteaux avaient été battus et tués, le prix était monté à dix millions. C'était une somme fort coquette, même pour la Maison de Wissex, qui leur permettrait de tenir bon pendant qu'il promulguerait d'autres entreprises aussi ambitieuses. Et cela évitait à la maison l'ennui d'avoir à cavalier dans des pays impossibles au nom imprononçable pour réduire au silence des dissidents, le tout au nom de l'anti-impérialisme.

C'était la nouvelle direction que le jeune lord Wissex entendait donner à l'antique maison : de grands projets avec de gros bénéfices.

Il attendit tout l'après-midi et aucune radio ne capta le moindre message.

L'agent qui avait attendu à portée de radio du groupe du Yucatan téléphona à une heure qui était minuit pour lui et le petit jour à Londres, pour dire que dans le Yucatan c'était le silence radio total. Même pas un bip. Il partait pour le village.

Wissex étudia encore une fois le signalement des deux gardes du corps. Il l'avait programmé par son terminal d'ordinateur, dans son hôtel particulier de Londres, et maintenant il essayait de soutirer à l'appareil la source et l'entraînement probables de ces hommes.

La Maison de Wissex savait comment s'entraînaient le KGB, le FBI et la CIA américains, le MI 5 britannique. Il était capable de reconnaître au premier coup d'œil quelqu'un d'entraîné par un de ces organismes et il reconnaissait même les terroristes indépendants, parce que tous avaient leurs petites manies. Certains étaient parfaits contre les couteaux, d'autres contre les tireurs d'élite. Mais à en croire l'information tombant à présent de l'ordinateur, un seul service affrontait à la perfection les uns comme les autres.

C'était le service secret helvétique, peut-être le meilleur du monde, et certainement le plus secret. Ses agents protégeaient les intérêts bancaires suisses dans le monde entier et les rares fois où une couverture était grillée, ils en recollaient une autre immédiatement,

quel que soit le nombre d'agents tués. La plus grande beauté des Suisses, c'était qu'ils faisaient les choses si discrètement : jamais un de leurs assassinats n'était parvenu à la presse.

Compétence et discrétion. Ces deux gardes du corps de l'Américaine travaillaient peut-être pour les Suisses, mais les Suisses n'employaient que leurs ressortissants. Et un des gardes du corps était un frêle Oriental en kimono. Ne pesant même pas cinquante kilos. Et l'autre était américain. Pas de signe particulier à leur démarche, sinon qu'ils semblaient glisser. Et ils parlaient beaucoup.

Enfin, l'agent de Wissex téléphona un nouveau rapport :

— Tous les agents sont morts, un d'une manière grotesque, son cerveau expédié par en dessous. Aucun mal apparent survenu à la femme et à ses deux gardes du corps. Les cadavres de nos hommes sont en cours d'examen. Le premier rapport d'autopsie indique qu'un instrument ayant la puissance d'une machine hydraulique a pulvérisé des os et pénétré dans des cerveaux mais on n'a trouvé aucune trace d'arme ni de machinerie.

Lord Wissex retourna au château de Wissex pour réfléchir. Il n'aimait pas Londres, pour la réflexion. On se servait de Londres pour s'amuser et pour les affaires. Mais pas pour la pensée. On ne pouvait bien réfléchir dans un endroit surpeuplé et bruyant.

Pour réfléchir profondément, Wissex avait besoin de ses tours, du vent soufflant dans la campagne sur laquelle sa famille régnait depuis si longtemps.

Le problème lui parut évident. Quelqu'un avait inventé une nouvelle machine.

C'était portatif et n'employait pas de projectiles.

Mais alors, comment est-ce que ça pouvait détruire dix tireurs d'élite ? Un champ de force, peut-être ?

Est-ce que quelqu'un travaillait sur un truc comme ça ? Devrait-il chercher de ce côté ? Devrait-il renoncer ? Est-ce que ces deux singuliers gardes du corps avec leur nouvelle machine de mort allaient venir le traquer ? Aurait-il à les affronter lui-même ? Et dans ce cas... quoi ?

Mais tout en se posant ces questions, il connaissait les réponses. Il avait compté sur la stupidité de Moombasa pour financer un coup de cinq millions de dollars pour la Maison de Wissex, et déjà le dictateur cupide avait doublé la mise. Si deux, pourquoi pas plus ? Et Wissex entendait bien continuer de presser l'insolente courge jusqu'à ce qu'il ait tiré du dictateur le dernier centime possible et, dans la foulée, tué les deux gardes du corps. S'ils étaient encore en vie à ce moment.

Le jeune lord Wissex était tellement plongé dans ses pensées qu'il n'entendit pas son oncle Pimsy gravir en boitant les marches du perron avec son fidèle caniche Nancy. Il faisait avec cette chienne des

choses dont les Wissex n'aimaient pas parler. Mais personne n'entravait l'oncle Pimsy parce que s'il n'avait pas le caniche, il risquait de retourner aux petits garçons et aux petites filles. Et ça provoquait toujours un certain scandale.

— Des problèmes, Neville ? demanda le vieux Lord Pimsy de sa voix bourrue.

— Les affaires.

— L'acier. Du bon acier britannique. De l'honnête acier. L'acier.

— Merci, mon oncle.

— Acier britannique. Tu peux compter dessus.

— Ma foi, mon oncle, c'est un peu plus compliqué que ça.

— Rien n'est si compliqué que du bon acier britannique ne puisse pas trancher dedans, déclara l'oncle Pimsy.

— Nous avons déjà utilisé les combattants aux couteaux et ils ont échoué.

— Des combattants aux couteaux ?

— Nos fidèles Gurkhas népalais.

— Des bougnoules. Peut pas utiliser des bougnoules. Du bon acier britannique avec de vaillants petits Anglais derrière. Ça te prendra la mesure de n'importe qui.

— Oui, c'est une option.

— Option ? C'est ta solution, mon garçon. Charge !

— Oui, eh bien, merci, mon oncle. Comment va Nancy ?

— Elle n'a guère d'appétit mais elle va. Une charmante fille, n'est-ce pas ?

Pimsy caressa le caniche, qui accepta avec résignation comme il avait été dressé à le faire.

— Oncle Pimsy, nous affrontons une nouvelle machine que nous ne pouvons pas imaginer. C'est une ère nouvelle. Il n'y a plus de rois à servir, plus de couronnes à défendre en Occident. C'est un nouveau monde. Avec de nouvelles machines et de nouveaux clients.

— Encore tes bougnoules, mon garçon.

— Les bougnoules ont l'argent et besoin de nous, mon oncle. Le monde industrialisé a son propre personnel à demeure. Il n'a pas besoin de nous. Si nous allions au 10 Downing Street ⁽²⁾ proposer nos services, on nous rirait au nez. Alors oui, les bougnoules.

— L'acier est bon contre les Négros, mais la poudre c'est mieux. Les petits singes froussards cavalaient aux grands boums.

— Plus maintenant, mon oncle. Nous ne pouvons pas survivre éternellement en assassinant de petites amies pour Henry VIII.

— Ça, c'est un mensonge, protesta hautement Pimsy. Nous avons éliminé un embarras et nos ennemis ont ébruité ça partout depuis trois siècles. Et tu les crois. Tu as toujours pensé le pire des Wissex. Permets-moi de te dire que j'étais opposé à ce que tu prennes la

maison en main. Oui, ça y est, je l'ai dit. La vérité.

— Vous me dites ça tous les mois depuis sept ans, mon oncle.

— Tu es sûr ? Enfin, ça ne fait pas de mal de le redire.

— Oui, mais pendant ce temps nous nous sommes plutôt enrichis. Et regardez. J'ai les mains propres, riposta Neville. Je ne me suis jamais planqué dans une ruelle en rasant les murs et personne ne m'a jamais tiré dans le dos alors que je foutais le camp d'une fenêtre ouverte.

— Tu salis le nom des Wissex.

— Vous ne boitez pas, mon oncle, parce que quelqu'un ne vous a pas tiré dessus.

— Honorable blessure ! postillonna l'oncle Pimsy. Au cours d'une mission honorable. Pas comme ces choses où tu entraînes la maison aujourd'hui. Tondre une tête de torchon avec la cervelle d'un hérisson. Très mauvais genre, Neville. Ma blessure était honorable.

— Et vous avez reçu pour ça sept mille honorables livres, et rien que cette semaine j'ai gagné dix millions de dollars pour notre Maison, de cette tête de torchon de Moombasa, comme vous l'appellez. Et maintenant j'ai un problème avec une machine qui ne tire pas de projectiles mais qui pulvérise les os, qui est si facile à porter qu'il n'en existe aucune trace et qui peut être utilisée par un de ces bougnoules que vous méprisez et par un Blanc. Voilà contre quoi je me débats pendant que vous jouez avec votre chien-chien en parlant du passé.

— Un bougnoule ?

— Oui, bougnoule.

— Quel genre de bougnoule ?

— Oriental.

— Quel genre d'Oriental ? insista l'oncle Pimsy.

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'il avait sur lui ?

— Des vêtements, j'imagine.

— Quel genre de vêtements ?

— Une espèce de kimono, je crois.

— Neville, mon garçon, trouve le motif sur ce kimono, conseilla l'oncle Pimsy.

Il avait baissé la voix, tout à coup, il ne fanfaronnait plus et devenait terriblement sérieux.

— Qu'est-ce que le motif peut bien faire ? demanda lord Wissex.

— Si c'est ce que je pense, ces assassinats n'ont pas été commis avec une machine. Et tes bougnoules peuvent ne pas avoir vu ce qui les tuait.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Trouve le motif de ce kimono parce que nous pourrions être tous morts si tu ne le connais pas, déclara lord Pimsy.

— Vous parlez sérieusement, n'est-ce pas ? Vous savez, il ne s'agit plus d'une épopée Rule Britannia.

— Si ce motif est ce que je pense, épopée ou non, l'héroïsme ne nous sauvera pas.

— Ça vous ennuerait de me dire ce que vous soupçonnez ?

— Tu te souviens que ton regretté père et moi avions une stipulation, quand tu as pris la relève ?

— Oui. Nous ne devions accepter aucun contrat avec l'Orient. Pas de clients à l'Est.

— Tu sais pourquoi ?

— Franchement, répondit lord Wissex, j'ai trouvé ça assez bizarre, mais j'ai dû vous promettre ça, sinon vous m'auriez mis des bâtons dans les roues.

— Nous t'avons fait promettre ça parce que nos pères nous l'ont fait promettre, et leurs pères avant eux avaient dû faire la même promesse.

— Qu'est-ce que vous racontez encore ?

— Je raconte, mon garçon, la raison pour laquelle tu dois découvrir le motif de ce kimono.

— Vous ne voulez rien me dire avant ?

— Trouve-le, ordonna le vieux lord et il repartit en boitant avec son caniche sur ses talons qui remuait sa queue parfumée.

*

* *

— Quel ravissant kimono, dit un gentleman anglais au trio sur la plage du village de Grand Case à St. Maarten.

Grand Case était à deux pas de la nouvelle façade de l'organisation, les bureaux d'Analogue Networking Inc. Smith avait conçu un plan, pour qu'une demande des archives perdues soit transmise par satellite durant des conditions atmosphériques semblables à celles qui les avaient fait perdre. Il espérait que la demande parviendrait au même terminus que les archives. Si elle touchait quelqu'un. Si tous les dossiers existaient encore.

La demande de restitution des archives avait été rédigée par Smith avec grand soin, de manière à ne pas paraître désespéré. Il faisait même allusion à une récompense appréciable. Pas de somme trop importante qui alarmerait, mais suffisante pour intéresser quelqu'un qui était peut-être en train de se demander ce que signifiaient toutes ces élucubrations sur deux décennies de travail secret, ces descriptions détaillées du crime organisé, avec des noms, des numéros, des instruments et des secrets, le tout pour préserver une nation durant les dures années d'épreuves.

Remo et Chiun étaient donc revenus avec Terri du Yucatan, à St.

Maarten, en rapportant une vieille plaque dorée toute cabossée qu'ils avaient trouvée dans une grotte souterraine près du village anéanti. Terri devait traduire l'inscription, un déchiffrement ardu à cause du mauvais état de la plaque, et Remo, en attendant, gardait un œil sur les transmissions d'Analogue Networking Inc. S'il y avait du nouveau pour les archives de CURE, Chiun continuerait avec Terri et Remo partirait récupérer le programme.

Terri, en bikini, frottait consciencieusement la plaque hamidique. Chaque fois qu'elle croyait avoir une clef, une autre question se posait et elle était toujours aussi perplexe.

Elle leva les yeux quand la voix cultivée fit intrusion dans ses pensées.

— Dites-moi, c'est un motif intéressant, sur ce kimono, monsieur.

Remo regarda l'homme. Il portait une petite arme dissimulée sous l'aisselle.

Chiun contemplait l'horizon, la ligne nette séparant le bleu de la mer des Caraïbes du bleu du ciel.

— Dites-moi, c'est un dessin extrêmement intéressant. Me permettez-vous de le photographier ?

— Pourquoi demandez-vous ? dit Remo. Vous auriez pu nous photographier du haut de la plage, là-bas. Pourquoi demander la permission ?

— Je pensais simplement que cela pourrait vous ennuyer.

— Oui, ça nous ennuie. Merci. Ne photographiez pas, répliqua Remo.

— Ah, fit le gentleman.

Il portait un costume foncé avec gilet et une cravate de régiment anglais. Il avait un parapluie.

— Dites-moi, qu'est-ce que cela ? demanda-t-il en regardant la plaque que Terri examinait.

— C'est une ancienne inscription hamidique, répondit-elle.

— Oui, oui. Il me semble avoir vu ça quelque part, une fois.

— Où ?

— Dans la péninsule du Yucatan, je crois. Je suppose que vous n'y êtes jamais allée.

— Mais si ! s'exclama-t-elle, trouvant ce monsieur bien poli.

— Mais si ! dit Remo en singeant Terri et elle lui jeta un regard noir.

— Et que dit cette plaque ? demanda le gentleman britannique à Terri.

— Pas grand-chose.

— Je vois. Les villageois de là-bas adoraient aussi une sorte de totem de jade avec un motif semblable à celui que porte ce monsieur de vos amis.

— Il s'appelle Chiun.

— Très honoré, Chiun. Comment allez-vous ?

Remo sourit. Il savait pourquoi Chiun contemplait implacablement l'horizon. Il ne voulait même pas honorer cet homme d'un coup d'œil.

Un doigt délicat avec un ongle très long émergea du kimono et se dressa gracieusement. Lentement, il fit signe au gentleman de s'approcher.

Le front s'abaissa, le doigt s'éleva avec une rapidité telle que seul Remo vit le mouvement.

Le coup fut si rapide et si net qu'au début il n'y eut aucune goutte de sang, rien qu'une fine ligne rouge où la peau du front avait été entamée. Pas profondément, mais assez.

Quand le gentleman britannique comprit ce qui s'était passé, le sang formait un mince pointillé sur son front, reproduisant le symbole du kimono de Chiun. Ce symbole voulait dire « maison » et cela signifiait la Maison de Sinanju.

Il n'était pas nécessaire d'en dire plus.

— Je vous conseille de vous laver à l'eau salée, dit Remo.

— Plaît-il ?

— Vous avez été coupé, au front.

— Ça m'a simplement chatouillé.

— Ce n'était pas destiné à faire mal.

Une main gantée monta au front et revint avec de petites taches de sang.

— Quoi ? Du sang ! Bonté divine ! Mon sang.

— Lavez-le. Ce n'est pas profond, dit Remo.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Vous vouliez le symbole pour le rapporter à votre maître, alors maintenant vous l'avez. Ça veut dire salut de la Maison de Sinanju.

— Je ne peux pas croire que Chiun ait fait ça, déclara Terri qui n'avait pas vu le coup parce que la main avait agi trop vite.

— Il la fait, assura Remo.

— C'est vous, et vous l'en accusez. N'est-ce pas ? Hein ? C'est vrai, Chiun, vous ne feriez pas une chose pareille, n'est-ce pas ?

Chiun ne répondit pas.

— Excusez-moi, murmura Terri. J'ai interrompu votre méditation mais votre partenaire vous diffamait.

Le Britannique chancela vers le bord de l'eau et, en gémissant, s'éclaboussa le front d'eau salée.

— Ce n'est que le sel qui pique, lui cria Remo.

— Pauvre homme, dit Terri.

Remo se leva, rejoignit le gentleman et avança la main sous une aisselle. Il en retira un vilain petit pistolet Cobra, qu'il montra à Terri.

— Voyez ? Ce n'est pas un simple promeneur innocent.

— Vous avez empaumé le pistolet rien que pour justifier votre inqualifiable attaque, riposta-t-elle.

Remo lança le Cobra à l'homme qui le remit dans son petit holster d'aisselle en nylon.

— J'ai aussi planté le holster. Sous sa veste, grogna Remo.

— Enfin quoi, il ne tirait pas avec !

— Faut que je m'en aille, petit père, dit Remo. Je reviendrai vite.

— Ne vous pressez pas, dit Terri.

D'un coup de pied, Remo lui envoya du sable à la figure.

— Allez soulever des poids, gronda-t-il.

— Vous avez vu ce qu'il a fait ? dit-elle à Chiun.

Mais le vieux Coréen ne répondait pas. Il avait une raison de contempler l'horizon. Une raison que Terri ou le gentleman anglais ne pouvaient comprendre.

Remo la connaissait.

Chiun regardait l'horizon parce qu'il le trouvait joli.

Le technicien d'Analogue Networking expliqua à Remo le moyen infaillible de s'assurer qu'une transmission était reçue ou envoyée et comment l'ordinateur emmagasinait cette information.

Remo ne comprenait pas un mot au langage employé par le technicien. Il y avait dans la voix de cet homme une sorte de petit rire satisfait alors qu'il parlait des merveilles des ordinateurs.

Il expliqua que c'était par la faute du mauvais temps que le programme s'était perdu, et non par celle de l'ordinateur. L'ordinateur ne commettait pas de fautes. Il ne pouvait pas. Personne ne lui avait jamais appris comment faire des fautes.

Là-dessus, le technicien exhiba ses molaires.

Remo resta derrière lui quand le message de Smith arriva de Folcroft, de Rye, dans le New York. Il était diffusé suivant la même situation du satellite, dit le technicien, et il y avait même le mauvais temps.

Rien n'apparut sur l'écran.

— Parfait, dit l'homme. Nous pensons que c'est arrivé à l'autre source. Si c'était apparu ici, ça n'aurait pas marché. Donc, ça a marché. Peut-être...

Il tapa une confirmation et reçut en échange une confirmation de la confirmation.

— Parfait, répéta le technicien avec son sourire satisfait.

— Qu'est-ce qui est parfait ? demanda Remo.

— Comme ça a marché.

— Qu'est-ce qui a marché ?

— Le fait que la transmission par satellite a été chamboulée de la même façon, espérons-le.

— Donc, elle serait parvenue à la même personne qui l'a reçue la

dernière fois ?

— Si elle a atteint quelqu'un. Il se peut que ce ne soit pas la personne, voyez-vous. La personne peut se tromper. L'ordinateur ne se trompe jamais. Il choisit la longueur d'onde et tout le reste bien identique à ce que c'était avant.

— Autrement dit, il marche bien mais ce qui est arrivé n'était peut-être pas bien.

— Vous avez l'habitude des ordinateurs, alors ? dit le technicien en montrant de nouveau ses molaires.

— Non. J'ai l'habitude de la stupidité. Quand j'entends des stupidités, je reconnais la stupidité.

— Vous ne traitez pas l'ordinateur de stupide ? demanda l'homme inquiet.

— Pourquoi ferais-je ça ? Il est parfait, grogna Remo. Il ne fait pas ce que les gens veulent, c'est tout. Mais il a toujours raison, même quand tout va de travers. C'est bien ça ?

— Absolument, répliqua l'homme avec une grande exposition de molaires.

*

**

Neville reçut son agent au château de Wissex. L'homme était aux abois. Bon régiment. Bonne école. Bon sang. Anglais, naturellement, mais aux abois quand même.

— Chef, si je n'avais pas eu le devoir suprême de revenir avec le symbole que vous demandiez, j'aurais fouetté ces manants.

— Ils vous ont blessé ? demanda Lord Wissex en regardant le grand pansement au front de son agent.

— Ils m'ont humilié et je l'ai supporté parce que je sais que la Maison de Wissex passe avant tout. Avant la vie, avant l'honneur, avant l'amour.

— Vous aurez votre augmentation, mon bon vieux.

— Merci, chef, murmura l'agent.

L'oncle Pimsy, la mine sombre, se tenait à côté de Neville.

— Vous avez le symbole ? demanda-t-il.

Il bavait légèrement sur son gilet gris, mais l'oncle Pimsy bavait depuis vingt ans.

L'agent porta la main à son front et arracha le pansement. Il avait une expression très gênée.

— Dieu soit loué ! s'exclama l'oncle Pimsy.

— Vous voulez dire que ce n'est pas qui vous pensiez ? demanda Lord Neville.

— C'est bien qui je pensais. Mais ils nous offrent une autre chance. Ceci est un avertissement. C'est comme ça qu'ils l'envoient aux autres

assassins.

— Nous ne sommes pas des assassins, enfin pas strictement, protesta Neville.

— Eux, si, affirma son oncle et quand l'agent fut parti, il expliqua pourquoi aucun Wissex n'acceptait de travail en Orient depuis le XV^e siècle.

À cette époque, le Wissex d'alors avait accepté le pesant d'or d'un bœuf, offert par un roi de Siam pour la tête d'un Birman dont la tribu ne cessait d'attaquer ses frontières. Au cours de sa mission, le Wissex avait été protégé par un Coréen nommé Wang qui avait ensuite exigé, en remerciement, de se réserver l'Asie. Le grand Wang avait ainsi parlé : « Mon nom est Wang et je suis de la Maison de Sinanju. Je te laisse travailler dans ton Angleterre parce que ton roi est avare. Prends la portion congrue d'Europe. Mais l'Asie est à moi. »

Et Wang avait marqué le front de ce Wissex du symbole de la Maison de Sinanju.

Il fut le dernier Wissex à porter les armes en Asie.

CHAPITRE VII

Le généralissime Moombasa attendait qu'on lui livre l'Américaine. Il avait décidé de l'interroger lui-même, et d'utiliser sa ruse au lieu de la torture.

Il lui montrerait sa nature subtile, son côté romantique, il la persuaderait de vouloir de tout son cœur aider le peuple hamidien dans sa lutte contre l'impérialisme ou contre n'importe quel autre objectif.

Et si ça ne marchait pas, il arracherait l'information de la garce américaine à coups de trique.

Pour la première entrevue, il choisit la prestance de son uniforme de général de division blindée. Il était bleu pâle avec des épaulettes dorées et les armes de Hamidie, un condor vert et or.

Sa casquette était haute, ornée du même condor et, sur la large visière, de la devise de la division blindée, en minuscules zircons : « Écrasons le monde sous nos chenilles. »

L'armée blindée comptait trois cents hommes et chacun avait un bel uniforme. Mais comme ces uniformes coûtaient très cher, la République Populaire démocratique de Hamidie devait faire des économies ailleurs.

L'armée blindée se contentait donc d'une Studebaker 1948, recouverte d'une couche supplémentaire de tôle maintenue en place par des rivets en zircon épelant naturellement la fière devise : « Écrasons le monde sous nos chenilles. »

Un constructeur étranger avait abordé une fois l'armée blindée et avait convaincu ses officiers qu'ils devraient avoir des chars, en raisonnant que les corps blindés des autres pays avaient tous des chars. Beaucoup de chars. De gros chars d'assaut. Et avec des chenilles.

De quoi les Hamidiens avaient l'air, avec un slogan comme « Écrasons le monde sous nos chenilles » alors qu'ils n'avaient même pas de chenilles, rien que quatre pneus Firestone 1949 dont trois complètement lisses ?

L'idée fit son chemin et l'armée blindée n'était pas loin de se mutiner quand Moombasa, étant un politicien astucieux du tiers monde, comprit la signification du ferment de révolte dans l'âme de ses vaillants guerriers.

— Grands héros de la révolution hamidienne, je vous ai compris ! Je m'incline devant vos désirs. Nous pouvons acheter un char dont

peu d'entre vous peuvent se servir à la fois, ou nous pouvons acheter des cravates neuves pour tout le monde, beige pour faire ressortir le bleu pâle de votre glorieux uniforme.

Aussitôt, les officiers hamidiens crièrent au scandale.

— Le beige ne va pas avec du bleu pâle ! Du bleu marine, du noir, même. Peut-être du vert foncé. Mais pas du beige !

— Je suis un fantassin, dit le généralissime Moombasa. Que puis-je savoir de la guerre des blindés et des braves qui la livrent, comme vous ?

Puis il commanda les cravates. Il constata qu'il pouvait accorder réellement toute sa confiance à ses officiers de blindés. Car ils avaient raison, le bleu marine allait vraiment très bien avec le bleu ciel.

Moombasa était en grande tenue quand lord Neville Wissex arriva, en jaquette grise, chapeau haut de forme et gants blancs. Mais sans Américaine.

— Où est la femme ? Où est ma femme ? Où est celle qui lit l'ancienne écriture des marchands hamidiens ?

— Elle est avec ses gardes du corps. Tous les tireurs d'élite que vous avez vus ici la semaine dernière ont été tués, expliqua lord Wissex.

Moombasa n'en crut pas ses oreilles. Le Britannique était calme, il parlait sans un frémissement dans la voix et pourtant il déclarait qu'il n'avait pas ce que Moombasa avait payé cher pour avoir.

— Vous avez échoué ! glapit le généralissime.

— Oui, reconnut Wissex.

— C'est tout ? Oui ? Rien que oui ? Dix millions de dollars et vous me dites oui ?

— Oui, répéta lord Wissex.

— Il me dit oui ! cria Moombasa à un aide de camp qui hocha la tête et hasarda une suggestion.

— Fusillez-le.

— Voyons d'abord pourquoi il n'a pas peur, grogna Moombasa.

— Et après nous le fusillerons, dit l'aide de camp.

— Bien sûr. Hé, vous, British ! Où est la femme qui lit l'écriture hamidique ? Où est la montagne d'or ? Où sont les choses que j'ai payées ?

— Entre des mains plus fortes que les nôtres, Votre Excellence, répondit Wissex.

Moombasa apprécia le ton du Britannique quand il dit « Votre Excellence ». Ça avait de la classe et lui donnait l'impression d'être royal. Ça lui donnait l'idée qu'il pourrait peut-être se faire recevoir au palais de Buckingham, peut-être même y pincer un peu de fesses. Sinon de la reine, au moins d'une princesse ou deux.

— Quelles mains plus fortes ? demanda-t-il.

— De grandes puissances contre lesquelles je ne vous conseille pas de vous mesurer, expliqua Wissex sans se troubler.

— Pourquoi est-ce que vous ne pouvez pas les battre ? Ces grandes puissances, est-ce que c'est des huiles ?

— Nous pourrions les battre, dit Wissex.

— Alors qu'est-ce que vous attendez ?

— Ce serait dangereux pour votre économie. Nous devons agir technologiquement, subir des pertes, avancer en dépit de ces pertes. Je voulais vous donner ce que peuvent se permettre les nations attardées.

— Hein ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Votre Excellence ?

— Qu'est-ce que vous avez dit là ? Ce mot ?

— Quel mot ? demanda Wissex.

— Attardé !

— Vous n'avez pas d'industrie. Vous n'avez pas de routes ni de système téléphonique qui fonctionne. Pas d'hôpital dont le personnel ne soit pas européen aux plus hauts niveaux, pas d'armée aérienne capable de voler sans direction européenne et vous ne produisez absolument rien à part davantage de Hamidiens.

— Nous produisons du pétrole et du cobalt.

— Les Américains les produisent, rectifia Wissex. Vous, vous n'en avez que le titre de propriété parce que vous êtes né ici, Excellence. Voilà ce que vous produisez. Et avec l'argent de la matière première extraite par les Américains, vous achetez des Américains, ambassadeurs, journalistes et, naturellement, les gens de gauche que vous avez pour rien.

Moombasa regarda son aide de camp. Tant d'insultes ! Personne ne traitait plus d'attardées les nations attardées. Elles étaient en voie de développement, ou du tiers monde ou quelque chose. On n'abordait pas une femme laide dans la rue pour lui dire qu'elle est laide. Alors on ne disait pas non plus aux nations du tiers monde ce qu'elles étaient. Et voilà que cet homme, qui prenait son argent, disait ce qu'elle était à la République Populaire démocratique de Hamidie !

Moombasa étouffait de colère. Il ne voulait pas fusiller ce Britannique tout de suite parce qu'il n'aurait plus la joie de le tuer plus tard. Il pensa à du feu. Un feu sous ses pieds, qui les consumerait lentement. Qui lui brûlerait les ongles. Il lui arracherait les yeux. Il l'étriperait. Alors, le généralissime se permit de rire. Effrayés, ses officiers s'écartèrent. Tout le monde partit à l'exception de lord Neville Wissex.

— Donc, comme vous êtes une nation attardée, je vous déconseille de dépenser encore dix millions de dollars pour un assaut technologique qui risque de ne produire absolument rien. Qui risque de ne même pas vous faire gagner cette montagne d'or qui vous

appartient et qui vaut probablement des dizaines de milliards de dollars.

— Ça fait combien de zéros, ça ? demanda Moombasa.

— Au moins douze, comme vous comptez, répondit Wissex.

— Dépensez, chien british ! cria Moombasa.

— C'est trop cher pour vous.

— J'ai dit dépensez !

— Eh bien, si vous y tenez.

— Je l'exige ! Je l'exige. Je vous les donnerai en espèces. Et il y en a bien plus, là d'où elles viennent.

Moombasa parlait, naturellement, de sa fortune personnelle. Elle représentait maintenant le quintuple de la fortune nationale. Mais son honneur avait été insulté. Il écouta à peine le Britannique expliquer que le trio se trouvait en ce moment à St. Maarten mais serait bientôt à Bombay où un piège serait tendu. Ce qu'il disait de ces assassins qui se servaient du corps humain mieux que n'importe qui ne signifiait strictement rien pour lui. Rien du tout.

— Ainsi, dans l'ancienne Bombay ces anciens assassins tomberont, victimes de la plus moderne des technologies, conclut Wissex.

— Et il y en a plus là d'où ça vient, répéta Moombasa.

Mais plus tard, après le départ de Wissex, Moombasa réfléchit et décida de travailler un peu de son côté. Rien que pour protéger son investissement, qui se montait à présent à vingt millions de dollars.

*

* *

— Bombay, annonça Terri Pomfret en remontant de la plage, sur la côte occidentale française de l'île de St. Maarten.

Elle remarqua que Remo n'avait pas bruni, et pourtant il était allongé en plein soleil.

Elle posa la transcription de la plaque hamidique sur la table de leur balcon, face à la baie calme, sous le soleil brûlant.

Mot par mot, phrase par phrase, elle traduisit les coordonnées des anciens marchands navigateurs et les inscriptions de l'ancien peuple chez qui la montagne d'or avait été transportée.

— À leur époque, leur ville principale devait être Bombay, le peuple devait être indien et je suis certaine qu'ils font allusion au temple de la déesse Gint. C'était mon principal indice. Elle est la déesse de la paix intérieure et n'existe qu'à l'intérieur des limites de Bombay. C'est simple, vous voyez ?

Elle regarda autour d'elle, quêtant une approbation, mais Chiun continua simplement de regarder l'horizon. Remo bâilla et continua de ne pas bronzer.

— Pourquoi est-ce que vous ne bronzez pas ? demanda-t-elle.

— Je ne veux pas.

— Vous savez, vous avez une personnalité fondamentalement hostile.

— Pourquoi pas ? dit Remo.

Terri ne lui adressa pas la parole pendant tous les trois vols successifs jusqu'en Inde. Elle remarqua qu'il ne dormait pas beaucoup non plus, pas plus d'un quart d'heure par nuit.

— Je suppose que vous ne voudrez pas me dire non plus pourquoi vous avez besoin de si peu de sommeil ?

— Je veux bien vous le dire mais vous ne comprendriez pas.

— Essayez toujours.

— Je dors plus intensément. Il y a différents niveaux de sommeil et je les dors tous à la fois. Voyez-vous, moi je contrôle les fonctions corporelles que vous ne contrôlez pas. Le bronzage, tout. Je peux bronzer parce que je sais contrôler l'élément de ma peau qui bronze. Ou bien je peux ne pas bronzer.

— Quand on pose une question idiote, on obtient une réponse absolument stupide, déclara le professeur Terri Pomfret.

*

* *

Il y eut deux problèmes à l'aéroport de Bombay. Le premier, ce fut que Remo, Chiun et Terri furent photographiés par une espèce de cinglé déguisé en Gunga Din, qui se faufilait sournoisement en essayant de ne pas se faire remarquer et qui, par conséquent, se faisait remarquer.

Le plus gros problème, à l'aéroport de Bombay, c'était qu'il était situé sous le vent d'une énorme concentration d'indiens. Sous le vent de la ville et du fleuve servant d'égout à ciel ouvert. Quand on utilisait l'égout. Plus généralement, les Indiens jetaient les ordures dans la rue.

Les brochures touristiques et les cartes postales ne montraient que les couleurs, les pastels magnifiques, les beaux yeux sous les voiles diaphanes, les splendides coupoles des temples, les anneaux de nez délicatement gravés, les majestueux bœufs beige déambulant dans les rues.

Les cartes postales et les brochures ne montraient pas ce qu'ils laissaient sur leur passage.

Les brochures ne mentionnaient pas ce que Terri dut subir à sa descente d'avion quand elle commença à avoir des nausées, comme les autres touristes qui faisaient maintenant connaissance avec l'Inde fabuleuse, le gourou moral du tiers monde.

Le guide indien du groupe de touristes expliqua que l'Inde vivait selon les principes démocratiques et les valeurs morales les plus élevées de l'humanité. Mieux encore, les touristes n'avaient pas à

s'inquiéter des pickpockets parce que la police locale s'occupait efficacement des pickpockets en leur enfonçant des épingles dans les yeux, les rendant ainsi définitivement aveugles.

— Nous avons deux choses. Un ordre moral du plus haut niveau et la sécurité dans les rues.

Mais personne n'écoutait le guide. Les yeux larmoyaient dans les mouchoirs et les gens restituaient les beaux déjeuners d'Air India qui avaient été servis avec des fleurs. Maintenant, tout le monde savait pourquoi l'Inde cultivait des fleurs aussi luxueuses.

— Plantez-les dans l'atmosphère et elles seront fertilisées, dit un touriste.

Terri examina Remo et Chiun qui marchaient tranquillement, sans paraître incommodés par la puanteur.

— Comment faites-vous ? s'étonna-t-elle.

— Nous ne respirons pas autant, quand nous ne le voulons pas, lui répondit Remo.

— Sale type ! Vous plaisantez, maintenant.

— Je pourrais vous aider mais il faut que vous ayez confiance en moi.

— Plutôt vomir, déclara Terri.

— Vous faites trop de bruit avec vos haut-le-cœur, grogna-t-il et il appuya sur la colonne vertébrale de Terri pour éliminer une partie de la tension de son estomac et de son dos.

— Respirez profondément, conseilla-t-il.

— Je ne peux pas.

— Mais si, vous pouvez.

Remo lui boucha le nez d'une main et lui couvrit la bouche de l'autre. Il laissa le manque d'oxygène lui congestionner la figure et quand elle fut écarlate, il la lâcha. Terri avala goulûment tout l'air que pouvaient contenir ses poumons.

Elle sursauta. Elle attendit de vomir. Mais, soudain, l'air était respirable, il ne sentait plus rien.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda-t-elle à Remo.

— Je vous ai acclimatée rapidement. Vous ne sentez plus l'Inde parce qu'elle fait maintenant partie de vous. Ne respirez pas de graines, cependant, vous auriez des fleurs sortant de votre bouche en un rien de temps.

— Ma foi, merci quand même.

En coréen ultrarapide, Chiun dit à Remo de ne jamais attendre de gratitude de la part des êtres pitoyables, parce qu'une fois délivrés de leur fardeau de stupidité, ils se retournaient toujours contre leurs bienfaiteurs.

— Comment pouvez-vous dire ça ? protesta Remo. Ce n'est pas toujours le cas.

— Ça l'a été avec toi, grommela Chiun en riant et Remo comprit qu'avec cette seule réflexion le voyage de Chiun en Inde ne serait pas gaspillé. Heh, heh, ça l'a été avec toi. Heh, heh.

— Votre Maître de Sinanju a l'air si heureux que c'est toujours un plaisir d'être avec lui, dit Terri qui ne comprenait toujours pas le coréen de la rue qu'employaient Remo et Chiun.

Au loin, dans une petite vallée, ils aperçurent les coupoles roses des temples de la déesse Gint. Les vitres des nombreuses fenêtres étincelaient. Des colonnes décorées d'or, d'argent et d'émeraudes flanquaient les délicates portes de jade et d'ivoire.

— Je ne vois pas la montagne, dit Terri.

— Vous allez trouver une nouvelle plaque, prédit Chiun.

— Comment le savez-vous ?

— Quelqu'un a tenté ça si souvent, on croirait qu'il finirait par comprendre, répondit Chiun mais il refusa de s'expliquer davantage.

Le chemin menant à un long bassin était dallé de marbre poli avec des incrustations d'ivoire. On voyait partout des fresques de la déesse Gint s'unissant au dieu du tonnerre.

Une foule de fidèles entourait un des prêtres. Ils étaient tous vêtus de guenilles et il ne portait qu'un pagne ; il était couché sur le dos, sur une planche hérissée de clous bien pointus.

C'était cette preuve de la maîtrise qu'il avait de son corps qui lui permettait de s'adresser à la multitude. Non seulement il avait été ordonné prêtre de Gint mais il avait fait ses études à la London School of Economics, où il avait appris à haïr l'Amérique.

Il haïssait aussi la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne fédérale et tous les pays occidentaux industrialisés. C'était facile d'en arriver là, à Londres où il avait été exposé à tout ce que les autres étudiants du tiers monde et lui détestaient de l'Occident. Ils n'en faisaient pas partie.

En apercevant Remo et Terri, il parla à la foule en anglais :

— Les voilà. Les impérialistes. Pourquoi est-ce que vous n'avez pas de gratte-ciel comme ils en ont ? Parce qu'ils vous les ont volés en vous exploitant. Pourquoi est-ce que vous n'avez pas autant de chemises qu'eux ? Parce qu'ils ont de nombreuses chemises alors que vous n'en avez même pas une. Est-ce que c'est juste ? Ils consomment tant des ressources du monde que vous n'avez rien. Ils se promènent dans leurs grosses voitures pendant que vous marchez pieds nus. Est-ce que c'est juste ? Les voilà. Les impérialistes, venus pour vous marcher dessus.

Ainsi parla le fakir consacré au culte de la déesse Gint. Or, les mendiants qui l'entouraient ne comprenaient pas l'anglais mais le fakir ne parlait pas pour eux, puisqu'ils n'avaient pas de pièces pour sa sèbile de mendiant. C'était pour les Américains eux-mêmes, parce que

si on traitait les Américains ou les Britanniques d'exploiteurs impérialistes, ils mettaient des billets dans votre sébile. Surtout les femmes américaines qui étaient assez stupides pour croire que si les Américains avaient moins de chemises, les Indiens en auraient miraculeusement davantage.

Les Britanniques étaient moins faciles à taper, car il leur arrivait parfois de réfléchir. Mais les Américaines étaient absolument merveilleuses, en s'imaginant que l'utilisation par les Américains de la bauxite et du pétrole privait les gens en pagne de choses dont ils se seraient servis eux-mêmes.

Le fakir regarda approcher l'Américain. Il voyait bien que son discours avait touché la fille mais l'expression de l'Américain était difficile à déchiffrer.

— Exploiteur des masses, tu viens nous marcher dessus ? Tu viens voler notre bauxite ? Est-ce que tu nous voles notre manganèse et notre oxyde ferreux ?

Le fakir leva la tête avec de grandes précautions, car tout mouvement brusque sur sa planche à clous ferait percer tout son dos par les pointes acérées.

— Cochons. Brutes. Voleurs ! dit-il à Remo et à Terri.

Terri déposa quinze dollars US dans le bol. Remo monta sur le fakir et lui marcha dessus, en l'appuyant sur ses clous, en s'assurant d'abord que la partie supérieure du dos s'enfonce sous le premier pas, pour ne plus avoir à entendre le bruit de sa bouche.

Le fakir resta empalé sur ses clous. Remo reprit les quinze dollars de Terri et les donna à la foule.

Terri regarda le fakir, la foule, le fakir, Remo et encore le fakir. Déjà des mouches s'abattaient sur lui.

— Pourquoi... pourquoi avez-vous fait ça ? Bredouilla-t-elle.

— Écoutez, il disait que je venais lui marcher dessus, alors comment oserais-je lui donner un démenti ?

— Vous êtes le vilain Américain. Absolument.

— Pourquoi pas ? répliqua Remo et il trouva la journée bonne.

Terri se tourna vers Chiun.

— Vous l'avez vu ? Il vient de tuer un homme. Sans la moindre raison. Un pauvre homme qui disait la vérité telle qu'il la connaissait.

Chiun ne répondit pas mais Remo rétorqua :

— Je ne sais pas ce que vous avez mais vous avez l'air de prendre des conneries antiaméricaines pour des paroles pleines de vertu. Vous ne savez pas de quoi il parlait. Il soulevait peut-être la foule contre nous. Est-ce que vous auriez préféré me voir tuer la foule ?

— Toujours la mort, tout le temps ! Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?

— Parce que, parce que, parce que, répliqua Remo.

— Ce n'est pas une réponse !

— C'en est une pour moi.

— Sale animal !

Et, en coréen, Chiun dit à Remo, en parlant du fakir à présent bien cloué sur sa planche :

— J'ai toujours voulu faire ça. J'ai toujours voulu faire ça.

Terri ne comprit pas ce qu'il disait mais elle s'exclama :

— C'est ça, Chiun. Dites-lui que les assassins professionnels ne tuent pas par caprice.

— Ça m'a paru juste, dit Remo à Chiun en coréen.

— Ne l'écoutez pas ! s'écria Terri à Chiun. Il va vous corrompre.

— Si tu en vois un autre, dit Chiun, toujours en coréen, il est pour moi. Je ne sais pas pourquoi je n'ai encore jamais pensé à faire ça.

— Faut être spécial, déclara fièrement Remo.

— Je le suis. C'est pourquoi je ne sais pas pourquoi je n'ai encore jamais pensé à ça.

Soudain, Terri se mit à sangloter en criant à Remo :

— Je vous déteste ! J'espère que cette foule va nous attaquer. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Non. Ils ne s'attaquent qu'aux faibles. Jamais ils n'attaqueront quelqu'un qui marche sur un fakir et l'enfonce sur ses clous.

Terri regarda de tous côtés. C'était vrai. Tous les mendiants regardaient comme une curiosité le corps percé de trous. Personne ne s'intéressait à eux. Un homme arracha même le pagne du cadavre pour se l'approprier.

Selon la légende, la déesse Gint s'était accouplée avec les forces de l'univers pour créer le dieu des sombres lieux.

Gint aurait assassiné elle-même une partie de la journée que les gens ne reverraient plus jamais. Il ne s'agissait pas du matin ni du soir mais d'un moment peu après midi et la légende disait que c'était un moment obscur et frais, un bref répit de l'écrasant soleil de l'Inde.

Gint avait pris cela dans son sein pour en priver l'humanité. Naturellement, cela faisait d'elle une des déesses les plus aimées des Indiens. Elle était considérée comme la bienfaitrice des entreprises et le culte de Gint était un des plus riches de l'Inde.

Pourtant, le jour où Remo et Chiun accompagnèrent Terri dans le temple, à la recherche d'autres inscriptions hamidiques, personne ne s'occupait des fleurs, des cierges ou des friandises disposés aux pieds de la statue de la déesse.

Les pas des visiteurs faisaient un bruit de pièces de monnaie tombant sur la peau tendue d'un tambour. Les plafonds étaient peints de fresques représentant des serpents dévorant des bébés et des limaces buvant au sein des marécages. Ils étaient rehaussés de rubis,

d'émeraudes et de saphirs.

Remo remarqua de petits baluchons accrochés au plafond, au sommet de chaque colonne. Ils ne lui dirent rien de bon. Chiun hocha la tête quand il se tourna vers lui.

— Trouvons l'inscription et tirons-nous d'ici en vitesse, dit Remo.

— Ça doit être tout près de ce temple, répondit Terri, mais je ne voudrais pas profaner leur religion.

— Le seul moyen de profaner leur religion, c'est d'avoir une pensée honnête, grommela Remo.

Il leva les yeux vers les petits baluchons et vit Chiun hocher de nouveau la tête. Ces paquets n'appartenaient pas au temple de la déesse Gint.

*

* *

Tonaka Hamamota, conseiller numéro un de la grande Maison de Wissex, avait vu le trio entrer dans le temple.

Il était assis très confortablement, à bonne distance, et laissait son ordinateur observer les gens. L'appareil ne lui disait pas grand-chose sur les traits des personnes mais expliquait leur manière de se déplacer et d'émettre de la chaleur. Les émissions de chaleur apparaissaient sur un écran, montrant la froideur des pierres du temple et la tiédeur des trois corps qui y entraient.

Lord Wissex lui avait assuré que ces trois-là entreraient, ils l'avaient fait, et c'était tout ce qu'il fallait à Tonaka Hamamota, puisqu'il pouvait suivre une cible à l'odeur du cérumen dans ses oreilles.

Tonaka Hamamota portait un costume occidental bon marché en ersatz de coton, une cravate rayée en soie artificielle et une chemise blanche en simili polyester.

Il regarda son ordinateur lui énoncer les faits :

« Mouvements du trio. Les hommes glissent par le mouvement même du corps. La femme tape normalement des pieds. Les hommes ont toujours leur poids bien centré.

Pouls. Normal chez la femme. Au-dessous de la normale chez les hommes, plus proche du python que du singe.

Position : Les hommes gardent toujours la femme entre eux, pour la protéger.

Langage : La femme parle surtout. Apparemment hostile.

Première attaque : Mouvement instantané des hommes en même temps que l'explosion. Femme : réaction à retardement normale. Elle hurle. »

Terri commença à hurler dès que le dallage sous ses pieds explosa

en petits fragments luminescents qui crépîtèrent contre les murs.

Elle voulut courir mais sentit une forte main rassurante sur son bras. C'était Remo.

— Vous ne pouvez fuir nulle part, dit-il.

— Lâchez-moi !

— Vous ne pouvez pas fuir. Toutes ces bombes sautent. Le temple tout entier n'est qu'une bombe. Regardez.

Il montra du doigt, elle regarda et vit les petits baluchons fixés aux colonnes, à l'endroit où elles soutenaient l'élégante coupole du plafond.

Remo la tira vers le sol. Il toucha un carreau incrusté.

— Ça aussi, c'est une bombe. Il n'y a que des bombes ici. Nous sommes au milieu d'une bombe.

— Oh non ! gémit Terri en tremblant.

— Tout va bien, bébé, lui dit Remo. Ça ne va pas vous tuer.

— Comment le savez-vous ?

— Vous seriez déjà morte.

— Les boums étaient évidentes dès l'entrée, dit Chiun.

— Alors pourquoi est-ce que nous sommes entrés ?

— Je ne savais pas pour qui elles étaient. Il était évident qu'elles ne font pas partie du temple. Regardez l'accrochage. Regardez les paquets. Voyez comme les lignes sont pures.

— De bon goût, dit Remo.

— Probablement japonais, jugea Chiun.

— Nettement pas indien, reconnut Remo.

— Oui, c'est de bon goût.

— Ils vont nous tuer et vous parlez de bon goût ! glapit Terri.

— Si nous devons mourir, ça ne peut pas faire de mal de parler d'art.

— Faites quelque chose ! cria-t-elle.

Obligemment, Remo exécuta quelques pas de claquettes et chanta deux mesures de *Chantons sous la pluie*. Pour ne pas être en reste, Chiun récita une strophe de poésie Ung.

— Ce n'est pas ce que je veux que vous fassiez ! cria Terri.

— Quoi, alors ? demanda Remo.

— Faites-nous sortir d'ici !

— Nous pouvons facilement sortir mais pas vous, expliqua-t-il. Regardez les portes et les fenêtres. Vous voyez ces belles boiseries découpées qui ont l'air de bordures ?

— Oui...

— Des bombes. Nous pourrions passer assez vite mais pas vous.

— Vous devez me protéger !

— C'est ce que nous faisons.

— Alors faites quelque chose.

— Nous nous y employons.

— Vous ne faites rien ! Vous restez plantés là.

— Nous attendons, dit Remo.

— Quoi ?

— Ce qui va venir, mon enfant, dit Chiun et soudain il y eut des voix dans le temple.

Ce n'était qu'une seule voix mais avec tous les échos elle faisait croire à une foule. Elle proclamait :

— Je peux vous tuer quand je veux. Regardez.

Tout à coup, deux explosions blessèrent les oreilles de Terri.

— Ce n'est qu'un exemple, reprit la voix. Vous êtes dans une bombe que j'ai construite. Toute résistance est inutile.

— Voyez, je vous avais bien dit que nous étions dans une bombe ! triompha Remo. Toute la baraque est une bombe.

— Oh non ! sanglota Terri.

— Faites sortir la femme ou vous mourrez tous ! ordonna la voix.

— Qu'est-ce que je dois faire ? geignit Terri.

— Vous pouvez mourir honorablement avec nous, répondit Remo, ou vous sauver en prenant vos jambes à votre cou.

— Je ne veux pas vous quitter ! Mais je ne veux pas mourir non plus.

— Alors partez.

— Je vais rester.

— Non, non, partez. Ne vous en faites pas pour nous.

— Vous ne risquerez rien ?

— Mais non, mais non. Allez.

— Je suis désolée de vous quitter, Chiun.

— Aaaah, voir la beauté à la fin de sa vie est un agréable moyen de payer la dette de mort que l'on doit depuis la naissance.

— Vous êtes si beau, pleurnicha Terri. Et vous, Remo, si seulement vous n'étiez pas aussi agressif.

— Allez, salut, poupée. À un de ces jours.

Terri sortit du temple en trébuchant, en se tenant la tête pour abriter sa figure en larmes du soleil éclatant. Elle longea les bassins, suivant le son de la voix qui lui disait de ne pas s'arrêter.

La voix continuait de répéter que lorsque Terri arriverait derrière un petit monticule en face du temple, les deux hommes seraient libérés sans mal.

Elle sortit des jardins du temple, se traîna en sanglotant vers une minuscule colline et trouva derrière un gros Oriental à la figure carrée, en costume bleu, assis devant un petit ordinateur faisant partie d'un attaché-case.

— Professeur Pomfret ? dit-il.

— Oui...

— J'ai des récepteurs dans le temple qui captent et amplifient ma voix. Ils sont plus petits qu'un point au crayon.

Hamamota leva vers sa bouche un micro minuscule, pas plus gros que l'ongle d'un pouce, et déclara :

— Maintenant vous mourez, chiens mélicains.

Le temple de la déesse Gint sauta dans une trombe de plâtre rose et de pierreries diverses. La terre trembla. Terri fut complètement assourdie. Les plâtras roses continuaient de pleuvoir sur la banlieue de Bombay quand Terri se résigna enfin à regarder par-dessus le monticule. Là où s'étaient trouvés Remo et Chiun, il n'y avait plus qu'un grand cratère fumant. Ils étaient morts.

Elle crut alors les entendre discuter, dans l'Au-delà. Leurs voix traversaient ses bourdonnements d'oreilles.

— Il m'a traité d'Américain ! protestait Chiun.

— Non. Il vous a appelé un Mélicain.

— C'est comme ça qu'ils prononcent Américain.

— Et alors ?

— Est-ce que ça te plairait d'être appelé un gamin alors que tu es un homme ? Riposta Chiun dans l'Au-delà.

— Ça ne se compare pas, déclara au Ciel la voix de Remo.

— C'est déjà assez horrible d'être traité de Chinois. Mais Américain ! Ça veut dire que j'ai ces drôles d'yeux, cette peau malade, cette abominable odeur. Ça veut dire que je suis de souche européenne. C'est le comble de la dégradation.

— Oui, mais moi je suis très fier d'être américain !

— Comparé aux Français, pourquoi pas ? grogna Chiun.

Terri se retourna. Ils étaient vivants. Indemnes. Debout derrière Hamamota qui ouvrait de grands yeux stupéfaits. Il regarda les deux hommes, puis son petit ordinateur. Il tapa plusieurs instructions.

Aussitôt, l'ordinateur renvoya un message. En lettres vertes lumineuses, l'ordinateur dit à Hamamota :

« *Bravo. Encore une fois, vous avez réussi. Les deux sont morts.* »

De la bave moussa aux lèvres de Hamamota. Il rougit. Ses yeux s'exorbitèrent. Il tapa de nouvelles informations, disant : « *Pas morts. Debout derrière moi.* »

La nouvelle réponse de l'ordinateur fut tout aussi instantanée :

« *Rejette information erronée. Prière vérifier source.* »

Hamamota regarda de nouveau derrière lui.

« *Vivants* », tapa-t-il sur la machine. Et l'ordinateur répliqua : « *Toutes entrées exactes jusqu'à dernier message. Dois rejeter.* »

— Comment est-ce que vous vous êtes sauvés sans mal ? demanda Terri.

Mais Remo et Chiun ne l'écoutaient pas. Chiun avait déjà vu de petits écrans comme ça. Ce qu'il voulait savoir, c'était où était la

petite figure jaune qui mangeait les carrés et les points. Il le demanda à Hamamota.

— Ce n'est pas ce genre d'ordinateur, expliqua le Japonais.

— Pas un Pac-man ? demanda Remo.

— Pas ce genre d'ordinateur. Il vous a tués. Pourquoi est-ce que vous n'êtes pas morts ?

— Est-ce qu'il fait des horoscopes ?

— Je suis Lion, annonça Chiun. C'est le plus beau signe. Remo est Vierge. Il ne le sait pas mais moi si. Il n'y peut rien, pas plus qu'il ne peut s'empêcher d'être blanc.

— Vous êtes morts ! fulmina Hamamota furieux. Pourquoi vous n'êtes pas morts ? Pourquoi est-ce que vous êtes là debout ?

— Ça a peut-être le Missile Command ? dit Remo.

Où est le petit manche à balai pour tirer des missiles ?

— Pas de Missile Command. C'est un ordinateur assassin. Le meilleur du monde. Numéro un.

— Comme le monde dénigre la gloire ! Ils ont fait un jeu de l'assassinat. La profession d'assassin est maintenant réduite à un jeu de fête foraine, se plaignit Chiun.

— Vous êtes morts ! hurla Hamamota.

— Est-ce qu'il a le black-jack ? demanda Remo.

— Vous avez sauté sur la bombe. Je vous ai fait mourir à la bombe ! glapit Hamamota.

— Ça a bien déclenché les bombes, petit père.

— Un jeu quand même, insista Chiun.

— Hiiiiiiyaaaaaah ! hurla le Japonais et il bondit dans une position d'arts martiaux, en soufflant comme un animal.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Remo.

— Encore un jeu, grogna Chiun, dégoûté.

— Vous mourez ! Hiiiiiiyaaaaaah ! glapit Hamamota en balançant une main en forme de couteau vers le cou de Remo.

La main rebondit, avec quatre os cassés. Le cou ne bougea pas.

— Est-ce que je pourrais déclencher une bombe avec ce truc-là ? demanda Remo.

— Les cochons emploient des bous, protesta Chiun. Les Chinois en emploient. Ils ont inventé la poudre parce qu'ils manquaient de discipline interne.

La main inerte de Hamamota pendait à son côté. Ses yeux brûlaient de haine et il décocha un coup de pied à la tête du vieux Coréen. Chiun passa devant lui et alla se pencher sur l'ordinateur dans l'attaché-case.

— J'ai vu une réclame pour une boum où il y a un seau pour attraper la boum et c'est comme ça qu'on marque des points.

— Je ne crois pas que ce soit un de ceux-là, petit père, parce que le

temple a réellement sauté.

— Il y a peut-être des commandes pour attraper aussi les boums. Est-ce que ça, ça attrape et dans ce cas, où est-ce qu'on marque ? demanda Chiun.

Hamamota était couché sur le côté, le dos déboîté, la main droite inutilisable, la figure pleine de douleur et d'épuisement.

— Écoute un peu, grosse limace, lui dit Chiun. Est-ce que cet objet a une marque ? Est-ce que nous pouvons faire sauter Calcutta d'ici ? Et si nous pouvons, nous gagnons combien de points ?

— Pourquoi voulez-vous avoir des points pour faire sauter Calcutta ? demanda Remo.

— Tu connais Calcutta ?

— Non.

— Va donc là-bas un jour. Non seulement tu gagneras des points mais une bénédiction. Un des endroits vraiment mauvais du monde, affirma Chiun.

— Bagdad est mauvais.

— Bagdad a de la beauté.

— Bagdad a des Irakiens, dit Remo.

— Aucun endroit n'est parfait, reconnut Chiun. À part Sinanju.

— Combien de points pour Bagdad ? demanda Remo à Hamamota.

Le Japonais se retourna péniblement sur le ventre. Centimètre par centimètre douloureux, il se traîna vers Remo et Chiun. Quand il arriva aux souliers de Remo, il ouvrit la bouche pour mordre et Remo leva le pied et le reposa avec précision, séparant Hamamota en deux parties.

Terri s'évanouit.

— Voyez si vous pouvez faire Calcutta, redit Remo.

— Je ne peux pas faire sauter Calcutta.

— Pourquoi ?

— Pas de manche à balai. Je crois que ce gros Jap a dû le jeter.

Quand Terri revint à elle, Remo et Chiun l'avaient portée dans les ruines du temple et grattaient pour chercher l'inscription hamidique.

— Vous n'aviez pas besoin de le tuer ! dit-elle à Remo.

— Qu'est-ce que j'aurais dû faire ?

— Le réinsérer socialement.

— Très juste. Très vrai, dit Chiun puis il dit à Remo en coréen : Qu'est-ce que tu as ? Tu discuterais avec un mur de pierre. Tu crois vraiment que cette femme sait de quoi elle parle ?

— Merci, murmura Terri, certaine que le charmant vieux Coréen expliquait la correction à son grossier élève.

— Il n'y a pas de quoi, lui répondit Chiun puis, à Remo : Tu vois comme c'est facile, quand on traite les imbéciles comme des imbéciles ?

— Je tiens seulement à ce que vous sachiez ceci, déclara Terri à Remo. Aujourd'hui, il y a eu mort et destruction et vous ne pensez qu'à jouer à des jeux avec des vies humaines. Vous tuez sans remords et même sans colère. La colère, je comprendrais. Mais rien ? Rien ? *Rien ?*

— Est-ce que ça vous ferait plaisir, si je haïssais tous les gens que je tue ? Vous voulez de la haine ?

— Faible d'esprit, dit Chiun en anglais.

— Je ne sais pas pourquoi vous le supportez, lui dit Terri.

— Moi non plus, répliqua Chiun.

CHAPITRE VIII

Le docteur Harold W. Smith attendait au siège de CURE, au sommet d'un personnel qu'il ne pouvait pas joindre, tout un réseau relié à rien du tout, dirigeant des entreprises bidons et des façades opérant toutes sans aucun but.

Lui seul avait organisé ces groupes, pour créer un réseau de gens recueillant et transmettant de l'information, aidant tous CURE, sans le savoir, à lutter contre le crime et à garder l'Amérique en vie.

Seul Smith, chaque Président successif des États-Unis et l'unique arme mortelle de CURE savaient ce qu'était CURE. Les employés récoltant des renseignements sur les transports routiers illégaux et la fraude ne savaient pas pour qui ils travaillaient. Les services du gouvernement, avec d'énormes budgets, ne savaient pas que beaucoup de leurs fonctionnaires travaillaient en réalité pour l'organisation secrète de Rye dans l'État de New York, derrière la façade du sanatorium de Folcroft.

Smith s'était préparé pour tout et il ne s'était pas préparé pour ça. Il ne savait même pas pendant combien de temps les réseaux continueraient de travailler ni ce qu'ils feraient ou s'ils continueraient de recueillir, d'organiser, d'infiltrer et de tout recommencer parce que l'information ne serait pas utilisée.

Il ne savait pas. Seuls ses ordinateurs l'auraient su et les mémoires de ses ordinateurs étaient aussi vides que celle d'un bébé à sa naissance.

Pour la première fois depuis la sombre époque où un Président désespéré avait fait appel à lui pour créer cette organisation, Harold W. Smith avait complètement perdu le contact.

Pour la première fois, il ne jonglait pas avec deux douzaines de problèmes à la fois.

Pour la première fois, il n'y avait que ce terminal d'ordinateur où clignotaient des symboles sans signification.

Alors, le téléphone sonna.

C'était le technicien du nouveau siège de St. Maarten. Il avait reçu un message curieux, plusieurs jours après la transmission ratée. Est-ce que Smith serait intéressé ?

— Absolument. Je veux tout savoir de ce message, et en particulier d'où il venait, répondit Smith.

— Je regrette, monsieur, mais nous n'avons pas obtenu ça. Simplement quelque part dans l'ouest de votre pays.

— Très bien. Et que disait le message ?
— Il dit ceci : « Offre intéressante. Ne traite que brut. »
— Brut ?
— Oui, monsieur.
— Est-ce que l'envoyeur voulait dire brutal, ou grossier, ou naturel, ou quoi ? demanda Smith.
— Je ne sais pas. Seulement ces mots. Ne traite que brut.
— Qui ne traite que brut ?
— Il n'a pas envoyé son message correctement, expliqua le technicien. Nous n'avons pas eu de nom, ni de fréquence, ni rien.
— Bon. Nous allons de nouveau transmettre.
— Encore pendant une tempête, monsieur ?
— Non. Continuellement. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre et par tous les temps. Transmettez.

*

* *

À Beverly Hills, Barry Schweid déclara à Bindle et Marmelstein qu'il avait trouvé un producteur qui lui consentirait un pourcentage sur les bénéfices bruts. Il allait porter tous ses scénarios à cet autre producteur.

Hank Bindle et Bruce Marmelstein se réunirent de toute urgence. S'il y avait un producteur par là, consentant des pourcentages sur le brut, alors le scénario devait être de la dynamite. Sûrement, ça rapporterait très gros.

Donc, le scénario était bon. Mais lequel ? Il y en avait eu une demi-douzaine. Bindle et Marmelstein en possédaient quatre, quatre variantes Schweid.

— Est-ce que c'était la grosse bombe qui devait dynamiter le box-office ?

— Non, je ne crois pas. La grosse bombe était tellement ennuyeuse que les gens s'endormaient en lisant le titre.

— Alors le film nouvelle vague qui allait enterrer tous les autres producteurs ?

— Personne n'a pu comprendre ça.

— Le truc des assassins ? hasarda Marmelstein.

— Sûrement. Je te parie que ce voleur de producteur veut le truc des assassins.

— Nous ne possédons pas le truc des assassins, gémit Marmelstein. C'est le scénario que nous n'avons pas acheté.

— Pourquoi ?

— Nous n'avions personne pour le lire.

— Où était le directeur de la création ?

— Elle a démissionné en apprenant qu'elle gagnait moins que les

secrétaires.

— Et les secrétaires ? demanda Hank Bindle. Elles n'auraient pas pu te le lire ?

— C'est arrivé un samedi.

— Alors tu l'as simplement rejeté ? s'emporta Bindle.

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Ça m'avait l'air de n'importe quel scénario de Schweid. Comment est-ce que je pouvais savoir que c'était bon ? Il n'y avait pas une seule image.

— Qu'est-ce que tu veux dire, une image ? Tu ne sais pas lire ? cria Hank. Je me casse le cul depuis des mois à essayer de produire un film et maintenant mon associé me dit qu'il ne sait pas lire.

— Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas lu, toi ? rétorqua Bruce. Tu aurais pu le lire.

— J'organisais des réunions.

— Tu aurais pu le lire. Ce n'était pas long. Ça avait moins de deux centimètres d'épaisseur. Lis-le maintenant, dit Bruce en apportant un carton de manuscrits rangé derrière une grande statue de marbre d'une fille brandissant une lampe de sagesse.

— D'accord, répondit Hank. Je le ferai lire avant minuit. Donne-le-moi.

— Comment ça, te le donner ? gronda Bruce, tous ses colliers s'entrechoquant de rage.

— Donne-moi le scénario et il sera lu avant demain matin.

Marmelstein fouilla dans la boîte. Il y avait trois scénarios d'environ deux centimètres d'épaisseur.

— C'est un de ceux-là, dit-il. Les épopées font trois centimètres.

— Est-ce que je dois les prendre tous les trois ? demanda Hank Bindle.

— Non. Rien que celui des assassins.

— C'est celui avec la tache de café ?

— Tu ne sais pas lire non plus ! glapit Marmelstein.

— Dans le temps, je savais. Mais je n'en ai plus besoin. Si je savais lire, je serais éditeur, pas producteur. Je lisais très bien. Tout le monde le disait.

— Moi aussi, avoua Bruce.

— Pourquoi est-ce que tu t'es arrêté ?

— Je ne sais pas. Quand on ne se sert pas de quelque chose, on oublie.

— Je sais encore reconnaître mon nom imprimé, dit Hank.

— Moi aussi, affirma Bruce Marmelstein. Il y a un tas de lettres rondes et bossues.

— Les miennes font des frisettes, dit Bindle.

CHAPITRE IX

Chiun s'éloigna quand Remo saisit Terri par le bras et grommela :

— Venez. Vous nous avez entraînés dans tous les endroits les plus déprimants du monde. Nous nous tirons d'ici. Un jour de plus dans ce trou et je deviendrai rachitique, j'aurai de la moralité et une immortelle affection pour les vaches.

Ils avancèrent lentement en enjambant les décombres de marbre et de pierre et ils aperçurent au loin la petite silhouette de Chiun, en kimono broché, qui regardait quelque chose au sol dans les ruines du temple.

Les mendiants avaient tous regagné leurs places le long du bassin devant le temple détruit.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Terri en regardant Chiun.

— Il aime bien prendre des poses. Ça lui donne l'air de faire quelque chose d'important.

— Il doit bien faire quelque chose.

— À votre aise. Allez voir.

Remo lâcha le bras de Terri et elle courut le long du bassin pour rejoindre Chiun.

Un mendiant s'approcha de Remo. Il avait un œil complètement révulsé et de la bave séchée d'un côté de la bouche.

— Pardon, ami américain. Est-ce que vous auriez un dollar pour un mendiant pauvre mais honnête ?

— Non.

— Un demi-dollar ?

— Non.

— N'importe quoi... une aumône ?

— Voilà dix centimes, dit Remo. Allez vous acheter un ministère.

Il jeta une pièce au mendiant et vit Terri s'accroupir à côté de Chiun et écarter des détritrus avec les mains. Nonchalamment, Remo marcha vers eux.

— Ah mince ! En voilà une autre, dit-il en arrivant.

— Chut, fit Terri.

Elle passait le bout de ses doigts sur une plaque dorée, en suivant la forme des drôles de lettres cunéiformes gravées dans le métal doux. La plaque était retroussée sur les bords, comme une feuille de laitue.

Remo supposa qu'elle avait été enterrée sous le temple et que la violence de l'explosion l'avait fait remonter à la surface.

— Je me fiche de ce qu'elle raconte, dit-il. Nous rentrons chez

nous.

— Nous irons où elle nous emmène, rétorqua sèchement Terri. Taisez-vous. C'est important.

Chiun se tourna vers Remo et secoua la tête, comme pour lui dire de ne pas perdre son temps à discuter avec une imbécile.

Au bout de dix longues minutes, Terri se releva.

— L'Espagne, annonça-t-elle. L'or est allé en Espagne.

— Et de là dans le Bronx, grogna Remo d'un air dégoûté.

— Ça dit l'Espagne !

— Vous trouvez cette écriture acceptable ? demanda Chiun à Terri.

— Oui. L'ancienne écriture hamidique... Que voulez-vous dire ?

— Rien, répliqua Chiun et il se détourna.

Terri regarda Remo, d'un air perplexe.

— Ne me demandez rien ! dit-il. Vous êtes tous les deux les petits génies des langues. Moi, je ne fais que suivre le train.

— J'ai remarqué, bougonna Terri.

*

* *

Le généralissime Moombasa reçut lord Wissex dans la chambre à coucher de ses appartements privés, où un troupeau de beautés blondes dénudées autant que voluptueuses aurait paru aussi superflu qu'un joueur d'harmonica de plus dans un orchestre de hillbillies. Manifestement, Moombasa n'avait de place dans sa vie pour personne d'autre que lui.

Les murs de la chambre étaient peut-être tapissés de marbre importé mais c'était difficile de s'en rendre compte parce qu'ils étaient entièrement couverts d'immenses tableaux de Moombasa parmi ses sujets. Dans les coins où les fresques ne se touchaient pas tout à fait, il y avait des photos de Moombasa. Certains hommes aiment avoir un miroir au-dessus de leur lit, mais Moombasa avait là un autre de ses portraits géants, aussi grand que le lit immense, ce qui lui donnait le plaisir en s'endormant de voir avant de fermer les yeux sa propre figure souriante.

Moombasa était assis dans son lit, soutenu par des oreillers, et mangeait un œuf à la coque dans une tasse. Le blanc glaireux s'entêtait à échapper à sa cuillère pour couler sur les revers de sa veste d'intérieur en velours bleu, garnie d'épaulettes militaires frangées d'or.

Wissex remarqua avec amusement que Moombasa mangeait avec une cuillère dorée, en puisant dans une tasse dorée. Au château de Wissex, où des domestiques servaient l'aristocratie depuis les jours où les ancêtres de Moombasa mangeaient leurs propres enfants, on utilisait simplement de l'argent massif et de la porcelaine fine.

Avec du blanc et du jaune sur son menton, Moombasa demanda :

— Quelle réussite ?

— Aucune. Nous avons échoué. Tout est fini.

La cuillère d'or s'arrêta à mi-chemin de la bouche du dictateur. Son contenu gluant se ramassa sur le bord, resta un instant en suspens et puis la cuillère pencha et l'œuf dégouлина une fois de plus sur la poitrine de Moombasa. Il n'y fit pas attention.

— Quoi ?

— C'est vrai, généralissime. Nous avons échoué. Les États-Unis ont encore gagné, en écrasant sous leur talon militariste votre légitime ambition de sauver votre peuple de la pauvreté et de l'oppression.

— Je me fous de ces conneries ! Et l'or ?

— Je regrette, grand souverain, dit Wissex. Mais la Maison de Wissex se retire. Nous exerçons depuis des siècles et il est peut-être temps maintenant de mettre fin à nos opérations. Peut-être élèverons-nous des abeilles.

Le cœur de Moombasa se serra pour Wissex. Jamais il n'avait vu l'Anglais si déprimé.

— Mais l'entraînement. Les brigades spéciales. Toutes ces choses pour lesquelles je compte sur vous ! Qu'est-ce que ça va devenir ?

— Vous devez compter sur vos propres hommes.

— Mes propres hommes ne seraient pas fichus de tenir une échoppe de cireur. À moins que quelqu'un leur donne une photo de pieds. J'ai besoin de vous. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— La femme et ses deux gardes du corps nous ont encore échappé. Ils ont déjoué les efforts de mes meilleurs agents.

— Et il ne vous reste plus de meilleurs agents ? demanda Moombasa.

— Nous en avons beaucoup. Notre meilleur agent est encore disponible mais depuis plusieurs mois il veut prendre sa retraite. Je ne voulais pas le déranger dans cette retraite, surtout pour une mission aussi difficile.

— Dérangez-le, ordonna Moombasa. Vous avez l'obligation de me fournir ce que vous avez de meilleur. Accomplissez cette mission. Cette montagne d'or doit être à moi.

— Et à la Hamidie, rectifia Wissex.

— Oui. À la Hamidie. Bien sûr. Rien ne doit s'opposer à ce que l'or revienne à celui à qui il appartient de droit. À moi. Et à la Hamidie.

Moombasa repoussa le plateau, avec la tasse et la cuillère et, pendant un moment, tout vacilla sur le bord du lit avant de basculer. L'œuf s'étala sur le magnifique tapis persan. Moombasa se leva, s'approcha de Wissex et lui mit un bras autour des épaules. L'Anglais s'écarta légèrement, pour que l'œuf qui couvrait le dictateur ne coule pas sur son costume de tweed.

— Il y a longtemps que nous sommes ensemble, Lord de Wissex.

Au pinacle de nos aventures, maintenant, ce n'est pas le moment de nous arrêter. Vous devez employer toutes les ressources des Wissex. Ensemble, nous vaincrons la bête fasciste yankee.

— Eh bien, si vous insistez...

— J'insiste, j'insiste.

— Je vais m'y mettre tout de suite, promet Wissex et il se leva vivement, pour protéger son tweed.

Il sortit de la chambre sans se retourner. Moombasa regarda la porte se refermer, ravi d'avoir pu ranimer le courage de Wissex. Une Maison de Wissex productive était essentielle à la continuité de son règne. Il réfléchit à la bizarrerie du sort. On croyait toujours que les Anglais étaient flegmatiques, qu'ils ne cédaient pas à l'inquiétude ou à la panique, mais voilà que Wissex, un titre extrêmement ancien, venait à lui, le généralissime Moombasa, pour être encouragé. Un jour ce serait un chapitre de ses mémoires. Comment il avait volé au secours du lion britannique et lui avait transmis le courage de Moombasa, alors que l'Anglais était sur le point de perdre toutes ses facultés.

Wissex reparut soudain et Moombasa, surpris, haussa les sourcils.

— Le même système d'honoraires ? dit l'Anglais.

— Naturellement ! répondit généreusement Moombasa, avec un sourire.

Wissex acquiesça et s'en alla. Comme un enfant, pensa Moombasa. Wissex avait besoin d'être conduit. Tout comme un enfant.

En souriant tout seul il se retourna pour voir si son œuf n'avait pas subi trop de dégâts par son contact avec le tapis pour être immangeable.

*

* *

— Commandant Spencer.

La voix crépitait au téléphone longue distance.

— Wissex. Branchez votre brouilleur.

Lord Neville Wissex attendit à l'aéroport de Hamidie, dans la dernière cabine téléphonique de la rangée. Il savait que tous les téléphones de Hamidie étaient sur écoute parce qu'il avait fait les installations lui-même. Le meilleur matériel du monde, avait déclaré Wissex à Moombasa en lui vendant des surplus militaires de la Seconde Guerre mondiale. Moombasa avait alors tenu à acheter aussi des anti-brouilleurs et Wissex avait été enchanté de lui en vendre.

Mais le brouilleur fixé à présent au combiné du téléphone ne pouvait être décodé par les jouets coûteux de Moombasa. Wissex ne put réprimer un sourire. Qui, en Hamidie, avait quelque chose à dire qui vaille la peine d'être écouté ?

La voix de Spencer revint au bout du fil, déformée par

l'électronique.

— Ça y est, Neville, dit-il. Comment ça va ?

— Je viens de quitter l'imbécile. Ça ne lésine pas.

— Ah, tant mieux. Je pensais que vous risquiez d'avoir de petits ennuis, cette fois.

— Pensez-vous. C'est un bébé. Je l'ai amené à me donner l'ordre de continuer la bataille contre les oppresseurs américains.

— Alors qu'est-ce qu'il y a maintenant, mon vieux ?

— Eh bien, franchement, Spencer, cette femme commence à m'agacer. Et ses deux gardes du corps. Je pensais que vous pourriez vous occuper d'eux. Ramener la fille et nous débarrasser une fois pour toutes des deux autres.

— Je croyais que vous ne le demanderiez jamais, mon cher vieux.

— Simplement, j'en ai assez des mêtèques et des larbins, dit Wissex. Il est temps d'envoyer un bon Britannique. Un vrai Brit. Pour faire un travail de Brit.

— Je vous rapporterai leurs têtes sur mon bouclier, assura Spencer. Où est-ce que je les trouve ?

— Je les ai envoyés en Espagne.

— Aaaaah ! Le pays des señoritas et des olés. Est-ce que je vous ai raconté la fois où...

Wissex savait que Spencer allait se lancer dans une de ses interminables réminiscences de maître-espion de Grande-Bretagne. Et il avait entendu dix fois toutes les histoires, alors il dit vivement :

— Non, je ne crois pas, mais plus tard. J'ai toute une bande de singes qui attendent ce téléphone. Il ne faudrait pas qu'ils remarquent le brouilleur.

— Compris, mon petit vieux. La prochaine fois.

— C'est ça. Nous bavarderons.

CHAPITRE X

Seul l'océan n'avait pas changé.

Cette pensée philosophique insolite vint à l'esprit du docteur Harold W. Smith, alors qu'il était assis dans son bureau assombri du sanatorium de Folcroft et regardait par la glace sans tain de sa fenêtre le détroit de Long Island roulant des eaux grises tumultueuses, au bout de la longue pelouse verte descendant vers la petite plage.

Lui-même avait changé. Il était venu à CURE, son premier directeur choisi par un Président qu'il n'aimait pas pour une mission qu'il ne voulait pas, et il l'avait acceptée uniquement parce que le Président lui avait dit qu'il était le seul homme de la nation capable de l'accomplir. Smith était alors encore jeune, prêt à prendre sa retraite de la CIA après vingt ans au service de son pays, pour retourner enseigner le droit en Nouvelle-Angle terre. Le droit avait été son premier amour.

Et tout à coup, on faisait de lui le plus grand transgresseur de lois dans l'histoire des États-Unis. La mission de CURE était de fonctionner en dehors de la loi, pour capturer les malfaiteurs ; d'employer des méthodes criminelles pour mettre fin au crime et l'empêcher de pulluler dans tous les États-Unis.

Smith ne connaissait qu'une manière de travailler. Il s'était lancé dans sa mission avec cette dure ténacité de Nouvelle-Angleterre qu'il avait consacrée à tout dans sa vie. Son mariage, jamais très emballant, avait lentement sombré dans l'ennui. Il avait perdu le contact avec sa fille et elle avait sombré dans la drogue.

Et CURE n'avait pas marché. L'organisation s'était débattue, avait connu bien des succès mais autant essayer de vider l'océan avec une petite cuillère. On avait beau écoper, il y avait toujours de l'eau. Même chose avec le crime. Aux États-Unis, il avait pris une ampleur presque infinie et avait attiré de plus en plus de gens vers la criminalité. Pour le recrutement, rien ne réussit comme la réussite.

Alors, presque contre son gré, Smith avait dû faire faire un pas de plus à CURE. Il avait recruté une arme de mort, Remo Williams, un jeune flic de Newark, dans le New Jersey, qui avait tué au Vietnam. Remo avait résisté, au début, contre le bouleversement de sa petite vie confortable. Mais il était l'homme idéal. Un orphelin sans famille. Un homme qui aimait sa patrie et qui avait tué pour elle. Smith savait qu'il avait bien choisi et que Remo tuerait encore pour son pays.

Et il l'avait fait... des centaines de fois, des milliers. Ils essayaient

peut-être toujours de vider l'océan à la cuillère mais, avec Remo, CURE avait une plus grande cuillère et ceux que Remo allait voir n'avaient plus l'occasion de commettre de crimes.

Mais seul l'océan n'avait pas changé.

Remo avait changé. Il avait débuté à contrecœur, en faisant le travail de CURE parce que l'Amérique en avait besoin. Mais ensuite était venu le changement. Il s'était mis à faire le travail parce qu'il était un assassin et le travail d'un assassin le définissait et le complétait. Il y avait longtemps que Remo ne croyait plus que CURE pourrait changer quelque chose. Il lui restait encore un peu de patriotisme, mais des bribes nébuleuses. À présent, Remo tuait parce qu'il tuait et qu'à son avis il valait mieux tuer pour l'Amérique que pour quelqu'un d'autre.

Chiun aussi avait changé. Il avait été amené à CURE pour entraîner Remo, pour lui apprendre à tuer et à survivre. Cela avait commencé pour le vieux Coréen comme un simple emploi, mais ça n'avait pas duré.

À un moment donné, Chiun avait jugé que Remo n'était pas simplement un élève mais un disciple et le prochain maître de Sinanju, son successeur. Chiun avait également décidé que Remo était la réincarnation du dieu hindou Civa l'implacable. Smith n'avait jamais compris ce que racontait Chiun. Il lui suffisait de savoir que Chiun et Remo étaient différents des autres hommes, que leur cerveau et leur corps fonctionnaient différemment.

Ils avaient donc fait un long chemin, Smith, Remo, Chiun, CURE et l'Amérique, et la seule chose qui n'avait pas changé, c'était la mer qui déferlait inlassablement au pied des fenêtres de Smith.

Le téléphone sonna et le bruit strident parut faire sursauter l'atmosphère paisible du bureau obscur.

C'était une autre chose qui ne changeait pas, le téléphone. Smith décrocha lentement et dit « Allô ».

Il n'avait jamais entendu la voix qui lui répondit, en demandant :

— Que pouvez-vous m'offrir ?

— Ça dépend de ce que vous avez, répondit Smith sans se compromettre. Si vous me parliez un peu de vous ?

— Ce que j'ai, c'est une histoire époustouflante, la plus époustouflante de tous les temps. Une organisation secrète du gouvernement des États-Unis. Un assassin officiel du gouvernement, et son vieil entraîneur oriental. Il y a un thème d'amour filial et paternel, d'un bout à l'autre. Leurs batailles contre le mal, pour rendre la sécurité à la population américaine.

Tandis que la voix enthousiaste de Barry Schweid continuait de délirer, le cœur de Smith se serrait. Cet homme, cet inconnu, savait tout. CURE avait été compromis.

Il y eut un silence au bout du fil et Smith comprit qu'il devait dire quelque chose.

— Ça me paraît intéressant, dit-il. Comment vous appelez-vous, déjà ?

— Je ne veux pas vous donner mon nom. Par ici, ils volent tout. Je veux que personne ne sache à quoi je travaille.

Par ici ? Où donc ? se demanda Smith. Qui vole tout ? De quoi parlait ce cinglé ?

— Comme vous, reprit Schweid. Vous avez introduit un message dans mon ordinateur. Je ne sais pas comment vous avez fait ça. Quelqu'un d'autre peut en faire autant, peut-être. Et alors tout le monde aurait tout le truc à quoi j'ai travaillé.

La voix surexcitée présageait de la crise de nerfs et Smith se demanda si l'homme se calmerait si on parlait d'argent.

— Quel genre de marché envisagiez-vous ? demanda-t-il.

— Je n'accepterai pas moins de deux cent cinquante sacs. Et dix points.

— Ah oui, des points, marmonna Smith totalement égaré. Nous devons avoir les points.

— Et pas des points nets non plus. Bruts. Le net pue.

— Eh bien, ça ne devrait pas poser de problème, dit Smith.

Non, il n'y aurait pas de problème. Ce fou méritait une visite de Remo. Si Smith récupérait ses archives. Si CURE survivait jusque-là.

— Nous devrions nous rencontrer et mettre au point les détails, suggéra-t-il.

— À qui vous devez parler d'abord ? demanda Schweid.

— À personne. Je travaille seul.

— Vous n'allez pas faire celui-là, hein ? gémit Schweid sur un ton très méfiant.

— Pourquoi pas ? répliqua Smith.

De quoi parlait donc cet homme ?

— Personne n'en fait un tout seul. Personne ne prend une décision tout seul. Faut que vous parliez à vos gens. Je le sais bien. Et faut que vous discutiez avec vos types de la création. Je connais les bars où ils traînent. N'importe qui, qui dit qu'il n'a besoin de parler à personne, est un menteur. Vous n'êtes pas sur ce coup pour vous foutre de moi, dites ?

Smith eut peur que l'homme raccroche et se hâta de répliquer :

— Non, non, non ! Je suis une opération d'un seul homme. Je prends toutes les décisions d'argent tout seul. Et je m'occupe moi-même de la création, assura-t-il en se demandant bien de quoi il parlait.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda Schweid.

— Énormément de choses, répondit lentement Smith.

— Racontez-moi un peu lesquelles.

— Je crois que nous devrions échanger nos curriculums quand nous nous rencontrerons. Je ne sais rien de vous non plus.

Smith essaya de rire tout bas. Le son inhabituel résonna dans le bureau obscur comme un râle d'agonisant.

— Écoutez, je ne connais même pas votre nom. C'est peut-être vous qui ne pouvez pas traiter tout seul.

— Ah non ? Non ? Vous croyez ça, hein ? Eh bien, c'est à moi. Entièrement à moi. Ces deux cons, Bindle et Marmelstein, ils n'en veulent pas. Alors tant pis pour eux s'ils y perdent. C'est ma propriété, pour vendre comme je veux.

Propriété ? Quelle propriété ? se demanda Smith.

— Je n'achète pas de propriétés sans voir.

— Qu'est-ce qui me dit que vous me la volerez pas ?

— C'est difficile de voler une propriété, hasarda Smith.

Comment volait-on une propriété ? Est-ce qu'on l'emportait avec soi en laissant un trou dans la terre à la place ? De quoi pouvait bien parler cet homme ? Smith regretta plus que jamais le non-fonctionnement de ses ordinateurs. Il aurait pu leur passer cette conversation et ils lui auraient dit qui était cet homme et où était son téléphone et, en comparant avec des listes de jargon professionnel, de quoi il parlait. Mais les facultés des ordinateurs de Smith étaient tombées à presque zéro, perdues dans une tempête en mer. Et ce fou à lier les avait trouvées.

— On m'a déjà volé des tas de propriétés. Chaque fois que je trouve une idée, je la vois surgir sous le nom de quelqu'un d'autre, se lamenta Barry Schweid. Écoutez, je ne veux pas être trop dur. Je tiens à conclure ce marché. Simplement, j'ai déjà été brûlé.

— Je ne vous brûlerai pas. Quand pouvons-nous nous voir ?

— Vous dites deux cent cinquante mille et dix points de brut ? De chiffre ?

— C'est ça, accepta aimablement Smith.

— Faut que je réfléchisse.

— Pourquoi ? C'est ce que vous avez demandé. Je suis d'accord. Pourquoi avez-vous besoin de réfléchir ?

— C'est justement. Par ici, personne n'est d'accord. Vous êtes régulièrement à ce numéro de téléphone ?

— Oui.

— Je vous rappellerai.

On raccrocha au bout du fil et Smith abaissa lentement le combiné sur ses broches. Puis il forma un numéro de trois chiffres qui le mit en communication avec le standard de Folcroft. Dans la journée, il avait essayé de reconstruire les facultés des ordinateurs du sanatorium. Il allait maintenant savoir s'il se passait quelque chose dans les

appareils.

Au bout de quelques secondes, le terminal de son bureau s'alluma et un message apparut lettre par lettre sur l'écran :

« Incapable trouver numéro de téléphone. Appel venait de l'Ouest des États-Unis. »

Smith contempla le message, puis il pressa un bouton pour l'effacer.

Il prit un grand bloc-notes et un crayon et tenta de reconstituer toute sa conversation avec le fou, dans l'espoir de deviner de quoi il était question. Il se permit un soupir. La nuit allait être longue.

CHAPITRE XI

La longue table de chêne occupait une salle étroite au grand plafond voûté et aux boiseries sculptées. Tout était écrasé par un gigantesque blason de près de deux mètres de large, au centre du mur derrière le haut de la table.

Au milieu de ces armes de céramique, un lion se dressait sur ses pattes de derrière. D'un côté, il y avait une gerbe de blé et de l'autre un mince poignard au manche incrusté de diamants.

Un large ruban de céramique soulignait le blason et ne portait qu'un seul mot : Wissex.

Il n'y avait aucun tableau dans la salle, pas de photos, aucun décor mural, rien que le blason. Douze chaises au dossier droit entouraient la table, sur laquelle il n'y avait qu'un téléphone noir.

Six hommes étaient présents. Ils parlaient à voix basse mais ils se turent quand la porte s'ouvrit. Neville entra, en veste de tweed à basanes de cuir aux coudes, culotte de golf, hautes chaussettes et gros souliers de marche.

— Tout le monde est là ? dit-il en allant s'asseoir en haut de la table. Oui ? Bien. Nous pouvons commencer.

Wissex attendit que les autres soient assis et tapa sur la table avec son stylo d'argent.

— La séance de la réunion mensuelle de la Maison de Wissex est ouverte. Les minutes et le rapport du trésorier attendront la prochaine conférence. J'ai un rapport à faire sur l'opération hamidienne.

Ses yeux firent le tour de la table, comme s'il attendait une approbation et cinq hommes hochèrent la tête. Le sixième était l'oncle Pimsy. Il s'efforçait de visser un monocle à son œil, pour mieux voir le cigare qu'il avait à la main. Wissex attendit que le vieillard parle mais il ne dit rien.

Wissex commença à faire son rapport.

— L'opération hamidienne se déroule bien. Nous avons déjà soutiré vingt millions de dollars à Moombasa. Notre but était de vingt-cinq millions et je suis confiant, nous y arriverons.

— Mais nous avons subi des pertes, dit un des directeurs, un homme rougeaud d'une trentaine d'années dont le signe particulier était une pomme d'Adam qui montait et descendait sans être synchronisée avec la parole.

— Oui, Bentley, répondit calmement Wissex. Nous avons eu des pertes.

— Combien, Neville ? demanda le jeune homme.

— Dix-huit. Sept en Amérique et dix dans le Yucatan. Et nous venons de perdre notre artificier de Bombay.

— Pourquoi ? demanda Bentley.

Les autres directeurs approuvèrent la question de la tête, sauf Pimsy qui paraissait vouloir sculpter son cigare pour le mettre à la taille de sa bouche. Il grattait une extrémité avec un petit canif d'argent, en grognant tout bas.

Wissex attendit que les directeurs arrêtent de remuer la tête comme des magots.

— Je ne sais pas, répondit-il. L'Américaine est protégée par deux hommes seulement mais ils se sont arrangés pour repousser nos sous-traitants.

— Où iront-ils maintenant ? demanda un autre directeur.

— En Espagne.

— Et ensuite ?

— Nulle part. Ils n'étaient même pas censés arriver jusque-là.

— Eh bien, nous devons nous débarrasser de ces gardes du corps, dit un autre directeur à la moustache rousse et à l'allure militaire. Nous ne pouvons pas laisser des gens se balader et tuer nos serviteurs. Ça fait mauvais effet.

— Oui. Oui. C'est vrai...

Ce fut un chœur tout autour de la table.

— Nous nous en débarrasserons, promit froidement Wissex.

— Eeehhhhhhhhhhhhhh...

Le bruit venait de l'oncle Pimsy, à l'autre bout de table. Il avait maintenant son cigare aux lèvres, encore éteint, mais le monocle était tombé de son œil et il s'efforçait de le remettre en place.

Il aspira profondément et se remit à parler.

— Eeehhhhhhhhhhhhhh...

C'était un rôle de mourant mais les hommes assis autour de la table attendirent qu'il continue. Ils avaient l'habitude de ses entrées en matière. Enfin, Pimsy ôta le cigare de sa bouche et déclara :

— Pouvons pas nous débarrasser de ces deux-là. Pouvons pas. Vous ne comprenez pas ?

Il avait la voix rocailleuse et les mots sortaient de ses lèvres comme si elles étaient figées par de la novocaïne et incapables d'articuler correctement. Il postillonnait à chaque mot et les directeurs qui le flanquaient s'écartèrent le plus possible.

— C'est ridicule, mon oncle, protesta Wissex. Vous le savez bien.

— Eeehhhhhhhhhhhhhh... Dis-leur la vérité, Neville. Nous allons tous mourir.

— Allons donc ! s'écria Neville avec un sourire condescendant aux autres. L'oncle Pimsy s'est fourré dans la tête que ces assassins sont

indestructibles. De l'Orient. Il veut que nous leur remettions un tribut, c'est incroyable.

Les directeurs regardèrent d'abord Wissex, puis Pimsy. Le vieux monsieur avait allumé son cigare et remplissait la salle de fumée.

— Jamais aimé cette idée de voler de l'argent à Mormoiledoigt. Revenons au bon vieux temps, déclara-t-il. Des hommes honnêtes se livrant à un travail honnête. Tu démolis cette maison, Neville.

— En faisant rentrer vingt millions de dollars ?

— En nous faisant combattre la Maison de Sinanju.

— Les temps changent, dit vivement Neville.

— Sinanju ne change jamais ! Eeeeeehhhhhhhh...

— Qu'est-ce que Sinanju ? demanda le directeur nommé Bentley.

— Une autre ancienne maison d'assassins, répondit Neville. À ma connaissance, ça fait des années qu'elle a fermé boutique. Mais l'oncle s'en inquiète. Il paraît que nous avons eu affaire à ces gens-là il y a des siècles et que nous avons eu des ennuis avec eux. L'oncle Pimsy veut que nous rendions l'argent et que nous replions nos tentes pour aller ouvrir des salons de thé. Quelqu'un d'autre y tient, à part Pimsy ?

Il regarda tout autour de la table. Les directeurs secouaient tous la tête.

— Débarrassons-nous de ces gardes du corps, conseilla Bentley. Ça devrait satisfaire tout le monde.

— Vous avez raison, répliqua Wissex. Nous sommes bien d'accord. Nous allons en finir immédiatement avec eux. Nous enverrons notre second meilleur agent.

— Pourquoi le second ?

— Parce que moi, j'ai rendez-vous ce week-end pour une chasse à courre. Mais plus de corniauds étrangers dans cette entreprise. Nous enverrons Spencer.

Des murmures d'approbation coururent autour de la table. Wissex se leva, indiquant la fin de la réunion. Tous les autres l'imitèrent en se congratulant mutuellement. Seul Pimsy resta assis, tête basse, en répétant :

— Nous allons tous mourir.

*

**

M^{rs} Cholmondley Montague arrachait des mauvaises herbes, à genoux dans son jardin, quand elle entendit le bruit. On aurait dit que l'enfer avait une fuite ; c'était un bruit aigu, geignard, criard et elle ferma un instant les yeux en priant que ce soit une illusion de ses sens abusés mais le bruit persista, de plus en plus grinçant.

Il était convenu depuis longtemps, entre voisins, que le premier à entendre le son alerterait tous les autres, pour leur protection

mutuelle, alors M^{rs} Montague lâcha ses outils de jardinage et se précipita dans sa maison.

Elle regarda le téléphone. Son sens britannique du devoir l'y attirait mais l'instinct de conservation eut le dessus et elle verrouilla d'abord portes et fenêtres.

En se référant à une longue liste à côté de l'appareil, elle appela ensuite ses voisins.

— Oui. La cornemuse. Il a remis ça...

— Oui. Il a commencé. Restez enfermés...

Elle téléphona même à cette horrible femme qui prétendait s'appeler M^{rs} Wilson mais allez savoir, elle était probablement italienne ou pire, si brune et velue, mais même brune et velue, elle méritait un avertissement. Malgré tout, M^{rs} Montague eut du mal à ne pas parler sur un ton glacial.

— Je sais que c'est la première fois pour vous, alors restez chez vous. Je vous préviendrai quand vous pourrez sortir sans danger. Vous pouvez allumer un cerge, ou faire ce que font les gens comme vous.

Bientôt, l'impasse résidentielle paisible fut tout à fait déserte. Seul le bruit de la cornemuse planait dans le silence. Il venait d'une petite maison, à l'extrémité de la courte rue. À l'intérieur, sur le plateau d'une chaîne stéréo, il y avait un disque du British Black Watch Regiment. Par-dessus, attendant leur tour, il y avait une pile d'enregistrements comprenant du Wagner, de la musique militaire de la guerre des Boers, de la musique militaire des campagnes des Indes et des chants de l'Empire.

Le commandant Hilton Marmaduke Spencer, O.G., K.L.M., D.S.C., achevait son verre de vodka Stolichnaya. Il avait un martèlement dans les tempes, qui signalait inmanquablement qu'il allait encore tuer.

Il vida son verre, alla à sa bibliothèque dans un coin de la pièce et déplaça un mince volume sur les *Héros de Guerre Italiens*, pour presser sur un bouton. Sans bruit, la bibliothèque glissa dans la pièce en s'ouvrant comme une porte sur une autre petite pièce. Ses murs étaient tapissés d'armes, pistolets automatiques, revolvers et fusils. Il y avait des grenades à main, de petites roquettes portatives, le tout bien étiqueté et rangé pour utilisation immédiate.

Le commandant Spencer comptait emporter énormément de matériel pour donner à ces foutus gardes du corps un départ vraiment retentissant.

Il avait toujours ce martèlement dans les tempes et savait que la douleur ne se calmerait que lorsqu'il aurait fait ses bagages et serait prêt à partir en mission. Il espérait que, jusqu'alors, il ne rencontrerait personne. Il espérait qu'aucun voisin ne s'aventurerait dans la rue, qu'aucun facteur ou livreur ne sonnerait à sa porte, parce que lorsqu'il avait ce martèlement dans les tempes, il ne se contrôlait plus. Et il ne

voulait encore tuer personne. Pas avant d'avoir rencontré ces deux gardes du corps.

CHAPITRE XII

À l'aéroport Kennedy de New York, au moins, il y avait des racoleuses et assaillants normaux. Ici, à l'aéroport de Bombay, on avait des mendiants et des vaches qui grouillaient dans l'aérogare.

— Ridicule, grogna Remo. Jamais ce pays n'arrivera au XX^e siècle. Quoi ? Il risque de ne même pas arriver dans le XIX^e !

— Vous ne comprenez pas la spiritualité, reprocha Terri Pomfret.

— Je comprends la bouse de vache. Vous êtes en plein dedans.

Terri baissa les yeux, vit quelle y était effectivement et tenta de la secouer de sa chaussure.

— Faites-la tomber en priant, ironisa Remo. Brandissez un dollar et vous aurez mille gourous qui se précipiteront pour vous aider.

— Vous redevenez agressif.

— Il y a quelque chose, dans ce pays, qui fait ressortir ce que j'ai de mauvais, avoua Remo.

Il s'éloigna, en prenant garde de ne pas mettre le pied dans les bouses, vers une rangée de cabines téléphoniques d'un côté de l'aérogare.

Les sept premiers appareils avaient une tonalité mais aucun signe de vie intelligente à l'autre bout du fil. Quand Remo décrocha le huitième, une opératrice lui répondit immédiatement. Il lui donna un numéro d'indicatif 800, aux États-Unis.

— C'est merveilleux, dit l'opératrice.

— Quoi donc ?

— Que vous appeliez l'Amérique. Je n'ai encore jamais demandé de communication avec l'Amérique. Vous êtes américain ?

— Est-ce que ça m'aidera à obtenir rapidement ma communication si je vous répons oui ?

— Vous n'avez pas besoin d'être sarcastique. Pas étonnant que le monde entier déteste les Américains !

— S'il vous plaît, insista Remo. Demandez simplement mon numéro.

Il s'adossa au mur et attendit. Il remarqua un petit homme basané, portant une couche-culotte et un turban en tissu-éponge, qui se tenait près des cabines et faisait de louables efforts pour ne pas s'intéresser à Remo, de louables efforts pour ne pas regarder du côté de Remo, de louables efforts pour ne pas se faire remarquer. Il avait une petite balle de coton à côté de lui. Il la ramassa, la posa sur sa tête et fit quelques pas pour se rapprocher de Remo, puis il reposa la balle par

terre.

Après une multitude de déclics, Remo perçut la voix de Smith et l'opératrice qui lui disait :

— Un cochon impérialiste vous demande.

Elle provoqua un déclic assourdissant à l'oreille de Remo, en le mettant en ligne.

— C'est Remo. Nous allons en Espagne. Eh oui, Smitty, en Espagne... Faut pas me demander ça. Elle a dit l'Espagne, nous allons en Espagne... C'est vous qui m'avez chargé de faire ça... Je sais, le monde en dépend... D'accord, d'accord, d'accord, d'accord.

*

* *

Après avoir raccroché, Remo s'approcha de l'homme en couchedolotte et serviette-éponge qui venait de se remettre sur la tête la balle de coton. Remo la lui arrangea un peu mieux, d'un petit mouvement vif, en l'enfonçant si bien autour des oreilles que l'homme avait maintenant l'air d'un coussin ambulant.

— Nous allons en Espagne, lui dit Remo. Voyez, il suffit de demander. C'est pas beau d'écouter aux portes.

Ils étaient les seuls passagers de première classe, dans l'avion, et Chiun prit sa place habituelle contre un hublot, de manière à pouvoir surveiller l'aile et s'assurer qu'elle ne se détachait pas. Alors que l'appareil roulait vers son point fixe, il dit :

— Tu as bien agi, Remo.

Terri et Remo étaient assis de l'autre côté de la travée.

— Ah ? En faisant quoi ? demanda Remo.

— En ne nous faisant pas monter dans un avion d'Air India. Je refuse de voler dans quelque chose manipulé par ces sauvages.

— Je comprends, dit Remo.

Chiun hocha la tête et reprit sa surveillance de l'aile.

— Comment est-ce qu'il peut être parfois si gentil et d'autres fois si méchant ? demanda Terri à Remo.

— Vous le trouvez méchant en ce moment ? Attendez d'avoir appris le coréen des rues et de comprendre ce qu'il dit dans votre dos !

Terri renifla avec mépris et passa devant Remo pour aller s'asseoir à côté de Chiun.

— Je préfère être assis seul, dit-il. Arrière, femme.

Et il lui tourna le dos pour fixer son regard sur l'aile.

Terri se leva et regagna sa place près de Remo. Il lui sourit.

— Bienvenue au club. Quand il vous insulte, c'est qu'il vous aime bien.

— Vous devez m'adorer tous les deux, alors !

— Seulement lui, dit Remo.

Smith se réveillait régulièrement à 5 h 29, une minute avant la sonnerie de son réveil. Aussitôt, il débranchait la sonnerie pour qu'elle ne dérange pas sa femme.

Mais ce jour-là, il se réveilla à 5 h 24, cinq minutes entières plus tôt que d'habitude, et comprit que quelque chose n'allait pas. Il avait dû rêver. Mais de quoi ?

Puis il se souvint. Ce n'était pas un rêve. Une pensée. Le fou qui téléphonait de quelque part dans l'Ouest avait parlé de cinéma.

Soudain, tout s'éclaircissait, les points bruts, tout le monde qui volait tout le monde. Inexplicablement, les archives de CURE avaient abouti dans le système informatique d'un cinéaste. Non... un auteur, se rappela Smith. Par là-bas quelque part, un scénariste avait tous les dossiers de CURE et maintenant il écrivait un scénario basé sur les exploits de Remo et de Chiun.

Un petit frisson glacé parcourut le corps de Smith.

— Tu vas bien, mon chéri ? demanda sa femme dans l'obscurité de leur chambre.

— Oui. Pourquoi ?

— Tu es réveillé plus tôt.

— Oui. Il m'est venu une idée.

— Comme c'est insolite.

— Navré de t'avoir dérangée, ma chérie.

— Oh, tu ne me déranges pas.

— Rendors-toi.

— Si tu es sûr que tout va bien.

— Tout va bien, affirma Smith.

Il se pencha pour poser un petit baiser sur la joue de sa femme et quitta rapidement la chambre pour aller s'habiller.

Mais M^{rs} Smith comprit que quelque chose n'allait pas du tout quand, deux minutes plus tard, le réveil sonna. Smith avait oublié de débrancher la sonnerie, pour la première fois depuis plus de vingt ans.

CHAPITRE XIII

Ses bagages étaient sans défauts. Les munitions et les armes auxiliaires étaient bien soigneusement rangées dans les cavités doublées de plomb de fausses machines à écrire et de faux magnétophones ; ainsi le matériel à rayons X des aéroports ne révélerait que le contour de ces objets ordinaires.

Mais la plus grande partie de l'arsenal du commandant Hilton Marmaduke Spencer était sur sa personne, incorporé à son costume, ses souliers, ses manches, sa ceinture.

— Comment passerez-vous la sécurité de l'aéroport ? lui demanda Wissex.

— Exactement comme je me suis échappé de Moscou en 64, répliqua Spencer. Je ne vous ai pas raconté ça ? J'étais...

— Vraiment, il faut que je parte, maintenant, interrompit Wissex. Bonne chance pour votre mission.

— La chance n'a rien à voir là-dedans, vieille toupie, répliqua Spencer.

À l'aéroport de Heathrow, il y avait un interminable corridor conduisant à la salle d'attente et d'embarquement d'Air Iberia. Seuls les passagers avaient le droit de passer par le portique de sécurité à l'entrée du couloir.

Quarante minutes avant l'heure d'embarquement, Spencer était au bar de l'aéroport et attendait quelqu'un.

— Stolichnaya, double, commanda-t-il.

— Comment la prenez-vous, monsieur ? demanda le barman.

— Sans eau, naturellement. Et apportez le poivre.

Le barman revint placer devant Spencer le gros gobelet et le poivrier. Spencer en saupoudra sur l'alcool. Les petits grains de poivre y flottèrent un moment, puis ils tombèrent au fond. Spencer sourit au barman.

— Le seul moyen de boire de la vodka, vous savez. Le poivre entraîne les impuretés dans le fond du verre. Ce qui reste, c'est de la vodka pure. Je l'ai toujours bue comme ça.

— Ils font tous ça maintenant, répondit le barman avec une monumentale indifférence. J'ai lu ça une fois dans un roman de James Bond. Même les Yanks le font, c'est dire !

— Jusqu'à ce que je lui montre, répliqua très froidement Spencer. À ce type qui écrivait les histoires de James Bond. Il buvait sa vodka avec du Coca Cola, avant.

Ses yeux mirent le barman au défi de discuter mais l'homme était déjà parti servir un autre consommateur.

Dix minutes plus tard, celui que Spencer attendait arriva. Il était de la même taille que lui et portait un costume identique, bleu marine à fines rayures avec une pochette rouge. Comme Spencer, il avait une moustache rousse et un chapeau panama. Côte à côte dans la pénombre du bar, ils avaient l'air de deux jumeaux ou d'un acteur avec le cascadeur qui le doublait.

— Synchronisons nos montres, dit Spencer. Quatorze heures quarante-trois minutes quarante secondes. Quarante-deux. Quarante-quatre.

— J'y suis, dit l'homme.

— Bien. À deux heures quarante-sept précises, nous y allons.

— D'accord.

— Voilà le billet.

Spencer tendit à son compagnon le billet de son vol et l'homme partit vers les portes d'embarquement d'Air Iberia.

Spencer vida son verre de vodka, en prenant soin de ne pas avaler le poivre du fond, qu'il savait à présent contaminé d'huile minérale. Il songea à laisser un pourboire au barman mais se ravisa vite. Que les amis yankees qui buvaient de la vodka poivrée lui laissent des pourboires ! Spencer ramassa son petit sac de gymnastique en nylon et se rendit aux toilettes, à côté du bar. Enfermé dans un des W-C, il retira du sac de nylon une longue blouse de médecin qu'il enfila par-dessus son costume. De larges lunettes noires enveloppantes lui couvrirent les yeux. Du fond du sac de gym, il retira une vieille trousse de médecin.

Puis il roula le sac de nylon, bien serré, et le fourra dans sa ceinture. Il consulta sa montre. Quatorze heures, quarante-six minutes trente-cinq secondes.

Presque l'heure.

Il sortit des toilettes à l'instant où apparaissait sur le cadran le chiffre de la minute.

14 h 47.

Il entendit un hurlement strident au fond du couloir d'Air Iberia et se précipita vers la source du bruit. Devant lui, il y avait un groupe serré.

— Place ! Place ! cria Spencer avec un lourd accent allemand. Je suis médecin. Laissez-moi passer !

Il passa en courant à côté du portique de sécurité et joua des coudes dans la foule jusqu'à ce qu'il trouve l'homme à la moustache rousse, qui était couché par terre, haletant, les mains crispées sur sa poitrine.

Très professionnellement, Spencer s'accroupit et lui prit le pouls.

— Très sérieux, dit-il. J'ai besoin de place pour le soigner. Reculez. Tous. *Schnell !*

Il souleva l'homme et le porta le long du couloir, vers les avions, puis il poussa la porte des premières toilettes pour hommes qu'il trouva.

Il n'y avait personne et l'autre moustachu se mit rapidement debout. Spencer s'adossa à la porte en la maintenant fermée, tout en ôtant sa blouse. L'autre l'enfila, et prit aussi les lunettes noires enveloppantes. Il glissa le sac en nylon dans sa ceinture, se retourna et se regarda dans la glace.

— Pas mal, pas mal, marmonna-t-il.

Dehors, des gens tapaient à la porte.

— Bien, allons-y, dit-il. Ah ! J'allais oublier le billet.

L'homme portant maintenant la blouse remit à Spencer le billet d'Air Iberia et sortit le premier.

— Tout va bien, annonça-t-il avec le même accent allemand que Spencer. Heureusement, j'étais là. Rien qu'un morceau de bonbon coincé dans le gosier. Heureusement, j'étais là. Je l'ai bien délivré.

Rapidement, l'homme en blouse de médecin repartit. La foule le suivit des yeux pendant que Spencer sortait des toilettes et se dirigeait vers le guichet d'Air Iberia, où il obtint une carte d'embarquement. Puis il alla s'asseoir et se plongea la figure dans un magazine.

Trois minutes plus tard, les passagers furent appelés et cinq minutes après, les bras et les jambes entourés de pistolets, de roquettes, de couteaux et de bombes, le commandant Hilton Marmaduke Spencer était confortablement vautré dans un fauteuil de première classe, contre un hublot.

Il y avait longtemps, pensait-il, qu'il n'avait pas eu de mission intéressante pour Wissex. Ces deux-là, le Yankee et le vieil Oriental, seraient peut-être intéressants. Dix-huit hommes étaient déjà morts en cherchant à les éliminer. Oui, ce serait peut-être amusant.

Dix-huit morts. Ça ne l'inquiétait pas. Pas un de ces morts n'avait été British. Attendez un peu que le Yank et le Chinetoque se heurtent à de l'acier britannique !

Spencer sourit et le martèlement recommença dans ses tempes.

*

* *

Le syndicat des auteurs de films était incapable d'aider Smith.

— Je cherche un scénariste, avait-il annoncé.

Et la dame qui répondait au téléphone répliqua :

— Choisissez-en un. Nous avons sept mille membres.

— Celui-là doit avoir un ordinateur.

— Ça réduit le choix à six mille neuf cents, dit l'employée. C'est un

grand prétexte pour ne pas travailler. Ils ne peuvent pas écrire de scénarios, mais ils savent sûrement jouer au Pac Man. Vous n'avez pas d'autre indice ?

— Il écrit peut-être un scénario sur un assassin oriental, dit Smith sans perdre tout espoir.

— Pas question.

— Pardon ?

— Personne ne fait d'assassins. Chopsaki. Les films ne rapporte jamais rien. Bruce Lee est mort mais il était mort au box-office bien avant de mourir. Je crains de ne pouvoir vous aider, dit la femme et elle raccrocha.

Et voilà. Smith comprit qu'il n'avait d'autre choix que d'attendre que le fou le rappelle. Le téléphone sonna.

— Smith.

— Vous savez qui c'est, répondit la voix.

— Oui, sauf que je n'ai pas de nom à mettre sur cette voix.

— Ça ne fait rien. Appelez-la comme vous voudrez, une rose est une rose.

— Manifestement, vous êtes le produit d'une éducation classique, pontifia Smith.

— Vous savez, je n'ai pas vraiment confiance en vous, dit Barry Schweid.

— Je croyais que nous nous entendions très bien.

— Nous verrons ça quand nous poursuivrons nos négociations.

— Quelles négociations ? Je vous ai offert tout ce que vous demandiez.

— C'est pour ça que je n'ai pas confiance en vous. Vous êtes quelle espèce de producteur, d'abord ? Je demande deux cent cinquante et vous acceptez deux cent cinquante. Qu'est-ce que ça veut dire, ces conneries ? Je vous demande dix points et j'obtiens dix points. Points bruts. Marlon Brando n'obtient pas des points aussi facilement et il voulait jouer le père de Superman dans une valise.

« Fou à lier », pensa Smith. Hollywood a réellement brouillé le cerveau de celui-là. Il n'en reste rien. Qu'est-ce qu'il allait demander, maintenant ?

— Eh bien, qu'est-ce que vous voulez ? demanda Smith.

— J'ai beaucoup réfléchi. Je veux trois cent cinquante mille et treize points.

Smith hésita un moment. S'il acceptait ça, qu'est-ce que ce cinglé allait encore exiger ? Il réfléchit pendant une fraction de seconde et en revint à ses racines avaricieuses de Nouvelle-Angleterre.

Il abattit son point sur le bureau.

— Pas question ! cria-t-il. Ça suffit. Pas de trois cent cinquante mille ni de treize points. Et pas de deux cent cinquante mille et dix

points non plus. L'offre est maintenant de deux cent mille et huit points. À prendre ou à laisser. Vous avez cinq secondes. Une, deux...

— Bougez pas ! Attendez !

— Je n'attends pas. Je ne vais pas me laisser éternellement mener par le bout du nez. Trois. Quatre. Cinq...

— D'accord, d'accord, gémit Barry Schweid. Marché conclu. Deux cents mille et huit points. Et je ferai un remaniement gratuit. Ne le dites pas au syndicat.

— Je ne sais pas. Ça fait beaucoup d'argent, dit Smith.

— Cent quatre-vingt-dix ! Je prendrai cent quatre-vingt-dix.

— D'accord, répondit Smith après un petit silence. Alors, qui diable êtes-vous ? C'est fini, les petits jeux avec moi !

— Très bien. Je suis Barry Schweid.

— Adresse et numéro de téléphone. Mes avocats en auront besoin.

Schweid les donna à toute vitesse, puis il demanda :

— Je ne sais pas grand-chose de vous, vous savez. Qui êtes-vous, au juste ?

— Celui qui va vous payer cent quatre-vingt-dix mille dollars et huit points. Je veux ce scénario entre mes mains après-demain, ordonna Smith et il donna le numéro d'une boîte postale personnelle à Manhattan. Sans faute. Vous avez compris ?

— Maintenant, vous parlez comme un producteur ! s'exclama Schweid. Il sera là.

— Et je ne veux pas d'un tas de copies qui se baladent dans la nature, non plus, précisa Smith avant de raccrocher.

Il souriait, en se disant qu'il devrait peut-être traiter Remo comme ça. Ce serait peut-être plus efficace que d'essayer de raisonner avec lui. Il se promit de garder cette pensée présente à son esprit.

Et, à cinq mille kilomètres, Barry Schweid raccrochait en fronçant les sourcils. En essayant de négociier tout seul, il s'était volé soixante mille dollars et deux points.

Ce n'était pas juste. Les producteurs exploitaient toujours les auteurs. Il songea qu'il avait besoin de secours et, plus il y réfléchit, plus il fut certain d'avoir sous la main exactement qui il fallait pour négociier avec un producteur voleur.

Deux producteurs voleurs.

Bindle et Marmelstein.

CHAPITRE XIV

Le bruit de la foule paraissait lointain mais quand on criait « Olé » même les murs vibraient. Remo rouspétait.

— Ça devient ridicule. Est-ce que vous ne pourriez pas nous emmener quelque part où il n'y a pas de vaches ?

— Chut, répondit simplement Terri agacée.

Elle avançait dans un tunnel obscur, en balayant les parois de sa torche électrique. L'unique autre éclairage venait d'une petite ampoule nue au bout d'un fil, sous la voûte de pierre, à trente mètres derrière eux, et d'une mince ligne de soleil s'infiltrant à vingt mètres devant eux sous les deux battants de bois d'une espèce de grande porte.

— Olé ! Olé ! rugit encore la foule.

— C'est par ici, quelque part ! s'écria Terri au comble de l'exaspération en déplaçant rageusement son faisceau sur le mur de pierre humide.

L'air sentait le moisi, l'humidité aigre et il y avait une odeur animale douceâtre qui rappelait les hamburgers. Du temps où Remo était encore capable de manger des hamburgers.

Il remarqua que Chiun, à côté de Terri, frottait du bout de sa sandale le dépôt de poussière blanche sur le sol de pierre, que le temps avait fait tomber des murs. Son pied frottait le long de leur base, comme s'il passait distraitemment le temps, mais Remo comprenait, à la position voûtée de ses épaules, que Chiun n'était pas distrait.

Alors que Terri Pomfret continuait d'illuminer le mur avec sa torche, de le tâter de son autre main, cherchant quelque chose, Chiun passa de l'autre côté du tunnel et y examina la poudre blanche par terre.

Remo s'ennuyait. Il s'assit par terre. Dans son dos, le mur était froid et dur, son humidité pénétrait à travers son teeshirt noir. Il regarda Terri aller et venir avec sa lumière, errant au hasard, et Chiun qui traînait son pied, et il s'aperçut qu'il était fatigué. Fatigué des missions, fatigué des voyages, fatigué de la monotonie de tout.

Il regarda Chiun pousser son orteil dans la poussière.

Est-ce que Chiun s'ennuyait aussi ? Est-ce que pendant des millénaires les Maîtres de Sinanju avaient passé leur vie dans l'ennui et le désespoir, en souhaitant que quelque chose arrive, n'importe quoi ?

Non. C'était toute la différence entre Chiun et lui, entre le vrai

Maître de Sinanju et le jeune Américain qui serait un jour le nouveau Maître régnant de Sinanju.

Chiun prenait chaque jour comme il venait, chaque événement de la vie comme il arrivait, tout son être emplí de la paix de l'âme et de la bonté qui vient de ce que l'on sait qui on est et ce qu'on vaut. Remo était encore incertain, dérouté, déchiré entre l'Occident où il était né et l'Orient où vivait à présent son esprit. Mais Chiun était en paix avec lui-même et Remo enviait son calme tranquille.

Chiun, traînant toujours les pieds dans la poussière, était arrivé auprès de Remo. Sa sandale toucha les pieds de Remo.

— Ôte tes jambes de là, attardé, dit Chiun.

Remo baissa les yeux. Ses pieds gênaient Chiun.

« Et voilà ce que vaut la paix de l'âme, pensa-t-il. J'aime encore mieux le chaos. »

Chiun lui donna un coup de pied pour lui faire déplacer ses jambes.

*

* *

Le commandant Spencer était parmi les premiers passagers à descendre de l'avion, à Madrid, mais il s'arrêta net en entrant dans l'aérogare quand il vit un autre détecteur de métal par où il devrait passer.

Il n'avait plus de faux médecins dans la manche, mais il se permit un sourire en songeant à ce qu'il y avait réellement dans ses manches : les deux missiles portables à tête chercheuse détectrice de chaleur, conçus pour être tirés à la main.

Il fit demi-tour pour remonter à bord. Les derniers passagers sortaient, en adressant les remerciements d'usage à un steward d'amabilité douteuse et de préférences sexuelles indéterminées. Spencer lui passa devant en disant d'un air penaud :

— J'ai oublié quelque chose à ma place.

— Ça arrive à chaque vol, grogna le steward.

Spencer alla vers l'arrière de l'appareil, au-delà de sa place, dans les petites toilettes où il s'enferma. Appuyé contre le lavabo, il se prépara et attendit.

Cinq minutes plus tard, le steward vint frapper.

— Vous êtes là-dedans ? Vous ne devriez pas être là en ce moment. Il y a des toilettes dans l'aérogare. Je dois vous prier de quitter l'avion immédiatement.

La porte s'ouvrit et un bras musclé tira le steward à l'intérieur.

D'un mouvement précis et souple, Spencer lui trancha la gorge et le pencha au-dessus du lavabo, pour que le sang ne tache pas l'uniforme.

Difficilement, l'espace était étroit, Spencer en dépouilla l'homme. L'uniforme ne lui allait pas très bien, il était un peu serré, surtout par-dessus son costume, mais ça passerait.

Il entrouvrit la porte et risqua un coup d'œil. Personne. Il sortit, referma, arracha le couvercle du cendrier d'un accoudoir et le poussa comme une cale sous la porte. Il n'empêcherait personne d'entrer mais tiendrait assez longtemps pour convaincre quelqu'un qu'une trousse à outils s'imposait pour réparer la porte récalcitrante. Et à ce moment, Spencer serait parti depuis longtemps.

Quelques instants plus tard, il se mêla à un groupe d'hôtesse blondes qui venaient de descendre d'un appareil de la Pan Am. Il les écouta parler, avec un accent impossible, des meilleurs endroits de Madrid pour mettre la main sur des hommes riches. Ils passèrent tous à côté du portique de sécurité et Spencer agita une main à la jeune femme de service. Elle lui répondit par un sourire et un clin d'œil.

*

* *

— Jeune personne, dit Chiun. C'est ici.

Chiun se tenait devant une partie du mur que Remo ne trouvait pas différente des autres. Terri se précipita, braqua sa torche et marmonna :

— Je ne vois... Ah, là ? Oui, sous la saleté !

Tirant un mouchoir de sa poche arrière elle se mit à frotter énergiquement le mur. Remo distingua alors un pâle reflet doré, luisant faiblement à la lumière. Chiun recula vers Remo, pour observer.

— Comment avez-vous su que c'était là ? lui demanda Remo.

— La poudre, par terre.

— Ouais ? Et alors ?

— Tu es vraiment obtus, par moments, grommela Chiun. Il y en a moins ici qu'ailleurs.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Il ne suffit pas que j'aie trouvé la plaque dorée ? Il faut encore que je sois soumis à un contre-interrogatoire impitoyable ?

— Je voudrais simplement comprendre comment vous pensez. Ce n'est pas impitoyable, ça.

— C'est de l'intrusion. Tout est là, à ta vue. Pourquoi est-ce que tu ne le vois pas ?

— Parce que je ne sais pas ce que je dois voir ! répliqua Remo.

— Et si un homme aux yeux fermés, fort, demande de quelle couleur est le ciel et si quelqu'un le lui dit, est-ce que ça signifie qu'il pourra voir le prochain ciel les yeux toujours fermés ? demanda Chiun.

— Je ne comprends absolument pas ce que tout ça veut dire.

— Tu es désespérant, déclara Chiun et il s'éloigna dans le tunnel.

Remo concentra toute sa pensée sur la poussière du sol. Au bout d'un moment, Chiun revint alors que Terri s'exclamait :

— Oooooohhhhh.

C'était un long soupir désolé et elle tourna vers Remo une figure bouleversée.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas là.

— À part ça, quoi de neuf ? Ça n'était nulle part où nous sommes allés.

— Ça, c'est neuf, rétorqua Terri. Ce n'est pas ici et ça n'est nulle part ailleurs.

Puis elle s'adressa à Chiun :

— Ça dit qu'il n'y a pas d'or, expliqua-t-elle en braquant sa torche sur la plaque. Ça dit...

— Ça dit « Ne cherchez pas davantage. L'or n'existe plus. Vous ne le trouverez pas. »

Terri fut suffoquée.

— Comment le savez-vous ?

— C'était il y a bien des années, au temps du Maître Hup To. Il est allé en Hamidie accomplir une mission pour le chef de ce peuple doré. Ce maître a appris le langage du peuple et les maîtres se transmettent ces choses. Sauf, dit Chiun en regardant Remo, certains maîtres qui ont le malheur de n'avoir personne à qui transmettre la sagesse. La vie de ceux-là se passe à crier dans des crevasses de la montagne en rêvant qu'elles sont des oreilles.

— J'y suis ! cria Remo.

— Restes-y.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous savez lire l'ancien hamidique ? s'écria Terri.

— Parce que ce n'était pas nécessaire, répondit Chiun. Vous traduisiez tout correctement et vous n'avez rien laissé passer. Jusqu'à présent.

— Non, j'y suis vraiment ! glapit de nouveau Remo en se levant.

— Taisez-vous ! lui lança Terri et elle demanda à Chiun : Qu'est-ce qui vient de m'échapper ?

— Vous n'avez rien remarqué de bizarre, dans la gravure de ces caractères ?

— Non... Ils sont tous pareils. Attendez !

— C'est justement ! s'exclama Remo et il parla à toute vitesse pour ne pas être interrompu. Toutes les plaques sont pareilles parce qu'elles ont été écrites par la même personne. C'est pour ça qu'il y a moins de poussière par terre, sous la plaque. Parce que quelqu'un l'a dérangée

en venant ici accrocher cette plaque, voilà pourquoi ! C'est probablement le même type qui les a installées partout. Voilà ce qui s'est passé. J'ai tout deviné. Moi !

Il regarda Chiun qui le dédaigna et se tourna vers Terri, puis il regarda Terri qui le dédaigna et se tourna vers Chiun.

— L'écriture est exactement la même, dit-elle. Ça ne devrait pas. Il devrait y avoir des différences, si les plaques avaient été gravées par diverses personnes et à des époques différentes. Elles ont toutes été écrites par une seule personne.

— Précisément, dit Chiun.

— Vous le saviez !

— Seulement quand j'ai tâté les bords des caractères, ici. Sur les lignes droites, il y a une petite encoche. Ça vient d'un défaut du ciseau à graver. Il y avait le même défaut sur les autres plaques. Écrites par le même homme, avec le même outil, en même temps.

— Et probablement au même endroit, dit Terri.

— Exact. Personne n'a pu voyager aussi loin pour graver des plaques dans le monde entier. Surtout pas dans l'ancien temps. Les navires hamidiens étaient trop lents, ils étaient conçus pour le transport des marchandises et à Sinanju il y a un dicton, prétendant que si les Hamidiens vous offrent une traversée, on ira plus vite en nageant.

— Mais pourquoi, murmura Terri, je veux dire pourquoi est-ce qu'on s'est donné tout ce mal et qu'on a fait tous ces frais pour fabriquer ces fausses plaques à notre intention ?

— Parce que quelqu'un voulait que nous fassions exactement ce que nous avons fait, répondit Chiun. Et il y a encore autre chose. Il y a toujours eu des histoires de montagnes d'or. Mais jamais une montagne d'or n'a été trouvée.

Terri secoua la tête.

— Oui veut que nous fassions ce que nous avons fait ? Je ne comprends pas.

Ils furent interrompus par une sonnerie de trompettes, jouant la marche espagnole de l'invitation au taureau.

Et puis, derrière eux, ils entendirent un autre bruit, un martèlement de lourds sabots et l'ébrouement terrible d'un taureau furieux. Et puis l'animal apparut, une demi-tonne de bestiau, à un tournant du passage. Il s'arrêta sous l'ampoule nue. Ses yeux considérèrent méchamment les trois êtres humains. De la vapeur jaillissait de ses naseaux et formait de petits nuages dans l'humidité froide du tunnel. Il donnait de grands coups de queue rageurs.

— Ah merde, souffla Terri.

— Big Mac est arrivé, annonça Remo.

Plusieurs femmes sourirent chaleureusement au commandant Spencer quand il descendit des gradins de la Plaza de Toros. Il en frôla une et murmura des excuses.

— Señor, vous pouvez me bousculer quand vous voudrez, dit-elle en lui faisant des yeux de biche langoureuse.

— Plus tard, peut-être, marmonna Spencer sans s'attarder.

Il n'avait pas la tête aux femmes. Il ne pensait qu'à la chasse. Le gibier attendait et il était le chasseur.

Le martèlement avait repris dans ses tempes.

Le taureau maintenait sa position. Remo, Chiun et Terri l'examinaient quand soudain, derrière eux, le tunnel fut baigné d'une chaude lumière dorée. Remo tourna la tête. Les immenses battants de la *porte* donnant sur l'arène s'étaient ouverts et il vit, encadrés par la porte comme dans le viseur d'un appareil photo, un matador à pied et deux picadors à cheval.

Remo regarda de nouveau le taureau et Chiun lui dit :

— Remo, débarrasse-nous de cette chose, s'il te plaît.

— Vous ne m'avez jamais expliqué comment faire les taureaux.

— Tu ne sais pas voir les choses. Tu ne peux pas faire les taureaux. À quoi sers-tu ? demanda Chiun.

— Je suis bon au lit.

— Est-ce que vous allez finir de vous chamailler et faire quelque chose avec cette bête ? cria Terri.

Remo s'avança dans le tunnel et appela :

— Héééééé ! Toro !... Hein ? Qu'est-ce que vous dites de ça ? demanda-t-il à Terri. J'ai vu ça un jour dans un film d'Anthony Quinn.

Terri se tourna vers l'entrée ensoleillée.

— Moi, je m'en vais, annonça-t-elle mais Chiun lui saisit le bras et la retint.

— Nous ne savons pas ce qu'il y a là dehors. Quelqu'un nous a amenés ici. Quelqu'un peut vous attendre dehors.

— Quoi que je fasse, je suis fichue, alors, grogna Terri et, au même instant, le taureau chargea.

Spencer était devant le premier rang de loges, juste derrière la haute barrière de bois. Il appuya une main sur le dessus des épaisses planches, sauta avec légèreté et retomba sur le sable de l'arène.

La foule le vit, retint son souffle, et puis les spectateurs se mirent à causer nerveusement entre eux. Spencer traversa l'arène, vers la porte ouverte du tauril.

Le matador se précipita pour l'arrêter mais, sans ralentir le pas, l'Anglais l'envoya tomber à la renverse dans le sable, d'un magistral

revers de main en pleine figure. Sur ce, l'Anglais en costume de ville bleu marine arriva à la porte et entra.

Remo faisait l'intéressant. Le taureau avait interrompu sa charge et Remo était tombé à genoux, le nez contre le mufle de l'énorme bête. Du coin de la bouche, il dit à Terri :

— Oh là, là, quelle haleine ! Ça vous plaît, ce truc-là ?

Mais Terri ne répondit pas. Ce fut à sa place une autre voix, une voix d'homme étonnamment aimable :

— Pas mal, Yank. Dommage que vous n'ayez plus le temps d'en faire carrière.

D'un mouvement souple, Spencer enleva sa veste et la jeta par terre, puis il referma les deux battants.

Fixée sur chaque manche de chemise, il y avait une mince bombe de vingt centimètres, qui avait l'air d'une fusée de feu d'artifice. Spencer en détacha une du crampon de son bras gauche, puis il l'appuya sur son coude replié et visa Remo. Il tourna une minuscule goupille à la base du missile et, dans un souffle puissant et un jeu de flamme, le projectile vola dans le tunnel.

Remo se releva et se retourna mais il n'avait pas le temps de lever les bras ou de réagir à l'arme. Avant qu'elle le frappe, Chiun se jeta devant lui, son kimono jaune tournoyant comme un soleil dans la pénombre du tunnel. Le tranchant de sa main effleura la fusée et elle passa par-dessus l'épaule de Remo pour aller exploser contre le mur.

Sans regarder derrière lui, Remo donna un coup de poing entre les yeux du taureau.

— Dors, Ferdinand, ordonna-t-il.

Le taureau gémit et s'écroula sur le flanc, sans connaissance. Remo fit un pas vers l'Anglais mais déjà Spencer avait arraché le second missile de son bras droit. Chiun empoigna Terri et courut avec elle vers le fond du tunnel. Remo les suivit. Il entendit derrière lui le rire strident de Spencer.

— Je connais ces lance-boums, souffla Chiun. Ils cherchent la chaleur du corps.

Ils passèrent sous la petite ampoule électrique qui éclairait faiblement le fond du passage. Une lourde porte de fer leur barrait le chemin du dédale passant sous les gradins de l'arène. Quand ils se retournèrent, le dos au mur de pierre, Spencer s'approchait d'eux. Il contourna le taureau inerte.

— Venez, petite demoiselle, dit-il à Terri. Je ne veux pas avoir à vous faire de mal, vous savez.

— Je comprends, marmonna-t-elle.

— Vous comprenez ? cria Remo. Il veut nous tuer et vous comprenez ? Mettez plutôt vos avirons dans l'eau !

Il se tourna vers Chiun. Il savait qu'ils pourraient tous deux

s'échapper par la porte de fer mais Terri serait trop lente, trop vulnérable. Leur fuite lui coûterait la vie.

Chiun regardait fixement le solide Anglais mais il n'y avait dans ses yeux ni menace ni peur. C'était un curieux regard morne, terne comme si Chiun était embaumé, le regard fixe d'un mort. Toute couleur avait disparu de sa figure et, dans le mauvais éclairage de l'ampoule, il avait l'air d'un spectre.

Il s'avança vers Spencer.

L'Anglais s'était arrêté à six ou sept mètres d'eux. Au-dehors, les trompettes sonnèrent encore dans l'arène, pour appeler le taureau. Chiun n'était plus qu'à un mètre de Spencer.

— Hors de mon chemin, vieil homme, dit Spencer.

Chiun secoua la tête, tristement et catégoriquement. Remo remarqua qu'il était très raide, comme si la vie l'avait déjà quitté. Que faisait-il donc ?

— À votre aise, Monsieur, gronda Spencer.

À un mètre de distance seulement, il pointa le missile sur le front de Chiun. Puis il tourna la goupille à la base. La fusée partit dans un sifflement mais, apparemment par magie, elle vira vers le haut et explosa contre l'ampoule du plafond.

Terri retint sa respiration tandis que Chiun tendait lentement un doigt nouveau vers la joue de l'Anglais.

— C'est froid, murmura Spencer. Vous êtes froid.

Remo hocha la tête. Naturellement. La seule défense contre les bombes qui se braquaient sur la chaleur humaine était un corps inhumainement froid.

— Froid, répéta Spencer.

— Comme vous le serez bientôt, dit tranquillement Chiun. Remo, supprime celui-là.

— Vous êtes plus près, répliqua Remo. Faites-le.

— Tu as besoin de t'entraîner.

Remo soupira et lâcha le bras de Terri.

— Très bien, je vais le faire. Mais je commence à en avoir assez d'être le larbin. Attendez, nous devrions l'interroger. Trouver ce qui se passe, avec ces inscriptions bidons. Bonne idée, Chiun. Je vais m'en occuper.

— Je ne crois pas que vous allez faire quoi que ce soit aussi facilement, dit Spencer. Vous avez déjà vu un de ces trucs-là ?

Il décrocha, derrière sa ceinture, une petite boule noire qui avait l'air d'une balle réglementaire de hand-ball.

— Naaah, fit Remo. Chiun, vous avez déjà vu ça, vous ?

— Non. Demande-lui s'il joue aux Envahisseurs du Ciel ?

— Je ne le pense pas.

Remo passa devant Chiun et le vieux Coréen retourna protéger

Terri.

— C'est une redoutable bombe à fragmentation, expliqua Spencer. Elle va vous faire sauter en mille morceaux, Yankee.

— Naah, répéta Remo. Ces trucs-là ne marchent jamais. Ça n'explose pas et si ça saute, ça ne fait que casser les fenêtres et rien d'autre.

Derrière lui, Chiun grommela :

— Les Anglais se servent toujours de jouets. C'est pour ça qu'ils n'ont jamais rien fait de bon.

— Je sais, petit père.

— C'est ce que nous allons voir, gronda Spencer, cramoisi de fureur.

Délicatement, par en dessous, il lança la bombe à fragmentation sur Remo puis il repartit en courant vers l'entrée du tunnel. Remo attrapa la bombe au vol et la soupesa dans sa main. Il sentait ses trépidations. Il y avait une charge explosive à l'intérieur et, quand elle sauterait, elle percerait l'enveloppe de métal qui était quadrillée pour se briser en morceaux aux bords acérés. Mais tout comme de l'eau ne pouvait se précipiter dans un vase déjà plein, une force explosive ne pouvait sauter si elle était contenue par une force exactement égale à elle-même.

Ce serait une impasse : une force irrésistible pressant un objet inamovible, sans céder tant que la puissance de la force n'aurait pas dissipé ses vibrations dans l'air ambiant. Remo sentait toujours la bombe bourdonner dans sa main. Il écarta les doigts, pour voir s'ils pourraient entourer toute la sphère mais elle était un peu trop grosse. Certaines parties du métal n'étaient pas couvertes et la force explosive passerait par là. Et alors toute la bombe exploserait et emporterait la main de Remo.

Il plaqua sa main gauche sur la droite. Ses doigts sensibles sentirent le froid du métal. Il assouplit ses mains, détendit ses muscles et s'assura qu'il recouvrait complètement la surface de la boule. Puis il commença à exercer une pression. C'était le plus délicat, faire en sorte que la pression extérieure soit exactement de la même puissance que celle qui se dégagerait au moment de l'explosion.

Il sentit un déclic quand le mécanisme de mise à feu se déclencha à l'intérieur. Entre ses mains, il sentit croître la poussée contre son annulaire gauche et son auriculaire droit. Instinctivement, il accrut la pression de ces deux doigts. Il tint bon et l'explosion resta étouffée entre ses mains.

La force se dissipa en ondes de pression, dans l'air entourant ses mains, et puis elles atteignirent sa figure. Il les vit frémir dans la lumière de la porte entrouverte dans le fond du passage. Pendant une fraction de seconde, ses bras tremblèrent dans le reflux des ondes.

Enfin, l'explosion ralentit et au bout d'une seconde, la force se dissipa dans les airs, sans mal.

Remo ouvrit les mains et regarda la boule noire intacte. Il la jeta vers Spencer.

— Je vous l'avais dit. On ne peut pas se fier à ces trucs-là.

Spencer recula vivement quand la bombe tomba par terre devant lui et roula d'un côté sans se casser.

L'Anglais se baissa alors et arracha d'un de ses talons une petite pastille qu'il jeta violemment sur le sol aux pieds de Remo. La pastille se brisa dans un bruit de pétard et un nuage de fumée noire enveloppa Remo. Il cessa de respirer, au cas où ce serait du poison. Spencer tira de sa ceinture un couteau à lancer, l'éleva au-dessus de sa tête et le projeta au centre de la fumée, à l'endroit où devait être la poitrine de Remo.

Tout homme normal aurait été sans défense, incapable de voir pour se protéger de la lame aiguë comme un rasoir qui volait vers lui. Mais brouillard ou fumée, Remo le savait, n'étaient pas un seul élément ; c'était un assemblage de fragments, exactement comme la télévision n'était pas une image constamment en mouvement mais une succession de plans fixes passant au rythme de trente images seconde. Il fallait la coopération de l'esprit d'une personne moyenne pour en faire une image mouvante.

Même chose pour la fumée. Elle n'aveuglait pas si la personne se rendait compte qu'elle était faite de particules distinctes. Alors il était possible de braquer le regard sur les particules, avec une vision primaire, pour transformer le brouillard en crachin transparent et, ensuite, utiliser la vision secondaire pour voir l'objet derrière la fumée.

Ainsi, Remo vit le couteau voler vers sa poitrine. Spencer vit son arme disparaître dans la colonne de fumée qui était Remo. Il attendit le bruit sourd et le cri habituels quand elle pénétrerait dans les chairs, mais il n'y eut ni bruit sourd ni cri.

Il n'y eut que le silence, suivi d'un craquement, un craquement sec, métallique. Et les deux moitiés du couteau, la lame et le manche, revinrent en volant hors de la brume pour atterrir sur le sol de pierre aux pieds de Spencer.

— Ah, merde de merde ! gronda-t-il.

Wissex l'avait averti que ces deux-là étaient dangereux mais ne l'avait pas préparé à ça. Il était temps d'avoir recours au Vieux Fidèle. Tandis que la fumée noire se dissipait, Remo redevint visible et Spencer dégaina de l'étui sous son aisselle un Pendleton-Sellers 31, un semi-magnum automatique à armature renforcée Bolan. Le pistolet tira une balle qui explosa en fragments à trente centimètres du canon. Tout homme se trouvant dans le voisinage immédiat devait mourir.

L'arme était capable d'anéantir toute la foule d'un cocktail plus rapidement que l'écrivain Norman Mailer n'anéantit le bon sens en parlant de réforme pénitentiaire.

Spencer tira sur le glisseur pour faire passer une nouvelle balle dans le canon, tout en s'éloignant de Remo, mais l'Américain fou fit un bond suicidaire.

— Ne reculez plus ! cria-t-il.

— Un vieux truc usé, Yankee.

— Je vous avertis. N'allez pas plus loin.

— C'est vous qui allez disparaître, mon vieux.

Trop tard, Spencer entendit le meuglement. Il pivota juste au moment où le taureau lui rentrait dedans. Les longues cornes pointues s'enfoncèrent dans son ventre et le taureau le souleva, empalé sur ses cornes, regarda Remo comme s'il le reconnaissait et fit demi-tour pour sortir en galopant du tunnel par la porte entrouverte.

Le sonneur de trompette soufflait à pleins poumons mais la musique se tut dans un couac quand le taureau déboucha en plein soleil, avec l'Anglais mort planté sur ses cornes.

La foule hurla.

Remo retourna vers Terri et Chiun.

— Zut, maugréa-t-il. Je voulais lui poser des questions et le faire parler.

— Il était très courageux, déclara Terri.

— Votre homme rêvé, hein ? Parfait. Le prochain qui viendra nous attaquer, je le laisserai vous enlever, répliqua Remo.

— Vous n'avez rien fait du tout ! cria Terri. Sa bombe n'a pas explosé. Et son couteau est tombé en morceaux avant de vous toucher. Et le taureau l'a encorné avant qu'il puisse vous tirer dessus.

— Ma petite dame...

— Quoi ?

— Vous êtes une emmerdeuse, lui dit Remo et il lui tourna le dos pour s'adresser à Chiun : J'aimerais bien savoir qui l'a envoyé.

— Je sais qui l'a envoyé, moi.

— Ah oui ? Qui ça ? Comment ?

— Tu n'as pas vu le blason sur sa veste ?

— Non.

— Alors tu n'as pas vu non plus le blason sur la veste des autres qui ont cherché à nous tuer ?

— Non.

— Il doit y avoir le même sur le couteau, affirma Chiun.

Remo retourna ramasser le manche du couteau. Il l'examina, en revenant vers Chiun. Un lion, une gerbe de blé et une dague.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— La Maison de Wissex, répondit Chiun.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des parvenus anglais. Je croyais que nous leur avions donné une leçon, dit Chiun en secouant tristement la tête. Mais il y a des gens qui n'apprennent jamais rien.

CHAPITRE XV

— En voilà un grand.

Hank Bindle regardait les illustrations des Films de l'Année dans *Variety* et il montra à Bruce Marmelstein un placard publicitaire d'une page entière.

— Qu'est-ce que ça raconte ? demanda Marmelstein en se tordant le cou pour regarder.

— Je ne sais pas. Voyons un peu. Il y a l'image d'un avion et d'une fille qui tombe du haut d'un immeuble et puis un type avec une épée.

— Nouveau type ou vieux type ?

— Vieux type, tu sais, vêtu de peaux de bêtes. Avec des muscles, comme Conan le Barbare. Et puis il y a un missile qui se dirige vers la ville.

— On dirait Conan contre Superman. Je ne savais pas que quelqu'un faisait ça, dit Marmelstein. Tu ne peux lire aucun des mots ?

— Je crois que celui-là c'est *le*. C'est bien l et e ?

— Oui, je crois que c'est *le*.

— Tu sais, dit Bindle, je suis content que nous sachions tous les deux que l'autre ne sait pas lire. Ça nous rapproche, comme qui dirait.

— Des associés doivent toujours être francs, déclara Marmelstein.

— C'est bien vrai.

— Bon. Maintenant, voyons ce que nous pouvons voler. Est-ce que la nouvelle raison sociale est homologuée ?

— Oui. Aujourd'hui même.

— Alors maintenant, nous avons une nouvelle structure.

— J'espère que nous garderons celle-ci plus d'une semaine, dit Bindle. J'ai toujours du mal à me rappeler les noms de toutes les sociétés que nous fondons, d'une semaine sur l'autre.

— Laisse-moi le côté commercial, dit Marmelstein. Tu sais, j'aimerais bien savoir ce que manigançait ce Barry Schweid.

— Ouais. Il a du culot de s'adresser à un autre producteur.

— Surtout après que nous eûmes produit ses autres films. *Les Crocs de l'Océan. Guerre de l'Espace. Lointaines rencontres du premier type*. Nous avons fait de bonnes productions. Encore quelques-unes et nous pourrions même cesser de vendre de la cocaïne.

— Ça, je ne sais pas, dit Bindle. Il y a beaucoup d'argent dans la cocaïne.

— Est-ce que nous sommes intéressés par l'argent ou par la création d'un art cinématique durable ? répliqua Marmelstein en

prononçant « cinemakique ».

Les deux associés se regardèrent pendant quelques longues secondes pendant que la question planait dans les airs, attendant une réponse. Finalement, ils hochèrent la tête.

— D'accord. L'argent.

Le téléphone sonna dans le bureau de Marmelstein. Ce bureau était une grande dalle de marbre italien rose, posée sur deux troncs de séquoia bien cirés. Du côté de Marmelstein, le bois avait été évidé pour qu'un petit classeur s'encastre de chaque côté du piédestal.

Il n'y avait rien dans le classeur ; rien que le téléphone. Marmelstein trouvait que ça faisait plouc d'avoir un téléphone sur le bureau. Il ouvrit le tiroir mais avant de répondre au téléphone, il dit à Bindle :

— Écoute un peu le nouveau nom.

Puis il décrocha :

— Allô. Universal Bindle Marmelstein Mammoth Global Magnificent Productions. Que puis-je pour vous ?

Il sourit à Bindle. Le nom de la société avait été soigneusement choisi pour permettre aux deux associés de dire aux gens qu'ils faisaient partie d'Universal en marmonnant le reste du titre, ou qu'ils étaient avec MGM, le sigle de Mammoth Global Magnificent. Toutes les petites ruses payaient, pensait Marmelstein. Et il le disait souvent.

— Bruce, c'est Barry Schweid. Je voudrais que vous m'aidiez.

— C'est ce que je viens de vous dire. Que puis-je pour vous ? J'ai dit ça tout de suite après Universal Bindle Marmelstein Mammoth Global Magnificent Productions. C'est notre nouveau nom.

— Ouais, ouais, je sais tout ça. Je veux vous prendre comme associés pour un de mes films. Associés minoritaires.

— Nous allons commencer immédiatement à récolter des fonds, promet Marmelstein. À parler à des metteurs en scène et des stars. Nous avons encore le temps de...

— Non, interrompit Schweid. Vous allez toucher un pourcentage d'agents. C'est tout. J'ai déjà un producteur.

— Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions, alors ?

— Que vous négociez pour moi. Je crois que ce type veut me baiser.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'il vous refuse ?

— C'est justement ça. Il me donne tout ce que je demande.

— Je n'ai pas confiance en lui, déclara Marmelstein.

— Quand je lui ai demandé de l'argent, il a dit oui, reprit Schweid.

— C'est un voleur !

— Je voulais des points bruts, il me donne les points bruts.

— Oh, le filou ! Vous faire ce coup-là ! J'ai vraiment du mal à croire, parfois, quels malfrats il y a dans cette ville.

— J'ai besoin de vous deux, insista Schweid. Je sais que vous êtes des trafiquants de drogue mais vous savez négocier.

— Vous frappez à la bonne porte, Barry. Dites-moi simplement ce que vous voulez.

— Tout ce que je veux, c'est ce que j'ai obtenu.

Mais je ne veux pas qu'il soit aussi foutrement d'accord sur tout !

— Nous mettrons fin à cette combine tordue, promit Marmelstein. Quand voyons-nous ce type ?

— Je lui téléphonerai ce soir. Une communication-conférence. Vous prendrez la relève, dit Schweid.

— Nous avec vous. Nous le ramènerons à la raison.

Après avoir raccroché, Marmelstein se frotta les mains et regarda Hank Bindle.

— Nous sommes de nouveau avec Schweid. Il a un producteur pour un film mais il n'a pas confiance en lui.

— Il peut avoir confiance en nous, assura Bindle.

— C'est ce que je lui ai dit.

— Quel film ?

— Je ne sais pas. Il a parlé d'art, je crois. Probablement ce truc de *Hamloque*.

— Je crois que c'est *Hamlet*.

— Ouais. *Homelette*. Avec des nichons. J'espère que le type veut le faire avec des nichons.

— Combien y a-t-il pour nous, là-dedans ? demanda Bindle.

Marmelstein commença à répondre mais il s'interrompt.

— Attends... Écoute, n'importe qui peut faire *Homelette*, pas vrai ? Le scénariste est mort je crois, alors ça appartient à tout le monde.

— Ouais. Je crois que c'était une pièce. Shakespeare. Ou un nom comme ça.

— Bien, dit Marmelstein. Ce que nous faisons, c'est écarter ce producteur de Schweid. Si ce mec sans talent peut écrire *Hammerloque*, nous pouvons trouver quelqu'un d'autre pour l'écrire et puis nous le rapportons à ce même producteur. Sans Schweid.

— Bien pensé, Bruce, approuva Bindle.

— Tout ce que nous avons à faire, c'est bousiller la négociation ce soir.

— D'accord.

— Et ça ne devrait nous poser aucun problème.

— Ça ne nous en a jamais posé, reconnut Hank Bindle.

*

* *

Chiun était paisiblement assis sur le balcon de leur chambre d'hôtel de Madrid et contemplait l'étendue de la ville, les immeubles

dorés sous le soleil de l'après-midi.

Remo téléphonait à Smith. L'opératrice fit entendre une multitude de déclics avant d'annoncer, dans un anglais scolaire :

— Je regrette, Monsieur. La ligne est occupée.

— Vous en êtes sûre ? s'étonna Remo. Cette ligne n'est jamais occupée. Nous avons peut-être un faux numéro.

Il le donna de nouveau, en articulant bien.

— Un moment, Monsieur.

Remo écouta encore des déclics, des grésillements, et puis un signal occupé et la voix de l'opératrice :

— Non, Monsieur, c'est vraiment occupé.

— Merci. Je rappellerai plus tard.

Remo raccrocha et se leva du canapé. Ce signal occupé ne lui disait rien de bon. Au cours de toutes ses années avec CURE, Smith avait *toujours* répondu à la première sonnerie.

Un signal occupé rendait en quelque sorte le directeur de CURE plus humain et Remo ne voulait pas traiter avec un Smith humain. Il n'aimait pas forcément l'individu exsangue, sans émotion ni chaleur qu'il imaginait mais au moins il était habitué à ce que Smith soit comme ça. Chaque fois qu'il y avait des changements dans sa vie, ils avaient changé en... enfin, sinon en pire mais au moins dans le sens de plus de tracas, d'irritation ou d'énervement.

La paix et la tranquillité. Voilà à quoi il aspirait.

— C'est ça que je demande dans ce monde, dit-il en sortant sur le balcon derrière Chiun.

— Un cerveau qui fonctionne ? demanda Chiun.

— Je vous en prie ! Ne râlez pas. J'ai pris une résolution. Désormais, je vais mener une vie simple, propre et pure. Plus d'ennuis. Je vais essayer de ne pas m'endormir quand vous me récitez de la poésie Ung. Quand vous me collerez tout sur le dos parce que vous ne pouvez pas terminer votre scénario ou votre feuilleton sur Sinanju, je hocherai la tête et j'accepterai la responsabilité. Je vais changer de vie. Quand cette idiote de Pomfret me crierà après, je répondrai par un sourire. Quand je parlerai à Smith, je l'approuverai au lieu de discuter. Même quand vous me racontez une de vos éternelles histoires stupides, je vais écouter. Écouter vraiment.

— Quand tu parles d'histoires stupides, je suppose que tu veux dire la science des siècles, contenue dans les légendes de Sinanju ? demanda Chiun sans se retourner.

— C'est ça.

— Le chien peut promettre de ne plus aboyer, mais il aboie quand même. Même sa promesse est exprimée dans un aboiement.

— Ouais ? fit Remo. Allez-y. Racontez-moi une histoire. Regardez-moi écouter. Parlez-moi de la montagne d'or. Qu'est-ce que c'est que

tout ça ? Je suis sûr que vous en savez plus long que vous ne le dites à l'idiote.

— C'est une histoire terrible. Je ne veux pas la raconter.

— Allez, ah, s'il vous plaît, supplia Remo parce qu'il savait que Chiun n'attendait que ça.

— Vraiment ? Tu insistes pour que je la raconte ?

— Ma vie ne serait pas complète sans elle. J'irais à la tombe en me demandant encore ce que c'est.

— Eh bien, comme tu veux. Mais c'est seulement parce que tu as demandé, dit Chiun. C'est une terrible histoire.

— Le marché ne tient plus ! Si vous faites quoi que ce soit, nous vous poursuivrons en dommages-intérêts et vous soutirerons jusqu'au dernier centime que vous pourrez emprunter.

— Un instant, dit Harold W. Smith. Qui est à l'appareil ?

— Bruce Marmelstein, vice-président et directeur financier d'Universal Bindle Marmelstein Mammoth Global Magnificent Productions et nous sommes prêts à surenchérir sur n'importe quelle offre misérable, ridicule et illégale que vous avez pu faire à Barry Schweid.

Schweid mit son grain de sel :

— C'est vrai, Smith, n'importe quelle offre.

— Alors c'est à vous de voir, Smith, reprit Marmelstein. Faites une offre.

— Qu'est-ce que vous voulez, Schweid ? demanda Smith.

— Un demi-million de dollars et vingt points de pourcentage. Sur le chiffre d'affaires brut, répliqua Schweid.

— Vous les avez, dit Smith.

— Voilà que vous recommencez ! protesta Schweid. Vous voyez ? Il recommence !

— Nous ferons mieux que ça ! glapit Marmelstein.

— C'est parfaitement exact ! cria Hank Bindle. Nous savons reconnaître un gagnant quand on nous le lit.

— Je vous donnerai six cent mille dollars et vingt-deux points, dit Smith.

Avant que Schweid puisse intervenir, Marmelstein se mit à hurler :

— Des haricots ! Nous ferons mieux que ça ! Vous n'allez pas baiser notre ami Barry avec ces portions congrues !

— C'est vrai, renchérit Bindle. Pas de congres !

— Barry, dit Smith, écoutez-moi et réfléchissez un moment. Six cent mille dollars. Et vingt-deux pour cent du chiffre d'affaires. Et je remettrai les six cent mille dollars entre vos mains d'ici quarante-huit heures. En chèque certifié. Tout à vous. C'est de l'argent, ça. Pas une promesse. Vous voulez refuser ça ?

Marmelstein cria :

— Est-ce que vous insinuez que notre parole ne vaut rien ? Que notre crédit est mauvais ?

— Ouais, gronda Bindle. N'insinuez jamais ça !

— Ma foi, hasarda Barry Schweid d'une voix hésitante.

— Vous n'allez pas l'escroquer comme ça, Smith ! dit Marmelstein. Vous croyez parler à un bleu ? Barry Schweid est un des plus brillants auteurs de Hollywood. Ce qu'il a fait pour nous avec *Les Crocs de l'Océan*, entre autres, c'était absolument génial. Qu'est-ce que c'est que six cent mille dollars, pour lui ?

— Une minute ! dit Barry à Marmelstein. Six cents mille, ça fait un sacré paquet.

— Une portion de congre, bougonna Bindle.

— Nous ferons mieux que ça, déclara Marmelstein. Adieu, Smith. Nous n'avons plus rien à nous dire. Vous avez insulté Barry au point qu'il ne pourra jamais travailler avec vous.

Smith entendit le déclic brutal du téléphone raccroché. Ainsi, la chose était entendue. Il avait cru que toute cette affaire était une simple erreur et qu'il pourrait racheter les archives de CURE à Barry Schweid. Mais à présent, avec ces deux-là dans le coup, tout avait changé. Schweid n'était plus seulement une cause d'agacement, il devenait un danger. Tous trois seraient la prochaine mission de Remo.

Remo.

Où était Remo ? Pourquoi n'avait-il pas téléphoné ?

Le téléphone sonna alors et Smith décrocha.

— Smith, c'est Bruce Marmelstein.

— Je croyais que nous n'avions plus rien à nous dire.

— Non, ça c'était seulement pour Schweid. C'est un con. Vous voulez réellement ce film ?

— Oui.

— Pour six cent mille dollars ? précisa Marmelstein.

— Oui. Je les paierai.

— Nous allons vous économiser cent sacs. Nous traiterons à cinq cent mille. Mais ce sera pour nous. C'est-à-dire Universal Bindle Marmelstein Mammoth Global Magnificent Productions.

— Ça ne vous appartient pas. C'est la propriété de Schweid.

— Aucune importance. Ce soir, nous lui dirons que rien ne va plus. Nous avons perdu nos commanditaires. Nous le persuaderons de nous le vendre bon marché et demain nous vous le donnerons.

— C'est merveilleux, dit Smith.

— Bien. Nous allons faire le meilleur *Homelette* que vous avez jamais vu.

— *Hamlet* ? s'étonna Smith.

— C'est ça. L'immortel Bardot d'Avion. *Homelette*. Est-ce que je le

prononce bien comme il faut ?

— Vous le prononcez très bien, assura Smith. C'est tout à fait ça, le barde d'Avon.

— Qui a besoin de Schweid pour écrire *Homelette* ? N'importe qui peut écrire *Homelette* ! Vous aurez un film dont vous serez fier ! M^r Smith présente *Homelette*, une production d'Universal Bindle Marmelstein Mammoth Global Magnificent... Vous l'adorerez.

— Je meurs d'impatience, dit Smith.

— Vous aurez bientôt de nos nouvelles, promit Bruce Marmelstein.

— Et vous aurez des miennes, répliqua Smith en raccrochant dans son bureau assombri.

*

* *

— Ça s'est passé il y a quelques années à peine, dit Chiun. À peu près à l'époque où Christophe Colomb tombait par hasard sur ton pays.

— Chiun ! Il y a cinq cents ans !

— Oui. Alors il n'y a pas si longtemps et il y avait un maître qui s'appelait Puk. Tu ne le croiras peut-être pas, Remo, mais il y a eu des Maîtres de Sinanju qui n'étaient pas parfaits. Et parfois ils n'ont pas été sans défauts. Certains n'étaient pas des êtres humains parfaits, même si tu as du mal à le croire.

— Je suis absolument bouleversé par cette nouvelle, dit Remo.

— Je le conçois aisément, c'est tellement étranger à ton expérience. Quoi qu'il en soit, ce maître, dont le nom était Puk, quitta un jour, sans explications, le village de Sinanju. Il ne dit à aucun des villageois où il allait et personne ne put le deviner. Il resta absent trois ans. Trois ans sans nouvelles et sans argent pour le village et de nombreux bébés durent être renvoyés chez eux dans la mer. Dans les temps anciens, Remo, quand nous ne pouvions pas nourrir nos bébés, nous...

— Je sais, Chiun. Vous alliez les noyer et vous appeliez ça les renvoyer chez eux dans la mer. J'ai entendu ça des centaines de fois.

— Je te prie de ne pas m'interrompre. Et puis, un jour, Puk retourna à notre village. Il racontait de merveilleuses histoires sur le pays lointain qu'il avait visité. Il y avait un endroit dont personne n'avait jamais entendu parler, dans ce que vous appelez maintenant l'Amérique du Sud, et il parlait des magnifiques batailles qu'il avait livrées et de l'honneur qu'il avait apporté à Sinanju. Et, surtout, il disait que ce pays qu'il avait visité avait une montagne d'or. « Alors où est ce butin ? » crièrent les villageois, et Puk répondit : « Il vient. » Mais il ne vint pas et Puk devint un paria dans son village et plus personne ne le crut.

— En Amérique du Sud, murmura Remo. C'est là qu'est la Hamidie. Il est allé en Hamidie.

— Oui. Mais il n'a pas rapporté de montagne d'or. Tout le monde parle de montagnes d'or mais personne n'en a jamais vu. Personne excepté Puk, et qui pourrait croire Puk le menteur ?

— C'est comme ça que vous avez appris à parler hamidien ? demanda Remo.

— C'était un autre maître, plus tard. Il est allé en Hamidie mais il n'a jamais parlé de montagne d'or.

— Donc, c'est un conte de fées.

— À notre connaissance, dit Chiun. Oui.

Remo laissa Chiun sur le balcon, qui hochait encore tristement la tête en songeant à ce menteur irresponsable de Puk. Cette fois, l'opératrice obtint tout de suite la communication et Smith répondit à la première sonnerie.

Rapidement, Remo le mit au courant de ce qui était arrivé et conclut :

— Un coup fourré, Smitty. C'est tout ce que c'était. Je ne sais pas pourquoi quelqu'un a fabriqué ces plaques et les a cachées autour du monde. Chiun dit qu'il y a un rapport avec des assassins britanniques, la Maison d'Unisex ou quelque chose comme ça. Ouais, la fille va bien. Je crois qu'elle m'en veut à mort de nous avoir débarrassés du dernier Engliche qui essayait de la tuer. Je ne sais pas, elle est dingue. Comme quoi il aurait été l'homme de ses rêves. Bref, c'est la chute. Pas de montagne d'or. L'idiote est sortie faire des achats. Naturellement. Nous partirons d'ici demain. Non, elle ne sait pas qui nous sommes.

Remo se tut et écouta les instructions précipitées de Smith, puis il protesta :

— Une minute ! J'ai fait la moitié du tour du monde et j'ai besoin de repos ! Je ne veux pas aller à Hollywood. Bien sûr, c'est important, avec vous tout est toujours important. Non, non, non. Nous causerons quand je serai rentré, Smitty. Et vous bafouillez ! *Hamlet*, des films d'assassins, des producteurs et des points ! Prenez un Valium. Nous reparlerons de tout ça à mon retour. Bon, bon, d'accord, si vous voulez qu'ils soient éliminés, ils le seront. Ça va mieux comme ça ?

Remo écouta la réponse de Smith puis il raccrocha violemment.

— Ouais, je te crois, marmonna-t-il tout seul. Merci de me dire que j'ai fait du bon travail. Je te crois, tiens. Dans le cul d'un cochon. J'en ai marre de ne pas être apprécié.

CHAPITRE XVI

— *Cuanto ?* demanda Terri Pomfret.

— Pour vous, madame, six dollars.

— *Es demasiado*, protesta Terri.

— Il a fallu des semaines pour le faire, dit le marchand. Est-ce que six dollars c'est trop, pour le travail de trois femmes, jour après jour, qui essaient de faire quelque chose qu'elles pourront vendre à un prix honnête pour mettre du pain sur la table de leurs enfants affamés ?

— Je vous en donne quatre, répliqua Terri, agacée de répondre en anglais comme lui.

Elle parlait quatorze langues et elle n'aimait pas qu'un misérable bandit de marchand espagnol la force à abandonner une langue qu'elle connaissait aussi bien que la sienne.

Le marchand secoua la tête et lui tourna le dos. Cela aussi faisait partie de la danse du marchandage. Terri posa le châle qu'elle examinait et alla contempler des chemises accrochées n'importe comment sur une tringle.

La scène était observée par un homme en costume de popeline havane. Il tourna la tête et vit qu'il était observé à son tour par un gamin de la rue. Le gosse était tout petit mais il avait le regard méfiant d'un adulte qui en a trop vu et qui a trop vécu.

L'homme au costume de popeline lui fit signe et quand le gamin s'approcha il se pencha pour lui chuchoter à l'oreille. Le gosse écouta et acquiesça vivement. Ses yeux brillèrent de plaisir et le plaisir fut doublé quand l'homme lui fourra deux dollars dans la main.

— Vous êtes une femme sans cœur, disait cependant le marchand, en espagnol.

— Mais pas sans cervelle, répliqua Terri en anglais. J'en ai assez pour ne pas payer six dollars quelque chose qui n'en vaut guère plus de la moitié. Quatre dollars.

Le marchand soupira.

— Cinq. C'est mon dernier prix, le meilleur, et le souvenir de ces pauvres enfants affamés retombera sur votre tête, pas sur la mienne.

— Vendu, dit Terri. Mais vous devez me promettre de ne jamais révéler à mes amis le prix exorbitant que j'ai payé pour ce châle sinon ils vont douter de ma raison.

— Je vais vous l'envelopper. Bien que le prix du papier fasse de cette transaction une perte pour moi.

Il emporta le châle sur le comptoir, dans le centre de la boutique,

et mesura un morceau de papier, en comptant au plus juste pour ne pas couper un millimètre de plus que la longueur nécessaire. En attendant, Terri ouvrit son sac. Tout en regardant le marchand, elle cherchait son portefeuille d'une main quand brusquement, le sac lui fut arraché.

Elle poussa un cri perçant, se retourna et vit un gamin partir en courant avec son sac. Elle voulut lui courir après mais s'arrêta au bout de quelques pas. Un homme grand et fort allongeait le bras et empoignait le gamin par l'épaule. L'enfant s'arrêta comme s'il s'était jeté contre un mur. L'homme lui reprit le sac puis il lui donna une claque paternelle et pas trop méchante sur le fond de la culotte. Le gamin repartit en courant, sans se retourner.

L'homme au costume de popeline havane regarda Terri, sourit et elle sentit son cœur battre plus vite. Il s'avança et lui rendit le sac.

— À vous, je crois ? dit-il avec un accent britannique.

Pendant une seconde, elle ne put que regarder fixement l'homme de ses rêves, puis elle bredouilla :

— Oui, oui. Merci.

Elle prit le sac, hocha la tête et se retourna vers le marchand, qui mesurait toujours son papier d'emballage.

— Combien payez-vous ce châle ? demanda le Britannique.

— Cinq dollars, souffla Terri.

— Excellent. Un prix très honnête pour un bel exemple d'artisanat. Félicitations.

— Elle me l'a volé, intervint le marchand.

— Je sais, répliqua le Britannique en riant. Et ce soir, dans tout Madrid, des enfants vont mourir de faim.

Le marchand baissa la tête pour dissimuler un sourire.

C'était le coup de foudre. Terri n'y avait jamais cru parce que cela ne lui était jamais arrivé. Jusqu'à présent.

— Merci, murmura-t-elle à l'inconnu.

— Une tasse de thé quand vous aurez terminé ici ?

Terri hocha la tête.

— Eh bien, dans ce cas, je devrais connaître votre nom, il me semble ?

— Euh... Terri. Terri Pomfret.

— Un nom charmant pour une charmante dame. Je m'appelle Neville. Lord Neville Wissex.

*

* *

— Mauvaise nouvelle, petit père, annonça Remo.

— Tu es encore là ?

— Si vous pensez que c'est mauvais, qu'est-ce que vous direz de

ça ? Smitty veut que nous allions à Hollywood, tout de suite. C'est là que les archives de CURE ont échoué. Je lui ai dit que nous avions besoin de vacances.

— Ne discute jamais avec l'empereur, répliqua Chiun. Nous irons à Hollywood.

— Bougez pas, vous méditez quelque chose ! Vous acceptez bien trop vite et bien trop gaïement.

— Nous devons aller où le devoir nous appelle.

— J'y suis ! Vous vous figurez que vous pourrez persuader un producteur de tourner votre film sur Sinanju, hein ?

— Je ne souhaite vraiment pas aborder ce sujet avec toi, Remo. Tu as une tournure d'esprit très soupçonneuse qui ne te flatte pas du tout.

— Je m'en vais vous arranger ça, vous verrez.

Tous les producteurs que je verrai, je les tuerai à vue ! promit Remo.

*

* *

Ce fut la journée dont elle se souviendrait toute sa vie, passée en compagnie de l'homme avec qui elle voulait rester toute la vie.

Terri Pomfret regrettait de ne pas avoir de caméra ou d'appareil photo pour en rappeler chaque instant. Le thé dans un petit café, la promenade le long du fleuve, une longue heure merveilleuse dans une chapelle historique, en admirant des fresques du XVIIe siècle.

Et maintenant elle suivait Neville, l'adorable, le bon, le beau, le charmant Neville cultivé, dans l'escalier, vers sa chambre. L'hôtel était fait pour lui. Rien de voyant, pas de luxe tapageur, rien de vulgaire. Un immeuble ancien, élégant, dans un quartier calme et pittoresque, avec tout le charme du vieux monde.

Elle posa une main dans le dos de Neville et il s'arrêta sur les marches, se retourna, la regarda au fond des yeux. Les siens étaient du bleu le plus vif qu'elle avait jamais vu. Pas sombres et durs comme ceux de Remo, mais doux et caressants, pleins de tendresse.

— J'ai toujours rêvé d'un homme comme vous, murmura-t-elle.

Il sourit, d'un sourire ni embarrassé ni condescendant ; celui d'un homme capable de partager les plus profondes émotions du cœur ; le sourire d'un homme qui comprenait et qui comprendrait toujours.

Dès qu'ils entrèrent dans la chambre, Neville ferma la porte à clef et prit Terri dans ses bras.

Elle sentit ses mains tâtonner le long de son dos, déboutonner son corsage alors qu'il la guidait dans la chambre. Le lit semblait leur faire signe, appeler. Le cœur de Terri se mit à battre follement, sa respiration devint oppressée et elle ferma les yeux en enfouissant sa figure au creux du cou de Neville.

— Ah, prenez-moi ! souffla-t-elle. Prenez-moi.

Lord Neville Wissex sourit et dit :

— J'en ai bien l'intention.

Sur ce, il la poussa dans une grande malle-cabine au pied du lit, rabattit le couvercle et le ferma à clef.

Elle commença par crier, puis elle hurla mais sa voix était étouffée par l'épaisseur de caoutchouc mousse tapissant l'intérieur de la malle.

Wissex alla décrocher son téléphone et forma un numéro.

— Le paquet est prêt.

Remo se demandait où était Terri et quand on frappa à la porte de leur appartement d'hôtel, il commença par bougonner puis cria :

— Pas trop tôt... C'est ouvert !

Un chasseur en bel uniforme entra et demanda à Remo :

— Pardon, Señor. Est-ce qu'il y a un vieux monsieur ici ?

Remo était allongé sur le canapé. Sans se lever, il fit un geste du pouce par-dessus son épaule, pour désigner Chiun, debout à la fenêtre. Le chasseur s'approcha du vieux Coréen.

— Señor ?

Chiun se retourna. Le chasseur lui remit un petit paquet enveloppé dans du papier d'emballage ordinaire.

— On a déposé ceci à la réception. On m'a dit de vous le donner, dit le chasseur.

Chiun prit le paquet et remercia d'un signe de tête. Le jeune chasseur s'attarda un moment, attendant un pourboire, mais comme rien ne venait il repartit. Chiun examina le paquet, le retourna entre ses mains.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Remo en se soulevant à moitié.

— Je le saurai quand je l'ouvrirai.

— Eh bien, ouvrez-le.

— Pour qui est ce paquet ? demanda Chiun.

— Pour vous, je suppose.

— Tu supposes ! Tu n'as pas supposé quand cette horrible créature a fait irruption ici en demandant un vieux monsieur. Tu m'as désigné. Vieux ? Depuis quand est-ce que je suis un vieux monsieur ?

— Depuis que vous avez quatre-vingts ans.

— C'est vieux, ça ? C'est peut-être vieux pour une courge mais pour un homme ce n'est pas vieux. Jamais vieux.

— Pourquoi est-ce que vous vous mettez dans tous vos états ? demanda Remo.

— Parce que je n'arrive pas à débarrasser ton esprit de toutes tes stupidités occidentales, en dépit de tous mes efforts, répliqua Chiun. Est-ce que tu vas passer ta vie à penser que les gens sont vieux parce qu'ils ont vu passer huit décennies ?

— D'accord, d'accord, Chiun. Vous êtes jeune. Ouvrez le paquet.

— Non, je ne suis pas jeune.

— Bon Dieu, qu'est-ce que vous êtes, alors ? Seigneur, aidez-moi. Je veux le savoir pour ne plus vous offenser.

— Je suis juste bien, dit Chiun.

— Bravo. Maintenant que nous avons réglé cette question, quand un chasseur demandera un monsieur juste bien je saurai que c'est vous.

— Ne l'oublie pas.

— Ouvrez le paquet ! implora Remo.

Délicatement, Chiun coupa le papier avec l'ongle long de son index droit. Dessous, il y avait une petite boîte, qu'il ouvrit. Il en retira un objet doré.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Remo. On dirait un manche de couteau.

— C'est bien un manche de couteau. C'est un défi. Ils ont la jeune Terri.

Remo sauta du canapé.

— Qui l'a ?

Chiun lança le manche de couteau à travers la pièce. Remo l'attrapa et examina le blason gravé : un lion, une gerbe de blé, un poignard.

— Les mêmes armes que nous avons vues à la corrida, murmura-t-il. C'est eux ? La maison de je ne sais quoi ?

— La Maison de Wissex.

— Vous êtes sûr que ça veut dire qu'ils ont Terri ?

Remo tourna et retourna le manche entre ses doigts, comme si en l'examinant de près il découvrirait autre chose qu'un simple manche de couteau.

— Naturellement, qu'ils ont la fille ! dit Chiun. C'est la tradition du défi. D'abord, ils te prennent quelque chose de valeur, ensuite ils t'envoient un couteau pour te mettre au défi de venir réclamer ton bien.

— Elle représente plus d'ennuis qu'elle ne vaut, grogna Remo. Qu'ils la gardent.

— Ce n'est pas si simple, dit Chiun.

— Ça ne l'est jamais.

— Elle est notre cliente et sa sécurité est notre responsabilité. La Maison de Sinanju ne peut pas ignorer un tel défi.

— Je savais qu'elle ne ferait que causer des embêtements !

— C'est *notre* responsabilité mais c'est *mon* défi. D'un assassin à un autre.

— Et qu'est-ce que je suis, moi ? Une aile de poulet ?

— Non. Tu es un assassin mais ceci est un défi du Maître de Wissex au Maître de Sinanju.

— Pas de pot, dit Remo. Nous irons ensemble.

Chiun soupira.

— Tu es vraiment inéducable.

— Probablement, mais allons trouver la fille, déclara Remo.

*

* *

Quand le long yacht élancé arriva en vue des côtes hamidiennes, les premiers rayons du soleil barbouillaient le ciel gris de traînées roses.

D'un téléphone de la cabine principale, lord Wissex appela Moombasa et le réveilla dans son lit.

— J'espère que c'est important, grogna Moombasa d'une voix pâteuse.

— Ça l'est. Ici Wissex. J'ai la fille.

— Bravo. Où est l'or ?

— Nous ne l'avons pas encore.

— Alors rappelez-moi quand vous l'aurez trouvé.

— Attendez. Ce n'est pas tout, dit Wissex.

— Quoi encore ?

— Ces deux hommes qui la gardaient, je suis sûr qu'ils vont venir ici.

— Est-ce que je dois quitter le pays ? demanda Moombasa avec inquiétude. Je peux facilement programmer ma tournée triomphale de libérateur national. Cuba et la Russie n'arrêtent pas de m'inviter.

— Non, répondit Wissex. Je m'occuperai de ces deux hommes. Je voulais simplement vous avertir.

— N'amenez pas la fille ici, dit Moombasa.

— Pourquoi ?

— Si vous l'amenez ici, ces deux-là sont capables de la suivre. Je ne veux pas d'eux ici, à moins qu'ils soient déjà en morceaux.

— Je ne vous l'amènerai pas. Je la conduis sur cette petite montagne près de votre frontière.

— À Mesoro ? Pourquoi là-bas ?

— Parce que ça convient à mes desseins, répliqua Wissex. C'est plat, élevé et ils ne pourront pas venir me surprendre sournoisement.

— Je vais envoyer notre Brigade Commando révolutionnaire pour vous aider, proposa Moombasa.

— Dieu m'en garde ! Non, laissez-moi simplement faire. Vous pouvez m'aider en interdisant les abords de cette région à vos armées et patrouilles et à tout le monde. Je ne veux pas que mon matériel soit retardé ou détérioré par des tas de gens qui marchent partout au pas cadencé.

— D'accord. Je veux que cette femme parle !

- Elle parlera.
- De quoi elle a l'air ?
- Elle est jolie mais pas votre type.
- Dommage, dit Moombasa. Gardez le contact.

Wissex sourit en raccrochant. Bien sûr qu'elle n'était pas du type de Moombasa. Cette fille avait un QI supérieur à 70.

Il sortit de la cabine et poussa Terri, les mains solidement ligotées derrière elle, sur le siège arrière de l'hélicoptère amarré sur une aire à l'avant du yacht.

- Où allons-nous ? demanda-t-elle.
- Attendre l'arrivée de vos amis, répondit Wissex.

Il sourit à Terri et elle remarqua que ses yeux bleu vif étaient froids et indifférents. Des yeux de tueur. Elle frémît à son contact quand il la repoussa brutalement dans l'appareil.

*

* *

De l'aéroport, Remo téléphona encore à Smith mais le directeur de CURE n'avait pas encore découvert où la fille avait disparu.

— À quoi diable vous servent tous vos foutus ordinateurs, Smitty, si vous ne pouvez rien trouver ?

— Vous oubliez, Remo, que je n'ai plus les ordinateurs. Toutes les archives sont encore dans la nature. C'est pourquoi je vous demande de ne plus penser à cette femme et de revenir tout de suite aux États-Unis. Pour récupérer nos archives.

— Et la montagne d'or, alors ? demanda Remo. La mort de la civilisation occidentale que nous connaissons ? Et ça, ça ne compte plus, alors ?

— Vous savez maintenant qu'il n'y a pas de montagne d'or. Alors cette histoire-ci n'est qu'un kidnapping. La montagne d'or aurait sans doute été plus importante que nos archives, mais cette femme professeur ne l'est pas. Rentrez.

- Je ne peux pas faire ça, dit nettement Remo.
- Pourquoi ?

— Parce que sa sécurité est notre responsabilité. Parce que la Maison de Sinanju ne peut pas ignorer un défi.

— Je ne comprends rien à ces histoires de tradition, avoua Smith.

— C'est parce que vous êtes inéducable, Smitty. Restez simplement aux créneaux. Nous serons là quand nous serons là, répliqua Remo et il raccrocha.

Alors qu'il s'éloignait de la cabine téléphonique, il aperçut le même espion qui l'avait suivi pas à pas à l'aéroport de Bombay.

Le petit homme trapu était maintenant déguisé en danseur de flamenco. De petites boules pelucheuses pendaient tout autour de son

chapeau à larges bords. Il se tenait d'un côté de la cabine. Son pantalon de satin crissa quand il glissa le long du mur vers Remo.

Il sourit quand Remo s'approcha de lui, du sourire qu'on adresse à un inconnu à qui on n'a vraiment pas envie de parler.

— Où est la fille ? demanda Remo.

— Pardon, Señor ?

— La fille !

— Les danseurs de flamenco ont beaucoup de filles !

— Vous savez laquelle je veux, gronda Remo.

L'homme haussa les épaules. Elles étaient encore en l'air quand Remo le retourna cul par-dessus tête et le traîna par un pied jusqu'à la balustrade de la terrasse d'observation. Il le fit basculer. Le gros homme fut suspendu dans le vide, la tête en bas, uniquement retenu par la main de Remo autour de sa cheville.

— Où est-ce qu'ils l'ont emmenée ? demanda Remo.

— En Hamidie ! répondit l'homme dans un glapissement de terreur. En Hamidie. À Mesoro. C'est vrai ! C'est vrai ! Je dis la vérité, Señor !

— Je le sais bien, répondit Remo. Bon voyage.

Il lâcha l'homme et s'éloigna, avant même que le hurlement se termine par un *flac* mou. Chiun se trouvait devant une vitrine pleine de jeux électroniques.

— Ils sont allés en Hamidie. Un coin appelé Mesoro, annonça Remo.

Chiun hocha la tête et bougonna :

— Les Japonais sont des traîtres. Je parie que nous aurions pu jouer aux Envahisseurs de l'Espace sur la machine de l'autre, là-bas.

*

* *

Le généralissime Moombasa n'aimait pas se lever avant midi. À son avis, dans les républiques populaires démocratiques, tout ce qui se passait avant midi pouvait très bien attendre que le grand homme sorte du lit..

Mais l'appel de lord Wissex avait troublé son sommeil et pendant plus de deux heures, il se reposa à peine. Et à ce moment, sa ligne privée sonna encore.

Il se dit que si ça continuait, il devrait la supprimer.

— Allô ! aboya-t-il à l'appareil.

— Eeeehhhhhhhh... Ici Pimsy Wissex, caqueta une voix cassée.

— Je regrette, vous avez un faux numéro. Vous voulez la clinique des asthmatiques, regardez dans l'annuaire. La maison des petits garçons est en bas de la rue aussi. Cherchez dans l'annuaire.

Il raccrocha mais le téléphone sonna aussitôt.

— Quoi encore ?

— Écoutez-moi, foutu nom de Dieu de bougnoule ! grinça Pimsy.

J'ai quelque chose à vous dire !

— J'espère pour vous que c'est important !

— Ça l'est, assura l'oncle Pimsy.

CHAPITRE XVII

La nuit tombait. Terri avait passé la journée suspendue là dans le soleil brûlant, sans une goutte d'eau pour ses lèvres. Elle avait l'impression que ses bras allaient se déboîter d'un instant à l'autre et par deux fois, alors qu'elle ne pouvait plus supporter la douleur, elle avait hurlé et Wissex l'avait abaissée pour qu'elle puisse se détendre et faire quelques pas, pendant un quart d'heure, avant de la hisser de nouveau.

Elle avait la gorge sèche et les lèvres craquelées. Elle passa le bout de sa langue dessus et ce fut comme du bois frottant du bois.

Elle était suspendue à une longue vergue dépassant du bord du mont Mesoro. Des cordes serrées autour de ses poignets étaient attachées à cette poutre et elle ne pouvait se reposer qu'en saisissant le bois à deux mains pour soulager ses poignets, ses bras, jusqu'à ce que ses mains glissent et lâchent prise. Et alors la douleur recommençait.

À son autre extrémité, la vergue était fixée à un lourd trépied compliqué, au centre du sommet rocheux et plat. Et lord Wissex était assis là, à une table qu'il avait déchargée de l'hélicoptère, pleine de commandes encastrées. Au plus fort de la chaleur de midi, il avait débouché une bouteille de vin blanc qu'il transportait dans un sac glacière, s'était servi, avait levé son verre à Terri et bu à sa beauté.

Mais il n'en avait pas offert une goutte pour le gosier desséché de la malheureuse.

À présent, elle se mordait les lèvres et regardait Wissex, l'hélicoptère posé derrière lui sur le sommet, en pensant qu'il avait sûrement tendu un piège à Remo et Chiun. Mais quel genre de piège ? Elle n'avait aucune intention de les laisser mourir, si elle pouvait l'empêcher. Elle se promettait de crier, de hurler dès qu'elle les apercevrait, pour qu'ils sachent que c'était un piège. Et si elle mourait, pensa-t-elle, eh bien, elle le méritait peut-être pour avoir été aussi stupide, mais au moins elle aurait déjoué les plans de ce monstre d'Anglais.

Mais à mesure que la nuit devenait plus noire, sa résolution et son courage faiblissaient. Elle essaya de pivoter au bout de ses cordes, pour regarder tout autour d'elle, voir si elle distinguerait un point lumineux qui serait peut-être Remo et Chiun, mais avant même qu'elle fasse cet effort, elle entendit la voix ironique de Wissex :

— Ne vous inquiétez pas. Quand ils arriveront, je vous le dirai.

Rien ne peut bouger, là en bas, sans être détecté par mes senseurs. C'est pourquoi nous sommes venus sur cette saleté de bosse isolée. C'est l'unique éminence du pays et je serai averti de leur arrivée longtemps avant qu'ils se montrent. Alors balancez-vous et reposez-vous.

Il rit encore et le cœur de Terri se serra atrocement.

Il n'y avait aucun espoir, aucune chance de survivre à l'épreuve, aucun moyen de sauver Remo et Chiun de ce fou démoniaque.

*

* *

— Ah, c'est affreux ! Le salaud ! s'exclama Remo.

Il levait les yeux vers Terri, périlleusement suspendue dans le vide au bout d'une perche dépassant du sommet de la montagne. Il se laissa tomber par terre à côté de Chiun.

— Vous le sentez ? chuchota-t-il.

— Naturellement, murmura Chiun.

— C'est une espèce de champ de force, dit Remo. Probablement un système détecteur qui lui apprend que nous sommes là.

— Je sais ce que c'est, pauvre singe pas savant, répliqua Chiun.

— Comment l'éviter, voilà le problème !

— Il y avait une fois un maître appelé Yung Suk, commença Chiun mais Remo l'interrompit :

— Vous allez me faire un cours d'histoire ? Maintenant ?

— Il n'y a pas de nouvelles réponses, rien que de nouvelles questions, dit Chiun.

— Allons bon ! Et qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Ça veut dire qu'il y avait une fois un maître appelé Yung Suk, répondit Chiun.

— Est-ce que nous pourrions raconter ça brièvement, avant que Terri meure accrochée là-haut ?

— Et Yung Suk avait pour mission de prendre d'assaut le château d'un méchant prince. Ça se passait en Mongolie. Ne crains rien pour la fille, j'ai remarqué qu'elle avait des bras très solides. Et le méchant prince savait qu'un assaut se préparait, alors il fit monter tous ses meilleurs soldats aux créneaux et en haut des tours, pour regarder dans toutes les directions. Le prince envoya aussi ses espions un peu partout et les espions apprirent que l'assaut serait donné par Yung Suk et quatre des meilleurs hommes du village. Alors, quand cinq hommes sortirent des bois entourant le château, un grand cri s'éleva de la poitrine de tous les soldats qui attaquèrent les cinq hommes et les tuèrent.

— Voilà une sacrée histoire bien réconfortante ! s'écria Remo.

— Elle n'est pas finie.

— Ah ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Et pendant que les soldats massacraient ces cinq-là, le maître Yung Suk pénétra dans le château par l'autre côté, tua le mauvais prince, fut payé et tout se termina bien.

— Où est la moralité ? demanda Remo.

— La moralité, c'est que les armées et les Anglais ne voient que ce qu'on leur a dit qu'ils verraient peut-être. Ce parvenu de Wissex attend deux hommes. Nous allons lui en donner deux, il se concentrera sur deux et ensuite il y en aura un troisième et la question sera réglée, expliqua Chiun.

— Nous ne sommes que deux. Comment est-ce que nous allons être trois ?

Chiun se leva et retourna de quelques mètres sous les arbres. Remo entendit un léger murmure d'arrachement, comme si une tombe restituait son contenu dans un soupir, Chiun revint en tenant dans ses bras un petit arbre de deux mètres. Il le lança vers Remo.

— J'ai compris, dit Remo. Nous employons l'arbre pour faire diversion et qu'il pense que c'est un de nous deux.

— Enfin, la lumière ! Même après la plus noire des nuits.

— Parce que vous voulez que ce soit moi qui marche avec l'arbre ? Pourquoi pas vous ?

— Tu fais assez de bruit pour deux quand tu marches tout seul. Tu es beaucoup plus convaincant pour imiter toute une foule.

— OK.

Chiun indiqua à Remo le flanc gauche de la colline et le suivit des yeux quand il partit dans l'obscurité avec l'arbre, aussi silencieux qu'un souffle de vent. Quand Chiun fut certain que Remo ne pouvait plus le voir, il hocha la tête avec approbation. Il y en avait qui n'apprenaient jamais à se déplacer. Il y avait même eu des maîtres aux semelles de plomb mais Remo avait appris dès les premiers jours de son entraînement à centrer son poids, de façon à pouvoir se déplacer en souplesse et sans bruit dans n'importe quelle direction.

Chiun tendit l'oreille mais il n'entendit rien d'autre que les bruits de la nuit. Pas de mouvement de Remo, pas même une respiration, pas même le bruissement d'une feuille du petit arbre porté par le jeune Américain.

Satisfait, Chiun se fonda alors dans la nuit, de l'autre côté de la colline au sommet de laquelle Terri Pomfret se balançait avec terreur dans le vide.

— Les voilà, dit tout bas Wissex.

Il faisait nuit noire, maintenant, et aux yeux de Terri la figure de Wissex était déformée par le clignotement vert d'un écran encasté dans la table devant lui. La lumière verte provoquait de longues

ombres effrayantes et Terri se demanda comment elle avait jamais pu le trouver beau.

Il contemplait l'écran en riant tout bas de la tentative ridicule de ces hommes qui cherchaient à l'abuser. L'écran faisait partie d'une télévision mais c'était le tout dernier modèle d'écran de radar captant les mouvements de tous les objets plus grands qu'un bébé.

Wissex avait installé autour du sommet plat quatre caméras qui se chevauchaient et surveillaient le paysage, tout autour de l'éminence.

Il observa sur l'écran les mouvements des deux hommes. L'un d'eux s'élançait en avant, sur cinq mètres environ, en se rapprochant de la portée d'une caméra. Puis l'autre s'avavançait pour le rejoindre. Ensuite, le premier avançait de nouveau. Pour Wissex, il était évident qu'ils cherchaient un passage que l'objectif ne couvrait pas.

« Aucune chance », pensa-t-il. Il ouvrit sous la table un tiroir d'où il retira une mitrailleuse. Il fit sauter le cran de sûreté puis il attendit, les yeux sur l'écran, tandis que les deux silhouettes continuaient de se rapprocher par bonds de la base de la colline. Plus que quarante mètres et elles y seraient.

Il leur faudrait grimper. Et il les guetterait.

Remo lança l'arbre à cinq mètres devant lui et attendit qu'il tombe. Puis il courut à son tour jusqu'à ce qu'il soit à la hauteur de l'arbre, tourna vivement à droite et alla le soulever. Au bout de quelques secondes, il le lança de nouveau devant lui et répéta la manœuvre.

Chiun, pensait-il, devait maintenant être à la base de la colline.

Terri le vit quand la lune émergea un instant des nuages. Elle brilla sur le violet foncé du kimono et Terri aperçut la figure de Chiun levée vers elle, alors qu'il escaladait sans bruit le flanc de la montagne. Toute la journée, elle avait regardé cette paroi rocheuse qui lui avait paru lisse, impossible à escalader, mais Chiun montait aussi rapidement que si c'était un escalier.

Elle jeta un coup d'œil à Wissex mais il n'avait rien remarqué. Ses yeux étaient toujours fixés sur l'écran de télévision.

Et Chiun grimpait.

Il posa une main sur le rebord de la paroi, pour s'élever comme une fumée et se hisser au sommet. Wissex lui tournait le dos. Mais le vieux Coréen s'immobilisa. Il penchait la tête d'un côté, comme s'il écoutait un bruit lointain.

Soudain, Terri entendit aussi.

C'était un sourd grondement de machinerie. Wissex le perçut à son tour, fit demi-tour et aperçut Chiun.

— Comment... Qu'est-ce que vous faites là ? bredouilla-t-il, déconcerté et, en même temps, il lui braqua sa mitrailleuse dessus.

Chiun ne bougea pas.

— Vous êtes trois ? demanda Wissex.

— Peut-être quatre ou cinq, répondit Chiun.

— Aucune importance ! Quel que soit votre nombre, vous êtes tous morts !

Le bruit venait de plusieurs camions. Terri le reconnaissait maintenant. Le grondement s'atténua alors et ses projecteurs s'allumèrent dans l'obscurité, pointés vers la colline. Une voix tonna dans la nuit, une puissante amplification donnant l'impression qu'elle venait à la fois de toutes les directions.

— Wissex, je sais tout ! hurla Moombasa. Et maintenant, vous mourez, voleur d'Anglais !

— Ce satané bougnoule, gronda Wissex. Je me tire d'ici ! Mais d'abord, vous !

Et il leva la mitraillette vers Chiun.

Remo s'attardait au pied de la colline mais quand il entendit la première salve de mitraillette il bondit, s'accrocha d'un doigt et commença à monter le long de la paroi rocheuse lisse. C'était la plus dure des leçons des débuts de son entraînement de Sinanju, apprendre à faire pression de tout son poids contre un mur vertical et grimper sans regarder en bas. Il avait été encore plus difficile de maîtriser la peur de tomber, qui provoquait une tension des muscles et rendait l'ascension impossible.

Une nouvelle salve déchira le silence et Remo grimpa plus vite.

Moombasa entendit aussi le tir et se baissa à l'intérieur de la Studebaker 1948 qui était le fleuron de la division blindée de Hamidie. Il laissa tomber son mégaphone sur la tête du conducteur.

— Cet Engliche cherche à blesser ma royale personne, dit-il. À l'attaque ! Réduisez cette colline en décombres ! Je veux qu'il n'en reste pas une seule pierre !

Son chauffeur écarta la Studebaker du chemin de sept canons montés à l'arrière de camions plateforme. Des soldats en uniforme chargèrent les canons et visèrent le sommet de la montagne.

Terri n'en croyait pas ses yeux. Elle avait bien vu Wissex viser Chiun et presser la détente. Le vieux Coréen n'avait pas eu l'air de bouger et pourtant les balles l'avaient manqué et Chiun était soudain à trois mètres de sa position initiale. Il décrivit lentement un cercle en s'écartant de Wissex et Terri comprit qu'il l'éloignait d'elle, pour la protéger, pour éviter qu'elle soit frappée par une balle perdue.

Wissex suivit Chiun. Il tenait sa mitraillette à la hanche et il pressa encore une fois la détente, lâchant une grêle de balles en large éventail. Et, encore une fois, elles manquèrent leur cible. Quand

Wissex cessa de tirer Chiun était toujours debout, souriant, et maintenant il s'avançait vers Wissex.

— Mon ancêtre a laissé vivre le tien, dit-il. Tu n'auras pas cette chance. C'est la dernière fois que les faux-semblants que vous êtes attaquent la Maison de Sinanju !

Wissex regarda Chiun, puis la mitraillette et la jeta par terre avant de bondir vers l'hélicoptère de l'autre côté du sommet.

Il ne fit que deux pas avant d'être arrêté net. Remo, surgissant de la nuit, portant son pantalon et son teeshirt noirs habituels, l'avait empoigné par l'épaule.

Wissex pivota pour lui faire face.

— Non, non, non ! hurla-t-il. Mon défi n'était pas pour vous, Américain. C'était pour Sinanju !

— Et je suis le prochain Maître de Sinanju, répliqua Remo.

Terri vit Wissex pâlir. Il s'arracha à Remo et tenta de courir mais Remo le retint aisément. Il donna une petite chiquenaude sur le cou de l'Anglais qui leva une main pour se tâter la gorge.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il. Je l'ai à peine senti.

— Ne tournez pas la tête, conseilla Remo.

— Pourquoi ! demanda Wissex.

Il tourna la tête. Et elle tomba. Remo abaissa les yeux sur le corps décapité :

— C'est ça le show-biz, trésor, dit-il, puis il se précipita vers Terri. Ça ne va pas trop mal ?

— À part les bras, dit-elle. Faites-moi descendre de là !

— J'arrive.

Remo se hissa sur le trépied et courut le long de la vergue, jusqu'à l'extrémité où Terri était accrochée. Elle regarda entre ses mains et le vit rompre les cordes avec ses doigts. Puis il lui prit les mains.

Sans effort, il la souleva et retourna avec elle le long de la perche pour sauter sur la pierre du sommet. Et alors il la posa par terre avec précaution.

Chiun arriva, pour examiner les poignets de Terri à la lumière des projecteurs des camions. Il les massa doucement.

— Trop de pouce, dit-il à Remo.

— Hein ?

— Avec lui, dit Chiun en désignant de la tête le corps de Wissex. Trop de pouce pour ce coup-là.

— Ça avait besoin de pouce, grommela Remo.

— Tu es un breneux sans respect !

C'était un nouveau mot que Chiun avait appris quelques semaines plus tôt en regardant un film de cow-boy à la télévision et il s'entraînait à l'utiliser sur Remo.

— Oui, répéta-t-il. Un breneux. Heh heh heh. Rien qu'un breneux.

Soudain, ils entendirent le sifflement d'un obus et la terre trembla sous leurs pieds quand le projectile frappa la base de la colline. Puis ce fut la voix de Moombasa, hurlant dans son haut-parleur :

— Feu ! Détruisez le démon anglais. Rasez cette montagne ! Ne laissez pas une pierre !

— Nous ferions mieux de partir avant qu'ils arrivent à bien viser, conseilla Terri.

— Oh, alors, nous avons un bon mois, dit Remo.

Chiun montra l'hélicoptère.

— Il y a cette chose à tourniquet. Tu sais la piloter ?

— Si ça a des ailes, je peux piloter n'importe quoi, fanfaronna Remo.

— À vrai dire, ça n'a pas d'ailes, fit observer Chiun.

— À vrai dire, je ne peux pas le piloter.

— Moi je peux, déclara Terri.

— Dieu bénisse les femmes libérées ! s'exclama Remo.

Petit à petit, le bombardement se rapprochait et alors qu'ils montaient tous trois dans l'hélicoptère, un obus explosa sur le sommet à moins de vingt mètres d'eux.

Rapidement, avec compétence, Terri mit le moteur en marche et alluma les feux de position. Elle regarda derrière elle puis elle sauta à terre et repartit en courant.

— Remo, Chiun ! Venez vite !

Quand ils la rejoignirent, elle était à genoux au bord du cratère. Au fond du trou, la terre scintillait. Chiun plongea une main et en retira une petite pépite.

— De l'or, souffla-t-il.

— C'est la montagne ! La montagne d'or ! Ça y est ! Yahoooooo ! glapit Terri.

Un nouvel obus siffla. Il tomba à moins de dix mètres et l'onde de choc jeta Terri sur le dos. Elle se releva précipitamment et brandit le poing dans la direction de Moombasa.

— C'est la montagne d'or, imbécile !

De son poste d'observation, tout en bas, Moombasa ne vit qu'une silhouette au bord du sommet, qui lui montrait le poing. Il reprit son porte-voix et beugla :

— Tu me défies, Anglais ? Nous te détruirons.

Feu ! Feu ! Feu ! Enterrez cette colline dans la poussière.

Remo et Chiun aidèrent Terri Pomfret à remonter dans l'hélicoptère et elle lui fit prendre l'air. L'appareil plana un moment, puis il piqua vers l'autre versant de la montagne, hors de vue de l'artillerie de Moombasa.

— Cet imbécile va enterrer la colline, dit Remo.

— Tant mieux. Alors il ne saura jamais que l'or était là.

— Et peut-être nos gens pourront venir en douce un de ces jours et l'emporter, ni vu ni connu.

Chiun se taisait et Remo lui demanda :

— Vous avez un souci, petit père ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La Maison de Sinanju doit des excuses.

— À qui ?

— À Puk. Il ne doit plus être appelé Puk le menteur. Il disait la vérité.

— Ce bon vieux Puk !

— Vous savez ce qui a dû se passer ? dit Terri qui volait maintenant en rase-mottes, le cap sur l'océan. Quand les Espagnols sont arrivés, les Hamidiens ont apporté leur or ici et ont construit cette colline dessus. Et puis ils ont raconté aux Espagnols que l'or avait été réparti dans le monde entier. Et que personne ne saurait jamais où. Alors les Espagnols ont massacré les Hamidiens, et le secret est mort avec eux. L'or est resté caché là depuis.

— Ouais, fit Remo. Jusqu'à présent. Quand ce bouffi de dingue en aura fini, il n'en restera même pas une trace.

— Ça vaut peut-être mieux, estima Terri. Laissons la légende des Hamidiens mourir avec eux.

— Oui, sans doute, murmura Remo.

— Ça fait vraiment beaucoup d'or, dit Chiun.

CHAPITRE XVIII

Parfois, les choses tournent bien, même quand elles ont l'air de mal démarrer.

Cette pensée vint à l'esprit de Barry Schweid quand il reçut un coup de téléphone de ce mystérieux producteur, M^r Smith, le priant de venir le rejoindre immédiatement dans les bureaux d'Universal Bindle Marmelstein Mammoth Global Magnificent Productions, Inc.

Mais quand Barry sortit de chez lui, les quatre pneus de sa Volkswagen 71 étaient à plat.

La malchance ne dura pas, car un taxi était garé par hasard devant la maison. Le chauffeur était un jeune homme brun qui ne parlait pas beaucoup. De l'arrière, Schweid remarqua qu'il avait des poignets très épais.

Il remarqua aussi que ce chauffeur ne connaissait pas très bien Los Angeles, puisqu'il n'était même pas fichu de trouver Wilshire Boulevard.

— Dites, protesta Schweid, je suis pressé ! C'est une réunion importante !

— Vous en faites pas, répondit le chauffeur de taxi. Il attendra.

Dans la maison de Barry Schweid, le D^r Harold W. Smith avait mis en place le branchement téléphonique. Le dernier fiasco du transfert des dossiers de CURE à l'île de St. Maarten lui avait servi de leçon. Jamais plus il ne mettrait tous ses œufs dans le même panier.

Il écouta au téléphone les signaux indiquant que les deux récepteurs étaient prêts.

Puis il appuya sur les boutons de transmission de l'ordinateur de Schweid et écouta le mécanisme se mettre à bourdonner.

Il fallut dix-sept minutes pour transmettre par téléphone toutes les archives de CURE à St. Maarten. *Et* de là au siège de CURE à Folcroft. Désormais, CURE conserverait des dossiers doubles.

Tandis que l'ordinateur bourdonnait paisiblement, Smith se permit un demi-sourire. CURE était de nouveau en activité ; la bataille contre les ennemis de l'Amérique n'était pas encore perdue.

Vingt-sept minutes plus tard, le taxi s'arrêta le long du trottoir. Schweid regarda dehors et s'écria :

— Hé ! Mais c'est ma maison ! Qu'est-ce que vous fabriquez ?

Le chauffeur ne répondit pas. Il baissa sa vitre de droite et cria :

— Je l'ai, Smitty !

Schweid vit alors un homme mince, en costume trois-pièces gris, émerger des buissons à côté de son entrée, marcher rapidement vers le taxi et monter à l'arrière à côté de lui.

— Vous voulez que je roule, Smitty ? demanda le taxi.

— Non. Restez ici, dit l'homme en gris et il se tourna vers Schweid. Je suis M^r Smith.

— Ah dites, je suis vraiment enchanté de...

Mais avant qu'il ait le temps de tendre la main, Schweid fut interrompu par Smith.

— Il y a une chose que je dois vous dire. Bindle et Marmelstein ont l'intention de voler votre scénario. Ils ont déjà essayé de me le vendre.

— Mon film de l'assassin ?

— C'est ça. D'après eux, ils ont tout prévu.

— Je le brûlerais plutôt que de le leur laisser voler !

— C'est exactement ce que je veux que vous fassiez, dit Smith. Je veux que vous rentriez chez vous et que vous effaciez tout ce scénario de votre ordinateur. Effacez complètement toutes les bandes. Et il y aura un chèque pour vous au courrier de demain.

— Je savais que c'était trop beau pour être vrai, dit Schweid. Je savais bien que ce film ne pourrait jamais se tourner. Je vais détruire le scénario tout de suite. Et tous les autres trucs que j'ai dans mon appareil.

— Parfait, approuva Smith.

Schweid ouvrit la portière pour descendre du taxi.

— Ça n'avait pas une chance. Je le savais.

Le chauffeur se retourna.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Ça n'avait aucune chance ?

— C'était vraiment trop tiré par les cheveux pour être vraisemblable. Un supertueur travaillant pour le gouvernement. Personne ne marcherait à un truc pareil !

— Vous avez probablement raison, marmonna Remo Williams alors que Schweid retournait chez lui.

Une fois qu'il eut disparu à l'intérieur, Remo se retourna de nouveau sur son siège et demanda à Smith :

— Et s'il n'efface pas ses bandes ?

— Aucune importance, je l'ai déjà fait. Il n'y reste rien du tout. Et il n'avait pas la moindre idée de ce qu'étaient les informations. Il est inoffensif.

— Tant mieux. Alors où on va ?

— Nous allons voir Bindle et Marmelstein.

*

* *

Hank Bindle et Bruce Marmelstein sourirent à l'unisson quand

Mr Smith entra dans leur bureau, suivi d'un jeune homme brun en pantalon et teeshirt noirs.

— Mr Smith, je présume, dit Marmelstein en tendant la main.

— Je veux les scénarios de Schweid, répliqua froidement Smith.

— Lequel ?

— Tous.

— Vous allez tous les produire ? demanda Bindle.

— Oui. Je veux que mon équipe de création les lise d'abord.

Ensuite, nous nous reverrons tous les trois pour en discuter. Ainsi que du prix.

— D'accord, répondit Marmelstein. Nous organiserons une réunion... Qui est-ce, lui ? demanda-t-il en indiquant Remo.

— Mon équipe de création. Faites quelque chose de créatif.

Créativement, Remo cassa en deux la grande plaque de marbre du bureau.

Les deux associés remirent à Smith une pile de scénarios.

— Ils sont tous là, assura Bindle. Tous tant qu'ils sont.

Smith les feuilleta pour être certain que celui qu'il voulait était bien là. Il vit le titre : *Les Amours d'un Assassin*.

— Est-ce que vous les avez lus ? demanda Smith.

— À vrai dire, non, répondit Bindle.

— Pourquoi ?

— À vrai dire, nous ne lisons pas, avoua Marmelstein.

— Bien, dit Remo. Alors, à vrai dire, vous ne mourrez pas.

Smith se tourna vers la porte et Remo le suivit.

Bindle cria avant qu'ils sortent :

— Mr Smith ! Quand vous verrez ce scénario de *Hamlet*, vous allez l'adorer. Et nous vous le tournerons. Nous nous occuperons d'absolument tout pour vous. Nous pouvons vous donner le plus grand *Hamlet* de tous les temps.

— Avec des nichons, précisa Marmelstein.

Le livre original copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en juin 1986
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° dédit. 11494. — N° d'imp. 1264. —
Dépôt légal : juillet 1986.

Imprimé en France

Notes

[←1]

Membre d'une caste hindoue du Népal qui fournit des soldats d'élite.

[←2]

La résidence du Premier ministre britannique.